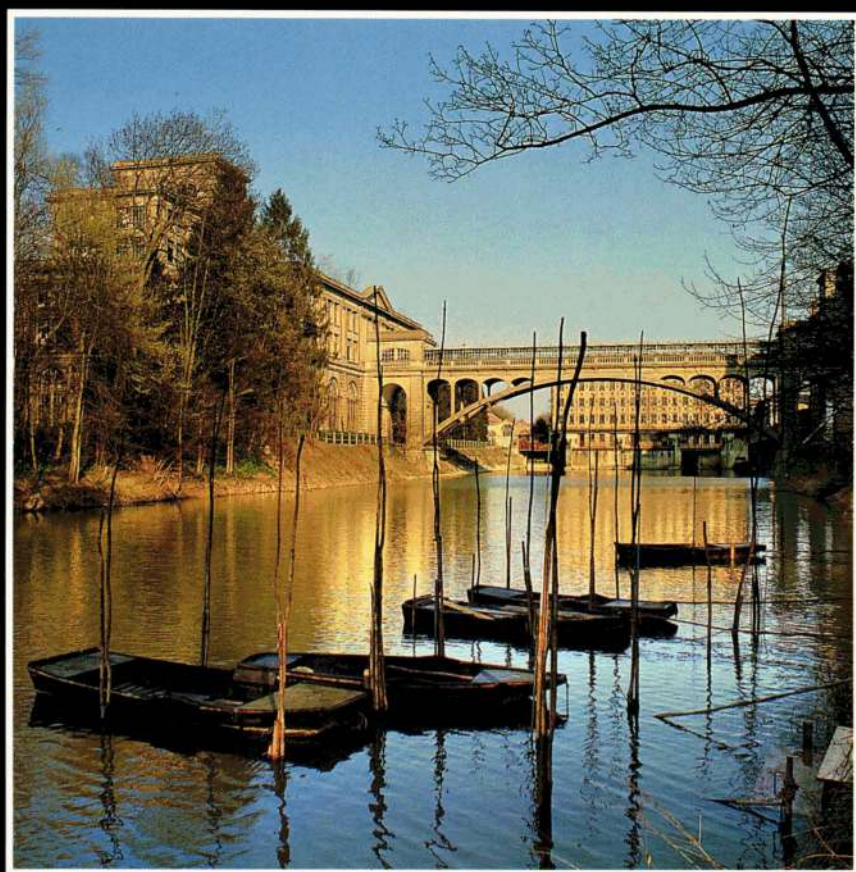


NOISIEL
LA CHOCOLATERIE
MENIER
SEINE-ET-MARNE



IMAGES
DU PATRIMOINE

Inventaire général des monuments et des richesses artistiques de la France

NOISIEL
LA CHOCOLATERIE
MENIER
SEINE - ET - MARNE

Introduction

Marc Valentin

Textes

Claudine Cartier, Hélène Jantzen
avec la participation de Richard Michel

Photographies

Philippe Fortin



Cet ouvrage a été réalisé par
le Service régional de l'Inventaire général des monuments et des richesses artistiques de la France

Sous la direction de
Dominique Hervier
Conservateur général du Patrimoine, Conservateur régional
Claudine Cartier
Conservateur du Patrimoine, responsable de la cellule du Patrimoine industriel, scientifique et technique

Cet ouvrage n'aurait pas vu le jour sans le soutien constant de la commune de Noisiel,
de l'association Noisiel, ville d'histoire et de son président.

Il a pu être édité grâce au financement de la Région Ile-de-France,
du conseil général de Seine-et-Marne (comité du patrimoine) et du S.A.N.

Nous remercions particulièrement
Vincent Eblé, administrateur de Noisiel, Ville d'Histoire
Richard Jeandelle, administrateur de Noisiel, Ville d'Histoire, chargé de l'inventaire du fonds Menier, Nestlé France
Brigitte Bidaud, service communication de la mairie de Noisiel
Patricia Jacquet et le service archives et documentation de la mairie de Noisiel
Le docteur Gillon †
La société Nestlé France

L'ensemble de la documentation établie est consultable à la

Direction régionale des Affaires culturelles
Service régional de l'Inventaire général
Grand Palais, Porte C
avenue Franklin-Roosevelt
75008 Paris
Tél. (1) 42 99 44 46

Enquêtes

Claudine Cartier, Hélène Jantzen,
Richard Michel, Marc Valentin

Dossier de protection Monuments Historiques

Rosine de Charon

Photographies

Philippe Fortin
avec la participation de Daniel Lebee

Coordination éditoriale

Isabelle Balsamo

Saisie

Natacha Deville, Barbara Cibille

Relecture

Jean-François Belhoste, Bernard Toulhier
Bureau de la méthodologie,
de la sous-direction de l'Inventaire de la documentation et de la protection
Françoise Hamon
Maître de conférence à Paris IV, art contemporain

Conception - Réalisation

L'Atelier de Nantes :
Maquette : François Corbineau
Montage : Marc Brugier, Sylvie Lelandais
Infographie : Marc Brugier
Typographie : Sylvie Lelandais

Photogravure : *Trame Ouest*, Nantes
Impression, façonnage : *Imprimerie Le Govic*, Saint-Herblain

INVENTAIRE GÉNÉRAL
DES MONUMENTS ET DES RICHESSES ARTISTIQUES
DE LA FRANCE

Service régional de l'Inventaire Ile-de-France.
Noisiel, la chocolaterie Menier Seine-et-Marne
sous la direction de Dominique Hervier et de Claudine Cartier,
par Claudine Cartier, Hélène Jantzen, Marc Valentin ;
photogr. : Philippe Fortin.
1994, 76 p. ; ill. coul. ; 30 cm
(Images du Patrimoine ; ISSN 0299-1020 ; 115).
ISBN 2-905913-11-8

© Inventaire général, SPADEM 1994
Edité par l'Association pour le Patrimoine d'Ile-de-France
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1994 - ISBN 2-905913-11-8
3^e réédition : novembre 2001

Couverture : *La chocolaterie vue depuis l'aval, la cathédrale, la passerelle, le moulin Sauthier.*

*“Une usine aussi importante se trouve renfermée dans le simple et ancien bâtiment d’un moulin à roue pendante.
Là on ne voit aucune de ces constructions symétriques qui attestent plus la haute prétention que la puissance de fondation des entreprises
et dont les frais en ont malheureusement éterné ou ruiné un si grand nombre dès leur naissance.
C’est ainsi que, dès le début de leur examen, vos commissaires voient s’annoncer le principe hors duquel il ne peut y avoir de succès en industrie :
puissance d’action et simplicité de moyens”.*

Amédée Durand, rapport fait à la Société d’Encouragement pour l’Industrie Nationale sur l’établissement de MM. Menier et Cie situé à Noisiel-sur-Marne, séance du 27 juin 1832.



Ensemble de trois toiles présentant les trois premiers états du moulin, conservé au musée de Melun.

Pendant près de trente ans, les lecteurs du Catalogue commercial des établissements Menier trouvent le texte intégral du rapport détaillé, fait en 1832 par A. Durand devant la Société d'Encouragement pour l'Industrie Nationale, aux dernières pages d'un volume dont la couverture s'orne invariablement d'une reproduction de la médaille d'or obtenue en la circonstance par ce qui est alors une entreprise de produits pharmaceutiques. Peut-être l'attribution d'une première et flatteuse récompense n'a-t-elle pas été étrangère à des préoccupations sanitaires, dans cette France des débuts de la Monarchie de Juillet qui vient de connaître une meurtrière épidémie de choléra. On retient surtout que la visite détaillée précédant cette reconnaissance par l'une des instances les plus exigeantes en matière de label industriel et technique nous permet de disposer d'une documentation précise sur l'unité de production que Jean-Antoine Brutus Menier (1795-1853) a choisi de "décentraliser" sur les bords de la Marne au début de l'année 1825.

1825-1853 : L'usine hydraulique de la maison centrale de droguerie

De modestes commencements

Originellement implantée dans le Marais, à Paris, la fabrication mécanisée de substances pharmaceutiques, dans le développement de laquelle ce provincial natif de Bourgueil a placé toutes ses espérances et les maigres capitaux réunis au moyen d'une première société, se trouve rapidement handicapée par le manque d'espace et l'insuffisance d'énergie. Afin de s'affranchir de contraintes de plus en plus pesantes (l'atelier de pulvérisation initial fonctionne à l'aide d'un manège à chevaux installé dans une cour intérieure de l'actuelle rue Aubriot), Menier et son associé du moment, un certain Théodore Richer, utilisent l'apport de capital obtenu par l'arrivée d'un commanditaire pour louer, à la mi-décembre 1824, un moulin que ses propriétaires ont mis au chômage deux ans plus tôt. Situé sur le territoire de la commune de Noisiel en Seine-et-Marne, ce bâtiment dont le contrat de location leur assure la jouissance pour une durée de quinze ans est affermé à Menier et Richer en même temps qu'un ensemble de pièces de terre d'une superficie de trois hectares.

La localité dans laquelle ces derniers ont choisi de transporter leur industrie ne compte guère plus d'une centaine d'habitants. Les activités, le chiffre de la population et la disposition même de l'habitat villageois n'ont pas connu de sensibles modifications depuis la première moitié du XVIII^e siècle et le tableau de la paroisse que l'abbé Lebeuf a alors dressé reste encore vrai quelques décennies plus tard. Céréaliculture et élevage ovin sur les grands domaines du plateau, jardins et vergers sur son rebord, prairies en fond de vallée : sur le strict plan de l'économie agricole rien ne distingue Noisiel des agglomérations voisines de Champs et de Torcy. La seule différence — mais elle est de taille — réside dans le parti que les Noisiéliens ont su tirer des possibilités offertes par la présence de la Marne. La tendance à l'ensablement du tronçon de la rivière où est située Noisiel a provoqué de précoces et multiples atterrissements qui divisent la Marne en deux bras d'inégale largeur. La poursuite du phéno-

mène naturel et surtout son accélération par la plantation de pieux qui facilite le comblement des chenaux séparant les îles réduisent singulièrement le nombre de ces dernières. Alors que sur le plan d'Intendance de 1783 ne figurent encore que six îles, le cadastre de 1825 n'en montre plus que deux. C'est sur le bras gauche de la rivière, dit bras dormant, que sont implantés le port et le moulin. Le premier, dont l'existence est attesté dès le XV^e siècle, couvre une superficie d'un hectare. Le trafic qui anime cette berge sommairement aménagée et doublée d'un chemin de halage est pour l'essentiel constitué par l'expédition de bois de charpente et de chauffage à destination de la capitale. S'y ajoute le transport du plâtre dont les installations de production et de stockage se trouvent à proximité immédiate de cette zone de chargement. Edifié sur deux solides piles en granit pourvues d'un avant-bec et depuis peu équipé d'une roue pendante, le moulin qui permet d'obtenir une force motrice de l'ordre de trente-deux chevaux est considéré comme "un des meilleurs de la rivière de Marne". L'aspect de ce bâtiment, ultérieurement célébré comme le lointain héritier d'un molen-dinum du XI^e siècle, est connu par une gravure de Jean-Jérôme Baugean, datée de 1817.



Vue du Moulin de Noisiel. Vers 1917, gravure de Baugean d'après Veyrenc. A. D. de Seine-et-Marne.

Aux atouts et potentialités d'un site aux environs duquel n'existe aucune activité industrielle susceptible de venir en concurrence dans l'utilisation des ressources hydrauliques, s'ajoutent les multiples avantages liés à la grande proximité de la capitale, situation dont le fondateur de l'entreprise va immédiatement tirer parti en instaurant une efficace et durable bipartition fonctionnelle. Etabli dans des locaux progressivement mieux adaptés aux opérations d'expédition et de vente (celles-ci mobilisent déjà une trentaine d'employés en 1832), le magasin parisien est tout à la fois le point central d'un système de distribution prenant appui sur le réseau des voitures de roulage et la vitrine d'une firme qui entend s'imposer au cœur d'un quartier où se concentrent les principales entreprises de l'industrie pharmaceutique naissante. A Noisiel, le surcroît de puissance énergétique apporté par les eaux de la Marne permet d'améliorer la pulvérisation des drogues d'origine végétales et minérales et d'y adjoindre également deux productions annexes promises à des destins très différents : d'une part l'orge perlé et les gruaux d'avoine dont la fabrication, un temps interrompue à la suite d'un procès en contrefaçon, devait connaître un solide et régulier développement : d'autre part le chocolat, alors principalement vanté et vendu comme aliment de santé et dont les tablettes au papier jaune confec-

tionnées par les établissements Menier approvisionnent rapidement les officines de la moindre bourgade. Soigneusement séparées et réparties aux trois niveaux d'une construction qu'elles occupent jusque dans "la partie la plus élevée des combles", les différentes activités ne nécessitent qu'une dizaine d'ouvriers. Une main d'œuvre dont le faible effectif traduit le degré de mécanisation auquel est parvenue cette usine où le traitement des substances les plus diverses aboutit à la production de quelques cinq cents articles.

La reconnaissance d'un savoir-faire

En l'espace de quelques années, l'usine de Noisiel devient "un établissement unique en son genre". C'est ainsi que la qualifient les commissaires de la Société d'Encouragement pour l'Industrie Nationale à l'issue de la visite qu'ils effectuent, à la demande de l'industriel, au mois de juin 1832. Composée de représentants des Comités des Arts mécaniques, chimiques et économiques, la délégation conduite par Amédée Durand procède à un examen complet du site qui va de l'étude de l'organisation du travail à un inventaire complet des machines et procédés utilisés.

Autant pour utiliser au mieux un espace restreint, que par souci d'innovation technique, Jean-Antoine Brutus Menier a fait appel aux talents de Henri-Pierre François Antiq, mécanicien aussi réputé que compétent, dont les rapports d'expositions et les revues spécialisées soulignent la décisive contribution au succès de maintes entreprises. La collaboration qui s'engage alors et doit se poursuivre pendant vingt-cinq ans débute par l'installation d'une impressionnante série d'appareils à piler, moudre et sécher. La taille réduite des machines, leur maniabilité, leur grande fiabilité et surtout la possibilité qu'elles offrent de graduer la pulvérisation en assurant une uniformité du produit sont mises en avant par les experts de la Société d'Encouragement. Par ailleurs, ils insistent sur les garanties d'hygiène et de sécurité dont ont su s'entourer l'industriel et son technicien. Contrastant avec la bruyante atmosphère de travail que permet d'imaginer la description de l'outil de production (l'ensemble des coups frappés par les pilons placés au premier étage sont d'environ deux mille par minute), l'ambiance de paisible et bucolique berge qui se dégage de la toile contemporaine du paysagiste Kuwasseg n'est pas seulement le reflet du regard d'un peintre en quête de pittoresque. Outre qu'elle rejoint avec une étonnante force le discours des experts selon lesquels l'activité industrielle ne doit point dénaturer les lieux où elle se développe en les peuplant d'ouvrages ruineux et incongrus, les rares documents dont on dispose concernant cette période montrent que les formes initiales d'aménagement du site apparentent plutôt ce premier noyau noisiélien aux ensembles industriels disséminés de la première moitié du XIX^e siècle. La réutilisation d'une construction rurale, l'absence de délimitation de l'espace usinier et l'intégration à l'environnement préexistant en témoignent.

Un premier essor

De fait, le principal des investissements qu'a autorisé la constitution d'une nouvelle commandite créée en 1827 s'est concentré sur l'équipement en machines ou sur l'aménagement puis l'ouverture, au mois de juillet 1830, d'un nouveau siège parisien situé au 37 de la rue des Lombards. Les travaux réalisés à Noisiel sont restés limités aux nécessaires transformations du moulin (élargissement de la plate-forme et surélévation d'un étage) et à des réparations effectuées dans la zone du pertuis dont le mauvais état d'entretien gêne une navigation encore relativement active.

Le tableau se modifie très vite, à l'image de l'entreprise, de sa croissance, de ses orientations productives mais aussi de la personnalité de ses dirigeants et de la vision que ceux-ci ont et entendent donner de la place de l'industrie dans la société de leur temps, l'usine de Noisiel connaît une série de mutations qui entraînent le passage à la fois rapide et très progressif de l'organisation para-rurale des premiers commencements au complexe industriel et social de la fin du XIX^e siècle.

Opérée dès 1842, la reconstruction du moulin constitue à cet égard le signe le plus évident du premier essor véritable des établissements Menier. Ces travaux sont rendus nécessaires par la croissance d'une entreprise dont la notoriété grandissante s'est traduite par l'obtention de plusieurs distinctions aux expositions nationales des produits de l'industrie de 1834 et 1839. Leur mise en œuvre est également possible en raison de la consolidation des assises financières d'une société désormais connue sous le nom de Maison Centrale de Droguerie. Alors que les trois premières commandites n'ont autorisé que des opérations d'ampleur limitée, la constitution, au mois d'avril 1834, d'une nouvelle société marquée par l'entrée de nouveaux commanditaires plus fortunés et, pour certains fort influents, permet de réunir des fonds beaucoup plus considérables et de procéder à l'acquisition du moulin et des terrains annexes quelques mois avant l'expiration du bail de 1824. Point de départ d'une première réorganisation technique et spatiale, l'achat de ces parcelles est rapidement suivi d'un certain nombre d'initiatives par lesquelles Jean-Antoine Brutus Menier affirme sa nouvelle et double position d'industriel et de notable local. L'édification d'un mur de clôture marque la limite de propriété en même temps qu'elle symbolise la séparation entre un espace industriel en gestation et l'habitat villageois. La rectification du chemin de Noisiel à Lognes assure une meilleure desserte de l'usine tout en mettant fin aux plaintes répétées contre les dégradations qu'occasionne le passage quotidien des voitures Menier. De même, l'industriel prend en charge les frais de voirie, en contrepartie de l'acceptation par les riverains des nécessaires échanges de pièces de terre. Les travaux sur le moulin concluent une décennie au cours de laquelle s'étaient multipliées les réparations des ouvrages du pertuis, régulièrement endommagés par la montée brutale des eaux en période hivernale. Ces dégâts importants provoquent de fréquentes interruptions de la fabrication et entraînent aussi des tensions avec les autres usagers : doléances du meunier situé en amont, protestations des marinières contre les suspensions de navigation entraînées par la remise en état des ouvrages, récriminations contre la hauteur des digues dont l'administration avait exigé la modification en assortissant cette mesure d'une forte amende.

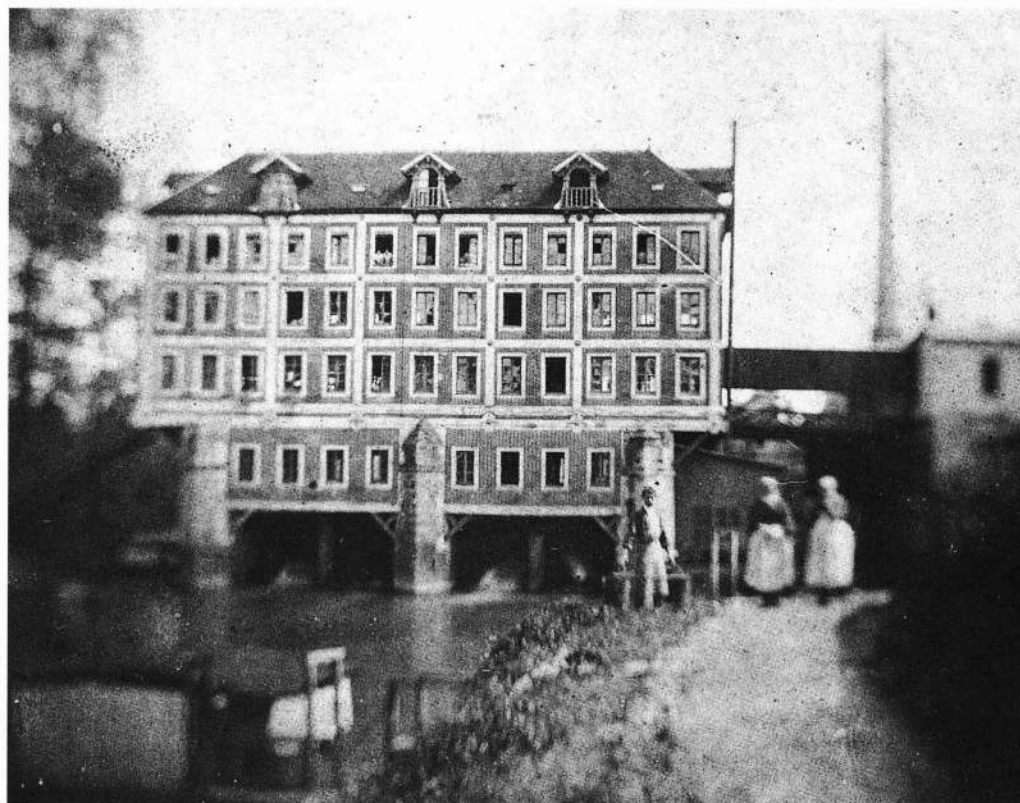
Vers la consécration

Confiée à un maître charpentier de la ville de Chelles, la reconstruction en 1842 du moulin proprement dit s'accompagne d'un exhaussement des piles d'origine. Elle est achevée en l'espace d'un mois et aboutit au bâtiment représenté sur la dernière des trois toiles de l'ensemble traditionnellement mais abusivement dénommé triptyque. Le nouveau moulin est salué par le même concert de louanges que son prédécesseur. Les encouragements et la médaille agrémentés de commentaires tout aussi enthousiastes sur le caractère enchanteur des lieux sont décernés cette fois par la Société d'Agriculture de l'Arrondissement de Meaux. Le "moulin" de 1842 se situe pourtant en nette rupture avec l'édifice antérieur. Il reflète en même temps l'évolution parallèle d'une autre industrie : la meunerie qui passe alors du petit moulin à blé à la minoterie. La volonté de rationaliser l'espace et de l'adapter aux exigences d'une production mécanisée

s'appuyant sur l'énergie hydraulique a conduit à une construction qui, tout en restant de proportions modestes, se signale par sa massivité et l'absence de souci d'ornementation. Les ateliers, largement éclairés par une série de grandes baies dont l'ordonnance régulière vient rythmer la façade, sont disposés au trois niveaux d'une structure verticale comme dans les nouvelles minoteries montées à l'anglaise. Conçus pour assurer une efficace transmission de l'énergie, ils permettent d'augmenter le parc de machines. C'est ce qui ressort de la lecture du catalogue commercial de 1845 dans l'introduction duquel Jean-Antoine Brutus Menier souligne quelques-uns des perfectionnements introduits à cette occasion. L'accent y est mis notamment sur les progrès accomplis dans les domaines de la dessiccation des substances par étuvage et de la production chocolatière, et ce, grâce à l'emploi de la vapeur comme mode de chauffage. Ces

à Noisiel (laboratoire de produits chimiques notamment) intervient dans la période qui suit la réalisation de ce nouvel équipement. L'accroissement et la diversification des productions sont ainsi obtenus à l'aide d'un personnel toujours peu nombreux (13 ouvriers en 1841, 17 en 1846) mais à la tête duquel est dorénavant placé un directeur. Celui-ci réside à l'usine où sont aménagés logement et bureaux et remplit tout à la fois les fonctions de chef de fabrication et celles de représentant permanent de l'autorité patronale. Fondée sur les compétences mais privilégiant souvent le cercle parental proche, la désignation à ce poste conduit à choisir successivement des personnes qui peuvent remplir cette double condition et y joindre les avantages liés à l'exercice d'un mandat municipal. La période 1840-1842 voit ainsi Nicolas Laurent, frère aîné du grand chimiste Auguste Laurent et parent par alliance des Menier, assumer simulta-

nément le rôle de directeur de l'usine et les fonctions de maire de la commune. Ce mode de fonctionnement permet à Menier de se consacrer pleinement à la direction générale des affaires depuis la capitale qu'il ne quitte que lorsque ses obligations d'industriel ou sa situation de notable seine-et-marnais rendent sa présence indispensable ou utile à sa réputation : visites techniques à l'usine, élections locales, séances de la Société d'Agriculture de Meaux où "le riche négociant de la rue des Lombards" s'attire l'estime de l'élite de l'arrondissement en devenant le généreux mécène du poète-tisserand Magu. Patron parisien d'une entreprise de dimension nationale, Jean-Antoine Brutus Menier se trouve désormais à la tête d'une maison qui réalise un chiffre d'affaires de plus de deux millions de francs et ne compte pas moins de huit mille comptes-clients. La progression des ventes dont un cinquième se fait à l'étranger s'est traduite par une forte croissance du personnel affecté aux services commerciaux (75 employés parmi lesquels 7 à 8 voyageurs). Des résultats éloquentes qui témoignent du succès du projet défini une vingtaine d'années plus tôt : fournir aux pharmaciens les substances pulvérisées que ceux-ci fabriquaient eux-mêmes en raison de leur éloignement des grands centres d'approvisionnement et de l'impossibilité de vérifier l'authenticité des produits achetés ; donner au commerce de la droguerie l'impulsion que réclament les temps nouveaux en faisant du droguiste l'intermédiaire entre "les fabricants de tout genre" et les pharmaciens ; procéder à une "étude comparée de leurs produits, de leurs prix, de leurs manières de traiter les affaires" afin d'offrir aux correspondants "les articles du commerce parisien à des conditions telles qu'il leur est plus difficile d'en obtenir de plus avantageuses en s'adressant directement aux fabriques". Un ambitieux programme : "une pénétration du capitalisme dans l'univers de la santé" (Jacques Léonard) que le premier des Menier a réalisé en se dotant du nécessaire outil industriel mais en pratiquant également une dynamique politique commerciale.



Usine de Noisiel, 1864. Le moulin tel qu'il a été agrandi par l'architecte Bonneau en 1852 (photographie Fonds Noisiel, Ville d'Histoire).

indications sont confirmées par l'étude des dossiers d'enquête administrative et les procès-verbaux de mise à l'épreuve font effectivement état de l'installation de deux chaudières construites par des entreprises parisiennes. Par contre aucun document n'atteste la présence à cette date d'une machine à vapeur et de son utilisation pour produire une énergie de substitution en période de basses eaux.

Fruit de la collaboration entre un artisan local qui utilise matériaux et techniques traditionnels et un mécanicien expérimenté et inventif, l'usine hydraulique de 1842 constitue certes une avancée, mais n'en demeure pas moins une réponse encore trop faible aux impératifs d'une production industrielle. Constatant son état de dégradation et jugeant que ce type de bâtiment "en pan-de-bois, hordé et enduit en plâtre" est inapte à supporter le poids des machines et leurs vibrations, Jules Saulnier en proposera la démolition une trentaine d'années plus tard. De même, peut-on penser que c'est pour partie en raison de sa vulnérabilité au feu que les industriels font le choix d'installer, dans des bâtiments séparés et situés sur la rive gauche de la Marne toutes les activités à risque dont la création ou le transfert

à Noisiel (laboratoire de produits chimiques notamment) intervient dans la période qui suit la réalisation de ce nouvel équipement. L'accroissement et la diversification des productions sont ainsi obtenus à l'aide d'un personnel toujours peu nombreux (13 ouvriers en 1841, 17 en 1846) mais à la tête duquel est dorénavant placé un directeur. Celui-ci réside à l'usine où sont aménagés logement et bureaux et remplit tout à la fois les fonctions de chef de fabrication et celles de représentant permanent de l'autorité patronale. Fondée sur les compétences mais privilégiant souvent le cercle parental proche, la désignation à ce poste conduit à choisir successivement des personnes qui peuvent remplir cette double condition et y joindre les avantages liés à l'exercice d'un mandat municipal. La période 1840-1842 voit ainsi Nicolas Laurent, frère aîné du grand chimiste Auguste Laurent et parent par alliance des Menier, assumer simulta-

Classiques annonces et publicité rédactionnelle dans la presse nationale, notice dans le Dictionnaire de l'Industrie en 1834, mentions dans des ouvrages scientifiques dont les auteurs sont invités à Noisiel, les supports les plus variés sont mis à contribution pour valoriser tour à tour les produits, leur lieu de fabrication et les procédés utilisés. Mais le principal et plus ancien instrument de promotion et de vente demeure incontestablement le Catalogue Prix Courant. Publié pour la première fois en 1832, il ne connaît pas moins de trois rééditions dont la dernière parue du temps du fondateur (novembre 1845) fait l'objet d'un traitement particulièrement soigné. On retient notamment deux magnifiques planches d'illustrations où sont reproduites à petite échelle et "avec une parfaite exactitude" une quarantaine d'étiquettes de bocaux à pharmacie proposées par les maisons Froyer et Clare Saint-Allais.

A la réussite de ce projet industriel et commercial s'ajoute dans ces mêmes années la reconnaissance du milieu professionnel au sein duquel les initiatives hardies de Jean-Antoine Brutus Menier n'ont pas manqué de provoquer des réactions de méfiance voire de franche hostilité. Confronté au reproche de ne pas être pharmacien diplômé, Menier y répond en passant ses examens en 1839 et, trois ans plus tard, ce chef d'entreprise quadragénaire que la polémique a conduit à s'asseoir sur les bancs de l'École de la rue de l'Arbalète fait sa très officielle entrée à la Société de Pharmacie. Ne laissant à nul autre le soin d'exalter ses mérites et talents, Marie-Edmée-Virginie Pichon, épouse du fondateur et femme de lettres à ses heures, chante alors sa gloire dans un long poème dédié au moulin de Noisiel dont l'envolée finale est un pur sommet de lyrisme guizotien.

"Radioux Phénix" que l'Industrie rappela à la vie,
ce moulin pourra dire à la postérité :

"Je suis un monument d'ordre et d'activité
Le travail assidu, la foi, la patience,
La fermeté, l'honneur et la persévérance
Ont cimenté ma base et l'homme qui me fit
Par cette œuvre prouva son courageux esprit."

Passation de pouvoir

Année faste et célébrée comme telle, 1842 marque également les débuts d'une décennie au cours de laquelle l'âge, la maladie mais aussi une longue et épuisante course à la croix de chevalier de la Légion d'Honneur entraînent le désengagement progressif du fondateur au profit de son fils Emile-Justin (1826-1881) dont la prise de pouvoir, officielle en mars 1852, consacre la naissance d'un projet d'entreprise nourri aux valeurs du libéralisme le plus affirmé. Précocement acquis aux vertus du libre-échange à la faveur de nombreux voyages à l'étranger, marié à la fille de l'un des plus importants commanditaires de son père, le second des Menier a par ailleurs reçu une solide formation qui loin de se limiter aux seules études de pharmacie est également le fruit de contacts durables avec les milieux scientifiques les plus divers. Ainsi ses biographes font-ils état de sa présence au cours de chimie dispensés par Balard au Collège de France et de ses travaux sur les engrais avec Persoz. Héritier désigné du vivant de son père, il est admis dès sa majorité à la cogérance par des sociétaires dont le nombre augmente à l'occasion des prorogations effectuées en février 1845 et août 1849. Assortie de diverses dispositions transitoires (simples précautions d'usage ou signes de méfiance de la part du noyau des commanditaires de longue date), cette décision intervient au moment où la Maison Centrale de Droguerie s'appête à inaugurer son nouveau siège parisien au



Étiquettes pharmaceutiques publiées en 1845 dans le Catalogue Prix Courant (Paris, bibliothèque Forney).

37, rue Sainte-Croix de la Bretonnerie. Édifié sur des terrains achetés en février 1848, cet immeuble de trois étages réalisé par l'architecte Bonneau reçoit en mai 1851 la visite du Président de la République Louis Napoléon Bonaparte qui félicite Jean-Antoine Brutus Menier "sur l'ensemble de son importante maison, sur l'ordre qui y règne et sur sa bonne et paternelle administration". C'est ce même Bonneau qui se voit confier le soin de conduire à Noisiel une série de travaux dont l'initiative revient vraisemblablement à Emile-Justin Menier. Dans le prolongement des acquisitions foncières opérées par son père mais annonçant déjà une stratégie plus élaborée d'extension spatiale, l'achat d'une pièce de terre proche de l'usine est suivi de la construction (face à l'entrée de cette dernière) d'une demeure bourgeoise couramment dénommée "petit château" par référence au "grand château" voisin du très légitimiste duc de Lévis. Cet édifice s'affirme dès lors comme le nouveau centre de pouvoir de la communauté villageoise. Parallèlement, des signes de changement sont perceptibles à l'usine où Bonneau procède à un agrandissement du moulin (construction d'une troisième pile, adjonction d'une deuxième travée du côté de la berge). Cette campagne de construction est placée sous le signe de l'innovation technique avec l'installation de deux turbines-hélice à axe horizontal par l'ingénieur Louis-Dominique Girard. Symbole de la permanence des problèmes énergétiques mais aussi de la quête de l'innovation, cette intervention d'un des meilleurs hydrauliciens français de l'époque coïncide avec la mise en place d'une machine à vapeur qui constitue la dernière contribution connue du fidèle Antiq.



Lithographie de Gaston de Pontalba représentant le château de Noisiel appartenant à M. le Duc de Lévis (Fonds Noisiel, Ville d'Histoire).

1853-1867 : De la construction de l'usine de Saint-Denis à l'abandon du secteur pharmaceutique

“Nous ne surprendrons pas beaucoup de nos lecteurs par le jugement que nous venons de prononcer, et nous ne leur apprendrons rien de nouveau en disant que M. Menier a fondé à Noisiel-sur-Marne, il y a déjà de longues années, une usine hydraulique pour la pulvérisation des substances médicinales qui n'a point d'analogue en Europe, et par son importance et par la perfection des produits qui en sortent.”

Ainsi s'exprime François Dorvault dans son *Voyage Pharmaceutique à l'Exposition Universelle de Londres*, première manifestation du genre à l'occasion de laquelle les établissements Menier se voient décerner une *Prize Medal*. Quelques mois plus tard, l'auteur de *l'Officine*, ce répertoire pratique apprécié de l'entière France pharmacienne dont Flaubert était un assidu lecteur, crée une association commerciale, scientifique et professionnelle qui va très rapidement devenir le principal concurrent de la *Maison Centrale de Droguerie*. Loin de se réduire à la stricte confrontation économique, l'opposition entre la maison Menier et la *Pharmacie Centrale des Pharmaciens* est aussi celle de deux conceptions dont la seconde entend lier, dans un esprit mutualiste, organisation d'une profession et défense de ses intérêts commerciaux. Primée à l'Exposition Universelle de 1855, la *Pharmacie Centrale de Dorvault* rallie les suffrages d'un nombre croissant de pharmaciens actionnaires auxquels elle offre une gamme très étendue de services. Son audience et sa montée en puissance se concrétisent par l'ouverture d'un nouveau et somptueux magasin parisien. Installé dans l'ancien hôtel d'Aumont, rue de Jouy à Paris, transformé par Louis-Auguste Boileau, cet établissement inauguré en février 1861 est bientôt qualifié de “*Louvre de la Pharmacie*”. Tirant les conséquences de cette situation et soucieux de saisir pleinement les possibilités qu'offre l'entrée dans une période de haute croissance, Emile-Justin Menier procède à un vaste redéploiement dont le premier acte est constitué par le transfert à Saint-Denis des secteurs pharmaceutique et chimique. Envisagée et préparée dès 1859 par l'achat de terrains bénéficiant d'une excellente desserte, cette implantation au cœur du grand pôle chimique du Nord parisien est initialement la réponse d'un industriel en butte à des critiques portant sur le non-respect des règles d'hygiène (fabrication en un même lieu de substances alimentaires et de produits chimiques) et assailli de plaintes contre la pollution engendrée par ses activités. Le durcissement de la compétition avec Dorvault conduit à donner une dimension nouvelle au projet avec la création d'une usine modèle dont la construction est entreprise à partir de 1860. Élément d'une stratégie qui intègre également une collaboration de trois ans avec Marcelin Berthelot, cette décision intervient parallèlement à l'acquisition par Menier d'une importante fabrique de caoutchouc située à Harburg, ville du Hanovre proche du grand port de Hambourg. Ces deux



Pharmacie centrale à Saint-Denis, construite par Jules Saulnier en 1861.

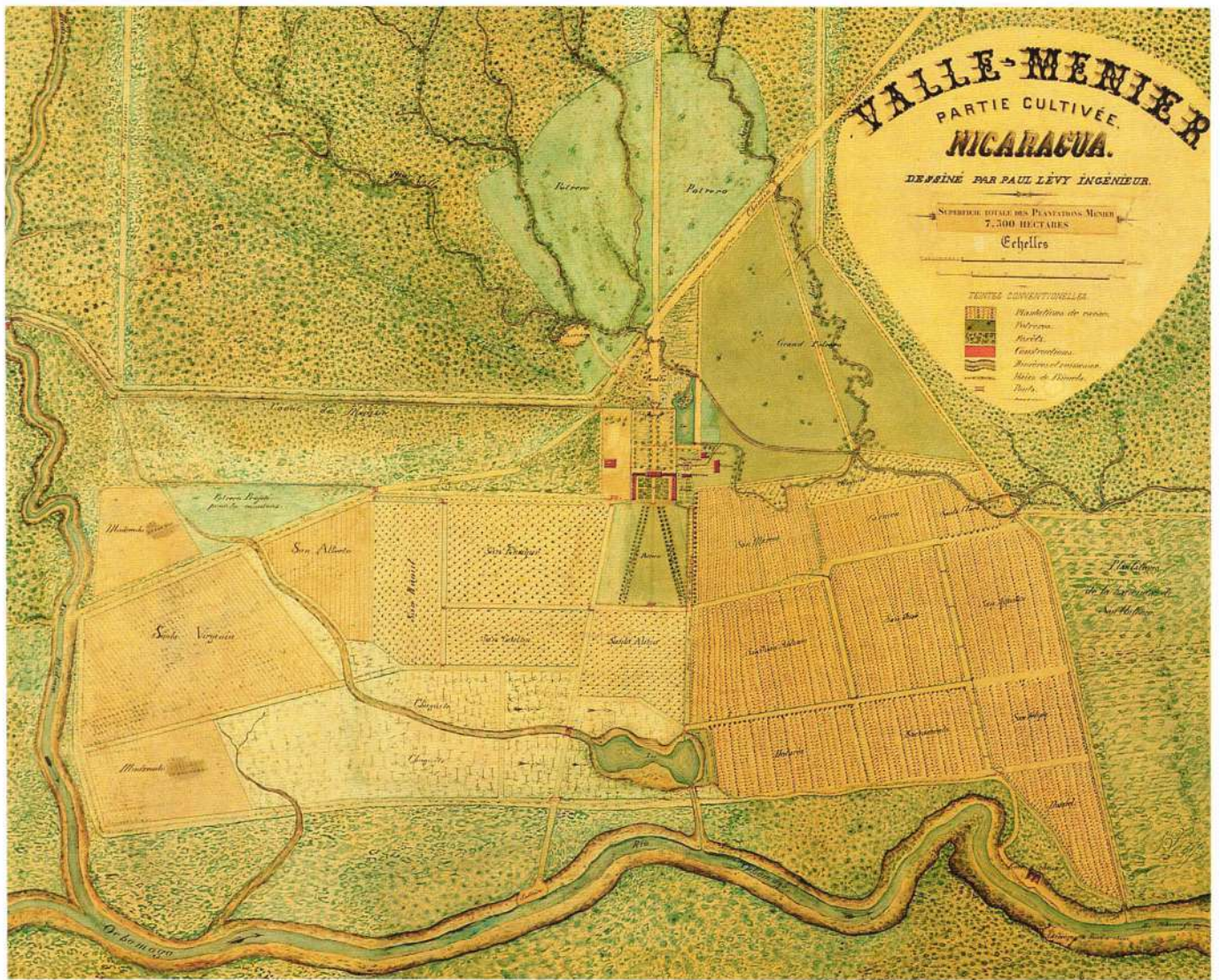
orientations, pour lesquelles l'industriel n'obtient peut-être pas le plein assentiment de ses associés et dont l'application nécessite en tout état de cause l'appel à des fonds importants, s'accompagnent d'une dissolution de la commandite paternelle au mois d'août 1859. Pour la construction de l'usine de Saint-Denis, Emile-Justin Menier fait confiance à Jules Saulnier, jeune architecte dont les réalisations sont saluées dans la *Gazette des Architectes* et du *Bâtiment* où Anatole de Baudot loue, dans un bel élan rationaliste, l'esprit novateur d'un industriel qui ne se satisfait pas de “bâtisses banales et mal construites” et la créativité de l'homme de l'art qui a su produire “une œuvre originale sans augmenter la dépense”. Afin de superviser l'installation des laboratoires mais surtout en vue d'explorer un certain nombre de directions nouvelles dans le domaine en pleine évolution de la chimie des colorants, Emile-Justin Menier choisit un homme auquel son prestige grandissant a valu d'être nommé quelques

mois plus tôt comme premier titulaire de la chaire de chimie organique créée à l'École de Pharmacie. Engagé comme chimiste-consultant, Marcelin Berthelot consacre une partie de ses vendredis noisiéliens à des travaux présentant un certain intérêt pour la pharmacie mais effectue principalement des recherches sur le bleu de quinoleine pour le compte d'un groupe d'industriels. Parmi eux Emile Armet de l'Isle, chef d'entreprise de Nogent-sur-Marne auquel ses fabrications de bleu d'outre-mer ont valu d'être récompensé lors de l'Exposition Universelle de 1855. Belle illustration des talents de chasseur de cerveaux dont fera montre à plusieurs reprises le

second des Menier, cette collaboration qui comporte également un projet de création d'une école de chimie pratique se solde cependant par un échec. Cet insuccès est un des éléments qui pèse dans la décision d'abandonner à Dorvault les secteurs pharmaceutique et chimique. Une décision effective en 1867 mais dont on peut déceler les signes avant-coureurs à la lecture du rapport rédigé par Menier à l'issue de l'Exposition Universelle de 1862.

1867-1881 : L'heure de gloire d'un capitalisme éclairé

A Noisiel, le chocolat règne dorénavant en maître. Le décollage de la production (4 000 t en 1853, 25 000 en 1867) et la sensible augmentation des effectifs (50 ouvriers en 1856, 325 en 1867) traduisent l'entrée dans une ère nouvelle : le passage de l'époque où le “grand mouvement des chocolats” suffit au bonheur de monsieur Homais, à celle du produit de consommation courante distribué par l'innombrable armée des épiciers des villes et des bourgs. Porté par un marché en pleine expansion (la consommation annuelle passe de 6 à 12 millions de kg sous le Second Empire), le développement de l'industrie chocolatière est également stimulé par des dispositions tarifaires plus favorables à l'importation du cacao (abaissement des droits de douane et instauration de taxes portuaires privilégiant les bâtiments battant pavillon national. Elle s'appuie, enfin sur



Les plantations du Nicaragua. Huile sur toile (Fonds Menier, collection Nestlé France).

l'accroissement de la production sucrière métropolitaine. En l'espace d'une décennie, l'usine des bords de Marne devient le cœur productif d'un empire agro-alimentaire qui s'étend du Nicaragua aux rives de la Tamise. Assuré par une flotte de commerce affrétée par l'industriel, l'approvisionnement en Guayaquil, Caraque, Soconuzco et autres subtiles variétés de cacao s'appuie sur un dense réseau de comptoirs commerciaux (au Brésil, au Mexique, à la Trinité...) puis sur la production des plantations nicaraguayennes du Valle Menier (1 500 ha) et de San Emilio (6 000 ha), vastes haciendas dont la création et la localisation ne sont pas étrangères aux projets de percement du canal interocéanique. Le complexe ultramoderne qu'il crée à Roye dans la Somme et les positions fortes qu'il acquiert dans les très puissantes sucreries seine-et-marnaises de Villenoy-les-Meaux et Lizy-sur-Ourcq permettent à Emile-Justin Menier de disposer, dans deux des principaux départements betteraviers du pays, de bases solides. La construction d'une usine à Londres en 1870, celle d'un entrepôt à New-York et l'ouverture d'un nouveau siège parisien complètent enfin ce dispositif qui sous-tend une stratégie industrielle et commerciale à vocation internationale. A ces décisions qui visent à établir les conditions d'une production de masse par un processus de concentration verticale s'ajoutent les initiatives publicitaires et commerciales indispensables à l'élargissement de la consommation aux couches populaires, qu'il s'agisse des affiches bientôt omniprésentes en France ou de l'institution de prix de vente dégressifs aux détaillants selon leur éloignement de la capitale.

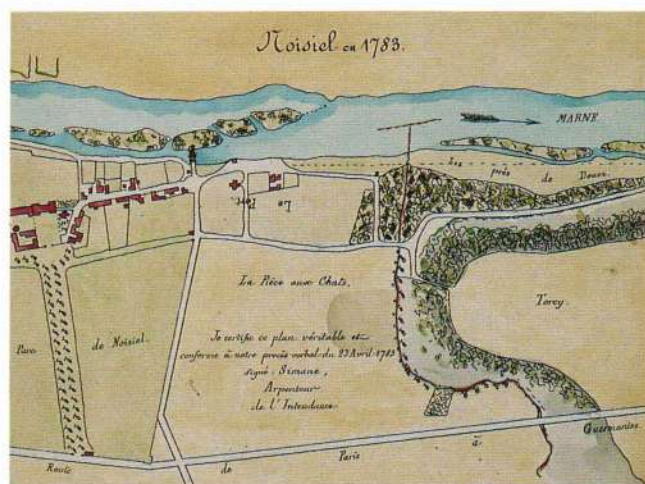
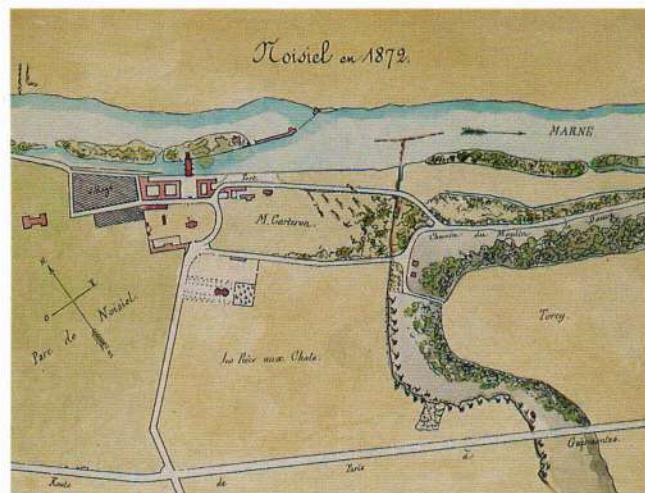
L'usine modèle

A Noisiel même, les investissements engagés entraînent un réaménagement de l'espace et une refonte graduelle du processus de travail. Invités par l'industriel qui entend donner le plus grand retentissement possible à sa politique de modernisation, journalistes spécialisés et techniciens de renom découvrent et relatent les transformations que connaît l'usine de 1860 à 1872. Turgan qui leur consacre un numéro de sa série *Les grandes Usines*, Tresca et Duchêne qui effectuent la visite du site pour le compte de la Société d'Encouragement pour l'Industrie Nationale, enfin Armengaud aîné, dont la revue *La Publication Industrielle des machines, outils et appareils* fait une large place aux nombreuses innovations introduites par Menier, tout ce que la France industrielle et technique du temps compte de voix autorisées et d'éminentes personnalités parle de la chocolaterie seine-et-marnaise. Confiée à Jules Saulnier et réalisée sans interruption de la fabrication, l'édification de l'usine nouvelle se déroule en deux tranches (1860-1867, 1871-1874). Elle aboutit à un ensemble où la logique ordonnatrice de la production et la préoccupation de contrôle social qui commandent la réorganisation générale du site s'allient à un souci d'esthétique et à une volonté d'ostentation dont la reconstruction du moulin constitue la plus éclatante démonstration. L'article accompagné de deux plans que Saulnier publie dans l'*Encyclopédie d'Architecture* et le document réalisé pour la venue de l'*Institution of Mechanical Engineers* (1878) permettent d'étudier dans les moindres détails l'organisation de l'unité de production. Du triage des fèves au

pliage des tablettes le cycle de fabrication est décomposé en une série d'opérations traitées dans des ateliers spécialisés dont la distribution visant à limiter et réguler la circulation des hommes et les flux de marchandises se double de la recherche d'une parfaite adéquation entre le cadre bâti et le processus de production. Disposés autour d'une cour centrale et reliés entre eux par des passages en sous-sol, les bâtiments se répartissent ainsi en trois sous-ensembles correspondant aux principales phases d'élaboration du produit : réception, stockage et préparation des matières premières (triage et torréfaction des fèves, séchage et pulvérisation des sucres dans la partie dite d'amont située à droite de l'entrée ; broyage, mélange de la pâte de cacao et du sucre, malaxage aux trois niveaux du "bâtiment sur l'eau" ; dressage, refroidissement, démoulage, emballage et expédition dans la partie aval). Symbole de l'activité industrielle et signe de la clôture d'un espace usinier remodelé, la haute cheminée emblématique de la salle des machines et le portail d'accès matérialisent aux deux extrémités de la cour principale l'axe de symétrie nord-sud autour duquel s'ordonnent ces constructions. Aux gains de productivité obtenus à partir de l'organisation d'une production standardisée s'ajoutent les effets d'une mécanisation accrue qui permet de restreindre les manipulations — argument d'hygiène fréquemment avancé par l'industriel — mais surtout de faire appel à une main d'œuvre peu qualifiée : ruraux, femmes dont le pourcentage élevé et croissant est à l'image de la forte féminisation qui caractérise l'ensemble de l'industrie alimentaire française. L'augmentation des besoins énergétiques qui résultent de cette mécanisation impulse la recherche de solutions techniques dans le cadre d'une politique marquée par un souci de diversification : installation de deux machines à vapeur développant 70 ch chacune en 1866, accroissement de la puissance nette du moulin avec la pose de deux turbines à siphon Girard. La réalisation du programme hydro-énergétique proprement dit qui nécessite elle-même l'amélioration du système de retenue (construction d'un barrage à déversoir-mobile conçu par Louche-Desfontaines de 1869 à 1872) implique par ailleurs un contrôle renforcé du potentiel hydraulique. L'achat des moulins amont et aval de Torcy et Chelles en 1863 et 1880 permet de ce point de vue d'éviter les conflits d'usage. Champ d'expérimentation des techniques de pointe — Charles Tellier y installe ses premières machines frigorifiques en 1868 — l'usine de Noisiel frappe également les visiteurs d'alors comme ceux d'aujourd'hui par la qualité architecturale de ses bâtiments et singulièrement la beauté du moulin par lequel Jules Saulnier parachève son œuvre en 1872.

Mutations spatiales

Les nécessités d'extension du domaine usinier et les exigences d'amélioration de sa desserte dont le développement et la réorganisation de l'unité de production sont rapidement porteurs ouvrent également un chapitre décisif dans l'histoire des relations entre la commune et l'entreprise. La politique d'acquisition foncière par laquelle l'industriel s'efforce de répondre à la première de ces préoccupations bouleverse les anciens équilibres économiques et sociaux. La montée d'Emile-Justin Menier et ses achats systématiques de terrains heurtent l'autorité et les intérêts des principaux propriétaires terriens de la localité, qu'il s'agisse des derniers descendants d'une aristocratie déclinante ou de notables parisiens dont l'avocat et maire "hirondelle" Carteron représente la figure la plus accomplie. Ses tentatives de rationalisation de l'espace et ses projets de transformation du réseau de communication rencontrent par ailleurs l'hostilité d'une assemblée municipale dont il n'obtient l'accord qu'au prix de longues tractations et de substantielles compensations. Ainsi Emile-Justin Menier accepte-t-il en 1861 d'assumer les frais de



Plans aquarellés (Fonds Menier, collection Nestlé France).

construction d'une mairie-lavoir que les édiles demandent en contrepartie de leur consentement à un échange de pièces de terre. Les modalités de ces transactions, échanges ou rachats, se trouvent inversées à partir de 1871 qui voit l'accession de l'industriel aux fonctions de premier magistrat de la commune. Ecartant les derniers élus socialement "indépendants", cabaretiers et petits cultivateurs, au profit de contremaîtres et ouvriers dévoués, Emile-Justin Menier intensifie son action de rationalisation spatiale en donnant la priorité au désenclavement : création d'un axe routier Noisiel-Lagny et adaptation du réseau vicinal existant, lancement d'un projet de chemin de fer privé finalement réalisé en 1882. Après s'être incliné devant les décisions municipales sous le Second Empire, l'industriel impose maintenant ses choix sans toutefois lésiner sur les contreparties : financement des travaux de voirie, indemnités financières, cession de terrains plus grands dans le cadre des échanges. Seuls les anciens notables retirés depuis à Paris, mènent un combat "d'arrière-garde" contre ces empiètements successifs sur le territoire communal. Un temps retardées par une condamnation en justice à l'initiative de laquelle se trouve l'ancien maire Carteron, les tentatives de l'industriel de s'assurer un accès exclusif à la Marne tournent en définitive à son avantage dès 1878. Principal propriétaire foncier, unique détenteur du pouvoir économique et maître des affaires municipales, Emile-Justin Menier assoit encore plus fortement sa domination en rachetant en 1879 le domaine et le "grand château". Parallèlement à cette irréversible mutation spatiale qui s'appuie sur la maîtrise et la privatisation progressive du territoire communal, l'industriel opère une transformation radicale des structures sociales avec la construction de la cité ouvrière.

Un chef-d'œuvre d'économie sociale

Posés dès le début des années 1860, les problèmes de recrutement et stabilisation de la main-d'œuvre ont alors débouché sur la mise en place d'une politique sociale d'entreprise qui utilise en les adaptant au contexte noisiélien, les recettes d'un patronage industriel. La stratégie par laquelle Emile-Justin Menier s'efforce initialement de pallier le déficit du réservoir local de main-d'œuvre et de vaincre les réticences à la prolétarianisation des ruraux, s'appuie d'abord sur une politique de hauts salaires. A ces rétributions dont le niveau place les travailleurs de Noisiel parmi les "privilegiés" de la classe ouvrière sous le Second Empire, s'ajoute la création de structures d'accueil implantées à proximité immédiate de l'usine. Ulérieurement complétées par la construction de deux maisons destinées aux ménages de contremaîtres, le programme réalisé par Saulnier de 1860 à 1863 obéit à une double logique de stabilisation d'un noyau fixe autour des avantages procurés par les établissements collectifs et de strict encadrement de la population à partir d'un traitement séparé de ses besoins fondamentaux. Ainsi les repas sont-ils pris dans trois lieux distincts affectés à des catégories établies sur la base du sexe ou du statut : salles de réfectoires pour les ouvrières et les ouvriers "externes", service de restauration dans le cadre d'un foyer-hôtel pour les internes. Articulé autour de l'image du patron-père nourricier de la communauté, ce système qui limite les possibilités de rassemblement et introduit une division fondée sur des références extérieures à la réalité du travail, trouve sa forme la plus achevée avec la mise en pension complète de soixante célibataires logés en dortoir dans un bâtiment où leur est également dispensé un enseignement élémentaire (cours du soir, bibliothèque). Si la création de ces services et celle de diverses œuvres — économat, caisses d'épargne et de secours, soins médicaux gratuits — vaut au "bon patron" les éloges des rapporteurs de l'Exposition Universelle de 1867, la solution retenue s'avère rapidement insuffisante et inadaptée. Dans l'impossibilité de se loger sur place ou, pour certains d'entre eux, par volonté d'échapper à une pesante emprise, un nombre grandissant de travailleurs s'installe dans les localités voisines de Champs, Lognes et Torcy. Conçu et présenté comme un remède aux inconvénients qui résultent de cette situation d'éloignement dans les domaines de l'activité professionnelle et de la vie familiale (pertes de temps, retards, repas irréguliers), le projet de cité ouvrière vers lequel s'oriente alors Emile-Justin Menier est pourtant loin de se réduire à la prise en compte des stricts impératifs économiques et nécessités domestiques du moment. L'édification d'une nouvelle zone d'habitat proche du lieu de travail donne aussi à cet industriel républicain l'occasion de se muer en praticien du fait social. Contemporaine et concurrente d'autres "utopies" patronales (Famillière de Guise, Val des Bois de Léon Harmel), la réalisation de la cité de Noisiel permet à son fondateur de concrétiser au lendemain de la Commune les vues sur la "Civilisation de l'Avenir" dont il se fait le théoricien et l'ardent propagandiste. L'avènement de la Troisième République le voit s'engager avec autant de conviction que de moyens dans un combat politique auquel il consacre l'essentiel des dix dernières années de son existence. Militant républicain déterminé, il multiplie les initiatives, pétitions, ouvrages et brochures propageant ses propositions et célébrant les valeurs et vertus du nouveau régime : un projet de constitution, des jurys nationaux garantissant les libertés publiques, l'impôt sur le capital, le développement des voies de communication, l'enseignement laïc, public et obligatoire, la séparation de l'Eglise et de l'Etat, la suppression des armées permanentes... Convaincu d'une possible et nécessaire réconciliation de la bourgeoisie et de la classe ouvrière au sortir de la Semaine

sanglante, il s'engage résolument aux côtés des militants réformistes, mutualistes et coopératistes majoritaires dans le mouvement ouvrier jusqu'au congrès de Marseille en 1879. Conscient du rôle décisif qu'est appelée à jouer la presse et soucieux de disposer d'une large tribune pour la diffusion de ses idées, il fonde une revue *La Réforme Economique*, puis rachète en 1876 le quotidien *le Bien Public*. Bientôt rebaptisé *le Voltaire*, ce journal qui entend allier rigueur économique et républicanisme sincère s'assure la collaboration de signatures aussi prestigieuses que celles de Zola, lequel y publie en feuilleton les six premiers chapitres de *l'Assommoir*. Elu député de l'arrondissement de Meaux en 1876, révoqué et réélu en 1877, Emile-Justin Menier parvient au sommet de sa gloire industrielle et politique un an plus tard à l'occasion de l'Exposition Universelle. Point d'orgue d'une carrière de chef d'entreprise — les établissements Menier n'obtiennent pas moins de sept médailles d'or — cette exposition est aussi marquée par une visite de l'usine à l'issue de laquelle l'industriel célèbre devant un parterre international des plus relevés l'union chargée de promesses du Capital et de la Science.

1881-1914 : Sous le signe de la consolidation et de la double couronne

Le 12 juillet 1879, Emile-Justin Menier et trois de ses quatre fils apposent leur signature au bas d'un acte notarié portant création d'une société commerciale en nom collectif établie pour une durée de trente ans. Prévue au terme d'une période de dix ans pendant laquelle le chef de la Maison Menier se voit attribuer "les pouvoirs les plus étendus", la prise en main des affaires par ses successeurs s'opère dès le mois de février 1881. L'inédite situation de triumvirat que créent alors les décès prématurés et rapprochés de l'industriel et de son plus jeune héritier est elle-même de courte durée. Son peu d'appétence pour les choses de l'industrie va rapidement en éloigner le troisième de ses fils, Albert, au profit d'une direction bicéphale assumée par les aînés Henri et Gaston. Préparés à leurs responsabilités par de solides études scientifiques et une initiation précoce aux réalités de l'entreprise et de la vie publique, les deux bénéficiaires de cette évolution dynastique poursuivent en l'amplifiant le développement des établissements familiaux.

Un constant souci d'innovation

Consacrée "première chocolaterie du monde" à l'occasion de l'Exposition Universelle de Chicago en 1893, l'usine seine-et-marnaise connaît de nouvelles transformations auxquelles sont étroitement associés les noms de l'ingénieur Jules Logre, dévoué et compétent collaborateur de l'entreprise depuis 1869, et de son fils Louis, architecte de l'essentiel des bâtiments édifiés à Noisiel durant les deux décennies qui suivent la mort d'Emile-Justin Menier. Correspondant à la phase d'apogée de la trajectoire industrielle, cette restructuration qui se place sous le signe d'une permanente innovation technique, s'articule autour d'une réorganisation du réseau de communication dont les différentes composantes font l'objet d'importantes améliorations dans le cadre d'une stratégie intensifiée de privatisation du domaine communal et de soutien politico-financier aux projets publics intéressant le devenir de l'usine. Le déplacement du barrage de Vaires situé à trois kilomètres en amont de Noisiel permet ainsi la construction d'une nouvelle retenue à hausses mobiles. Sa mise en service cumulée avec les effets des travaux des Ponts et Chaussées se traduit par un accroissement de la force motrice et assure simultanément une navigabilité constante de la rivière jusqu'à la chocolaterie.

La réalisation de 500 m de quais de déchargement terminés par une rampe de tirage et équipés de grues de transbordement se double de la construction de magasins d'une superficie de 3 000 m² que dessert également le chemin de fer reliant l'usine à la station d'Emerainville-Pontault-Combault. Prolongée par un dense réseau capillaire de voies étroites, cette artère majeure autour de laquelle s'ordonne désormais l'espace usinier y appose l'empreinte d'une architecture ferroviaire qu'expriment tour à tour

Vue Générale de l'Usine de Noisiel (près Paris)



*La plus grande Fabrique du monde
Production : 55.000 Kilos par jour*

Huile sur toile (Fonds Menier, collection Nestlé France).

l'élégante rotonde marquant l'arrivée des convois aux portes de la chocolaterie et le monumental fronton de gare qui salue leur entrée dans la zone de production proprement dite. Les bâtiments qui s'étirent à présent sur près d'un kilomètre occupent la quasi-totalité de l'étroite bande de terre comprise entre la Marne et la route de Noisiel à Lagny. Si les opérations de fabrication restent toujours concentrées dans la partie la plus anciennement aménagée, la nécessité de récupérer des terrains en vue d'étendre cette zone caractérisée par une forte densité d'occupation entraîne le déplacement vers l'amont des services de maintenance — atelier d'entretien et de mécanique générale, menuiserie — qui sont implantés dans des constructions dont la localisation, le volume et les installations sont mieux adaptés au développement et à la diversification de leurs activités (réparation du matériel roulant). Ce même besoin d'espace et une identité préoccupation de disposer d'équipements performants aux endroits les plus appropriés, conduisent les industriels à situer l'atelier des caisses à proximité immédiate de la rotonde et de la peupleraie qui l'approvisionne en bois. La création de cet atelier permet de traiter sur place et en l'ajustant aux variations, la fabrication du matériel d'expédition. Produites au rythme de 800 à 1 000 par jour, ces caisses de trois formats différents qui servent à l'emballage de 4 200 kg de chocolat sont intégralement fabriquées dans cet atelier où les planches débitées, rabotées puis imprimées en noir à l'aide d'une rotative, sont ensuite assemblées et clouées par une batterie de machines d'origine américaine (système Myers) dont l'efficacité enthousiasme l'ingénieur De Solange, rédacteur en chef de *La France artistique et industrielle*, et visiteur du site de Noisiel en novembre 1887. L'accroissement de la production chocolatière qui atteint dorénavant 12 millions de kg par an, a lui-même nécessité une réorganisation technique et spatiale marquée notamment, par la construction de nouveaux bâtiments pour le traitement des matières premières. Mariant dans un style plus sobre les matériaux

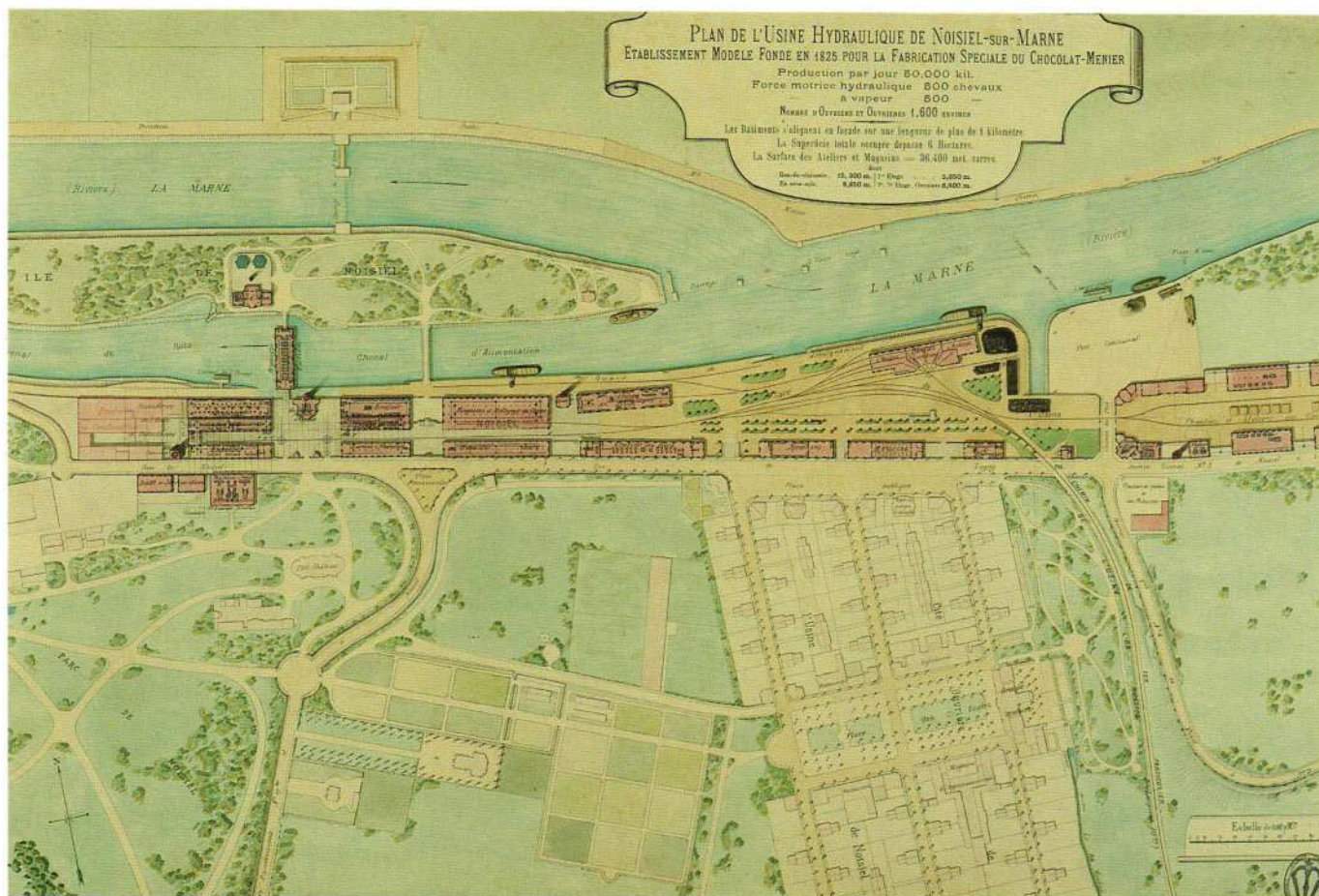
privilegiés par Saulnier, ils s'ordonnent autour d'une cour dont la création est mise à profit par Louis Logre pour ouvrir une perspective sur la rivière et l'île en direction de laquelle il ménage un accès par un escalier formant perron et une passerelle métallique enjambant le chenal d'alimentation. Des améliorations sont également apportées à cette phase délicate que constitue le refroidissement des tablettes. Composés de 14 caves de 50 m de longueur sur 4 de largeur, les rafraîchissoirs sont garnis de tables de marbre blanc et de fonte sous lesquelles circulent un courant d'eau froide, provenant d'un puits artésien de 109 m de profondeur, et sont ventilés par l'air refroidi obtenu à l'aide d'un double jeu d'appareils (dont des machines Giffard installées dans l'immense salle vitrée du bâtiment qui précède l'entrée des galeries et mises en service durant les périodes de forte chaleur). Au sortir de ces salles où la température reste constamment inférieure à 12 °, le chocolat démoulé gagne au moyen de deux monte-charges hydrauliques l'atelier de pliage où s'activent 200 ouvrières qui assurent chacune l'emballage sous une double protection d'étain et de papier couleur de quelque 700 tablettes.

Une grande firme à son apogée

Détentrices de plus de 50 % du marché en 1900, l'entreprise dont la percée a reposé sur l'exploitation d'une ligne de produits cohérente et restreinte (chocolat des ménages) procède néanmoins à un étoffement progressif de son catalogue afin de maintenir sa position hégémonique sur un marché en cours de diversification : confiserie fantaisie (croquettes, 1903) confiserie de luxe (Bagatelles, 1910), chocolat au lait (1906), chocolat instantané en poudre (cartouches, 1909), fondants au lait (Lugano, 1913). Attentifs à préparer l'avenir dans un contexte marqué par la montée en puissance de firmes aux savoir-faire établis de longue date et aux stratégies de différenciation prononcées (Van Houten, Kohler, Lindt, Nestlé), Henri et Gaston Menier réorientent également la stratégie paternelle de contrôle des flux d'approvisionnement en matières premières, à partir d'une prise en compte de la nouvelle géographie des zones productives qui se dessine dès la fin du siècle : intéressement financier à diverses compagnies cacaoyères basées au Congo français et au Gabon, vente en 1901 de la sucrerie de Roye dont l'exploitation cesse d'être rentable en raison d'un coût de transport rendu prohibitif par l'essor sucrier seine-et-marnais.



Portrait de l'entrepreneur Louis Logre (photographie Fonds Noisiel, Ville d'Histoire).



Plan général de l'usine vers 1900 (Fonds Menier, collection Nestlé France).

D'efficaces stratégies de conquête du marché

Le succès d'une marque dont le renom stimule au plus haut point la fertile imagination des contrefacteurs s'appuie également sur une politique commerciale et une action publicitaire dont les ressorts, supports, et rouages sont tout à la fois renforcés et renouvelés. L'ouverture de quinze dépôts régionaux et l'extension du réseau à l'outre-mer colonial s'accompagnent d'un déferlement de publicités murales qui, des simples peintures au pochoir ornant la moindre grange aux véritables joyaux des rues que deviennent les plaques émaillées, excitent la gourmandise autant qu'elles provoquent un bouleversement généralisé de "siècles d'habitudes visuelles" (M. Wlassikoff). Point de départ de dérives caricaturales et picturales en tout genre, l'écolière aux cheveux nattés de l'affiche créée en 1891 par Firmin Bouisset est promue ambassadrice de la maison Menier à travers le monde entier.

Le patronyme Menier devient un vocable publicitaire que Rimbaud fit rimer avec Gambier dans un poétique collage intitulé Paris. Les séminaristes de l'Orme du Mail baptisent du nom de "théologie Menier" les tablettes qu'ils dissimulent dans leurs livres d'études et dégustent à la nuit tombée. Menier est immédiatement synonyme de plaisir savouré et parfois agrémenté de la jouissance que procure la liquéfaction du goûter.

"Ces truffes, je les obtenais en laissant fondre deux barres de chocolat Menier dans ma main bien fermée. Et je secouais idiotement cette main pour favoriser censément l'opération dont l'issue était une ignoble pâte qui finissait par camoufler de stries brunes mon visage et mon costume, une crêpe bouillie que je partageais avec mes condisciples admiratifs qui venaient la brouter dans ma main et que nous baptisions "Délices de Monseigneur l'Evêque" — Albert Cohen, *Le livre de ma mère*.

Passés maîtres dans l'art de produire, vendre et séduire, les Menier entendent aussi briller en innovant dans l'art de la représentation qui atteint alors de planétaires sommets. Véritable leitmotiv, le discours de l'entreprise met l'accent sur la puissance de l'appareil industriel et l'importance des quantités produites en associant ces thèmes à des images fortes dont le choix varie en fonction de l'époque, de l'importance et du lieu de la manifestation. Ainsi le stand de l'Exposition Universelle de 1889 s'orne-t-il d'un Arc de Triomphe de 250 000 tablettes, alors que celui de 1900 privilégie la référence à un "événement historique national" avec la reconstitution grandeur nature de la proue du Triomphant, vaisseau qui transporta dans ses cales la première cargaison de cacao produit dans les Antilles françaises sous le règne de Louis XIV. Les journées portes ouvertes que la direction met simultanément sur pied et dont l'organisation vise à démultiplier l'impact des mises en scène parisiennes sont elles-mêmes une opération exceptionnelle de la part d'une entreprise, berceau du tourisme industriel. De manière périodique l'usine accueille les groupes de visites les plus divers — simples épiciers, industriels, chefs d'Etat et têtes couronnées — pour une découverte du site qui est de plus en plus élevé au rang d'outil de communication. Ces discours et pratiques sont portés à leur degré maximal avec la construction du bâtiment de la nouvelle chocolaterie édifié sur l'île de 1906 à 1908. Ce bâtiment, auquel ses volumes et dimensions valent rapidement le surnom de "cathédrale", est dessiné par l'architecte Stephen Sauvestre qui utilise pour l'asseoir la technique des pieux en béton fretté mise au point par l'ingénieur Armand Considère. C'est à ce dernier qu'est par ailleurs confiée la construction du pont d'une portée de 44,50 m qui relie la cathédrale aux ateliers de la rive gauche et permet l'acheminement des produits à l'aide de wagonnets circulant sur une voie étroite. Cet élément de liaison est également conçu et utilisé pour la circulation des groupes de visite. Empruntant le grand escalier qui se trouve à son extrémité, les



CHOCOLAT - MENIER
 —————
USINES À
NOISIEL, LONDRES, NEW-YORK
 —————
 Production 70.000 kilos par Jour
 —————
LA PLUS GRANDE FABRIQUE DU MONDE



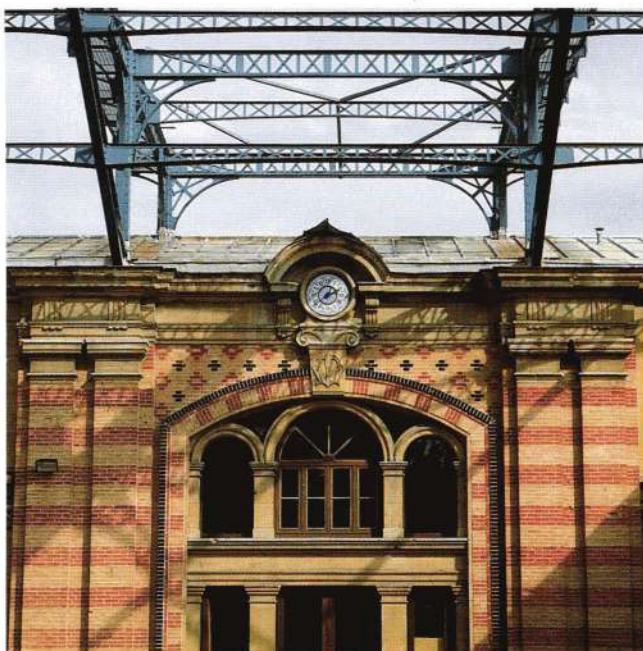


Le château de Noisiel construit au XVII^e siècle, acquis au duc de Lévis en 1879 et rénové par Henri Parent en 1882-1884. Détruit vers 1948 (Fonds Noisiel, Ville d'Histoire).

visiteurs parviennent à une galerie qui court à mi-hauteur de la grande salle d'où ils découvrent dans un décor grandiose "l'instant suprême et magique du mélange du cacao et du sucre".

Ultime réalisation architecturale significative du site usinier, cette monumentale chocolaterie est mise en service peu de temps après que soit posée la dernière tuile de la maison de retraite,

- a. "La petite fille" créée par Firmin Bouisset en 1891. Elle subit quelques transformations au fil des ans.
- b. Divers objets publicitaires destinés à la "distribution promotionnelle".
- c. L'affiche de Firmin Bouisset reprise pour les magasins coloniaux d'Algérie.
- d. Une chocolatière dans laquelle on faisait et réchauffait du chocolat chaud.
- e. Panneau publicitaire au moment de l'apogée de l'usine.
- f. Petit kiosque distributeur de chocolat, créé en 1929, en tôle peinte, fonctionnant avec des pièces de monnaie.



Ecuries du château construites par Eugène Ricard en 1889.

dont la construction marque l'achèvement de la cité ouvrière. Ornée d'un ensemble statuaire que Léon Bloy considère comme "la plus irréprochable infamie sculpturale qu'on puisse contempler", cette cité, dont Hector Malot s'inspire pour camper le décor du Maraucourt de *En Famille*, constitue le deuxième élément d'un triptyque fondamental qui a pour troisième composante un vaste domaine foncier de 1500 ha. Electrifiée et équipée du téléphone dès 1889, raccordée à la ligne de chemin de fer industriel, la ferme modèle que les Menier y édifient, s'affirme comme le pendant rural en matière de modernité, de technicité et d'hygiène des réalisations du complexe industriel et social. Contemporains de l'édification de ce symbole architectural du progrès agricole, le remaniement du grand château et la construction des écuries, expriment à Noisiel même la puissance d'une dynastie au faite de sa gloire. Outre cette résidence seine-et-marnaise où ils ne font que de brèves apparitions, ces industriels républicains que leur souci de représentation conduit à imiter l'ancienne aristocratie, multiplient les demeures les plus fastueuses, hôtels particuliers, villas de bord de mer sans oublier une pléiade de châteaux dont le plus beau fleuron est indubitablement Chenonceaux acquis par Henri Menier en 1913. De ce patrimoine immobilier alors à son point culminant, on retiendra aussi les quatre hôtels du Parc Monceau, qu'il s'agisse de celui d'Emile-Justin Menier que Zola prend comme modèle de l'hôtel Saccard dans *la Curée*, ou de ceux de ses fils dont l'univers et l'ambiance servent de toile de fond à la saga de *La Famille Boussardel* de Philippe Hériat. On fera également une place à part à l'île d'Anticosti, vaste domaine de 8 500 km² qui appartient à la famille Menier de 1895 à 1926 et constitue un domaine nord-américain d'expérimentation économique et sociale.

1914-1959 : Difficultés et tentatives d'adaptation

Seul maître à bord après le décès de son frère Henri (1913), Gaston Menier se trouve confronté aux lendemains de la Première Guerre mondiale à un contexte économique marqué par une concurrence accrue, une stagnation durable de la consommation et plus encore par une évolution de la demande à laquelle l'entreprise, désormais en situation de surcapacité productive, n'apporte que des réponses partielles. Impulsée au début des années 20 avec le lancement d'une gamme renouvelée de chocolats fins (Rialta, Jolta) la politique entreprise d'adaptation et de restructuration prend une dimension plus globale et se fixe des objectifs plus ambitieux au tournant des années 30 : réorganisation des usines de Londres et New-York en 1927 ; remaniement des services administratifs et rationalisation de leurs méthodes ; refonte du réseau de vente ; mobilisation publicitaire axée sur de nouveaux messages (qualité nutritive ou gustative), des supports diversifiés (albums) et une stylisation du personnage fétiche ; sortie d'une gamme complète de confiseries produites à Noisiel et dans l'usine ouverte à Clichy en 1932 ; renouvellement de l'outil industriel à Noisiel (broyeurs à moulins quadruples) ; changement des équipes directionnelles. A la recherche d'un second souffle dans un environnement économique qui étonne par la rapidité de son évolution (prolifération des articles, progrès technologiques, pressions et arbitrages des consommateurs), l'entreprise poursuit une stratégie de volume sur le segment quantitativement dominant et faiblement rentable des chocolats à cuire et à croquer en comprimant drastiquement les coûts. Parallèlement elle engage la conquête du créneau rémunérateur des produits à plus forte valeur ajoutée (confiserie et chocolat fin). Confrontée au choc de la crise économique, la réponse du premier fabricant de tablettes de chocolat français,

qui s'appuie simultanément sur les efforts déployés par la Chambre syndicale des Chocolatiers est reformulée dès l'hiver 1936-1937 : fermeture de l'usine de Clichy, réorganisation et changement de direction de l'usine de New-York, remaniement du siège social, liquidation du département des transports implanté rue d'Aubervilliers, chômage technique à Noisiel. Inachevée dans les faits et décevante par ses premiers résultats, fragilisée par le décès de Gaston Menier (1934) et une aggravation des contraintes — en 1938, l'Union professionnelle estime le prix de vente des chocolats à croquer inférieur de 7 % à celui que justifient les coûts de production — cette politique axée sur le long terme cède le pas à une gestion à vue du quotidien. Seul le ressaisissement de 1939 (la campagne Blanche Neige qui suit de peu une initiative concurrente d'envergure) échappe à la grisaille en redynamisant les ventes. La Seconde Guerre mondiale replonge brutalement la société dans une profonde atonie et creuse son passif : destruction du dépôt de Caen, endommagement du potentiel noisiélien, coûteux échec d'un redéploiement commercial initié de New-York en direction du marché latino-américain. L'année 1948 inaugure, pour la profession, une reprise en douceur des affaires, qui aboutit en 1950 à un maximum comparable, après des années de pénurie, à celui de 1921. Dans un contexte stationnaire, sinon dépressif, les établissements Menier restent leader avec environ 18 % du marché et une production noisiélienne moyenne de 600 t par mois contre 120 à Nestlé, 100 à Vinay et un peu moins pour les

Gourmets, Suchard et Poulain. Placée sous le signe d'un nouveau mode de gestion d'entreprise, l'ultime tentative de redressement amorcée en avril 1954 s'appuie sur l'entrée en force du marketing dans le domaine commercial et une conversion accélérée au schéma taylorien-fordiste dans l'organisation de l'espace industriel.

1959-1993 : De la fin de l'ère Menier à la transformation du site industriel

L'application de nouvelles méthodes de travail qui affecte la totalité des structures se traduit à Noisiel par la réalisation partielle de trois plans de modernisation des équipements : chaînes Automolda avec automatisation de la torréfaction (1955-1956), regroupement spatial et production en continu des confiseries (1957-1958), broyage et conchage. Elle s'accompagne d'une chute des effectifs que cinq vagues de licenciements collectifs font passer de 1 598 salariés, permanents ou saisonniers, en novembre 1954 à 270 en novembre 1961. L'annonce de 600 millions A.F. de pertes à l'automne 1959 après les exercices déficitaires de 1955 et 1956 sonne le glas des dernières espérances de redressement et du capitalisme familial Menier. L'entrée de la société Cacao-Barry dans le capital social en mai 1960, la fusion Menier-Rozan le 3 octobre de la même année et l'acquisition de l'usine par le groupe Ufico-Perrier en 1965 sont



Empaquage

Passage et Montage

Broyage

PERSONNEL

Ouvrières et ouvriers dans la cour de l'usine vers 1900 (photographie Fonds Noisiel, Ville d'Histoire — Fonds Menier, collection Nestlé France).

contemporaines d'un mouvement durable de concentration industrielle et d'une métamorphose des activités agro-alimentaires. A l'heure d'une internationalisation croissante des flux économiques, une incertitude extrême règne quant à l'avenir du site ballotté d'un repreneur à l'autre : fermeture évoquée en 1960, projet de création d'un centre national de formation aux industries du cacao en avril 1966, reprise des licenciements collectifs à partir de décembre 1967.

A la sérénité résultant d'une traversée sans encombres de la crise des années 70 succèdent des interrogations sur le devenir du site au lendemain de l'O.P.A. réussie de Nestlé sur Rowntree-Mackintosh en juin 1988. Après deux ans d'activité industrielle, Nestlé annonce sa décision de transférer l'unité de production à Dijon. Ce transfert mobilise les acteurs locaux autour du devenir du site et de la reconversion de la totalité de l'usine. Projet de la société Nestlé qui fait appel à l'agence d'architectes Reichen et Robert, contre-projet des collectivités locales, Noisiel devient alors le centre d'un débat économique et social dont les développements mettent plus que jamais en lumière l'importance identitaire, architecturale et environnementale de l'ensemble légué par la période Menier. La solution finalement retenue par Nestlé France — implantation des sièges sociaux des unités opérationnelles en réhabilitant les bâtiments anciens — répond aux préoccupations exprimées par les divers protagonistes en même temps qu'elle constitue un nouvel acte de reconnaissance du caractère exceptionnel de ce haut-lieu de l'industrie.

Bibliographie :

MARREY (Bernard). *Un capitalisme idéal*, collection Mémoire pour demain. Paris : Clancier Guenaud, 1984.

GUERRAND (Roger-Henri). *Propriétaires et locataires. Les origines du logement social en France (1850-1914)*. Paris : Quintette, 1987.

ENCYCLOPÉDIE D'ARCHITECTURE. *Usine Menier à Noisiel (Seine-et-Marne)*. Décoration et détails de la construction en fer. Tome III, 1874.

TRESCA ET DUCHESNE. *Rapport sur la fabrique de chocolat de M. Menier à Noisiel (Seine-et-Marne)*. In *bulletin de la Société d'Encouragement pour l'Industrie Nationale*. Juin 1869.

ARMENGAUD (EUGENE). *Usine de Noisiel. Fabrique de chocolat Menier*. In *publication industrielle des machines, outils et appareils*. Tome XXII, 1875.

ARMENGAUD (Eugène). *Usine de Noisiel. Turbine hydraulique à siphon de système Girard*. In *publication industrielle des machines, outils et appareils*. Tome XXI, 1874.

TURGAN (J.). *Usine de Noisiel*. In *Les grandes usines*. Paris. Tome VI, 1867.



USINE

Divers

Tortification

Nettoyage et Triage du Cacao

L'USINE

Sur cette vue aérienne de l'usine prise de l'aval vers 1990, apparaissent au tout premier plan les toitures des écuries du château. Au second plan de gauche à droite, la "cathédrale", la passerelle et le "bâtiment de dressage" flanqué du bâtiment des refroidisseurs (Fonds Menier, collection Nestlé France). Plus en amont sur la Marne se dresse le "Moulin Saulnier" puis sur l'île et sur la rive gauche, différents ateliers et magasins.

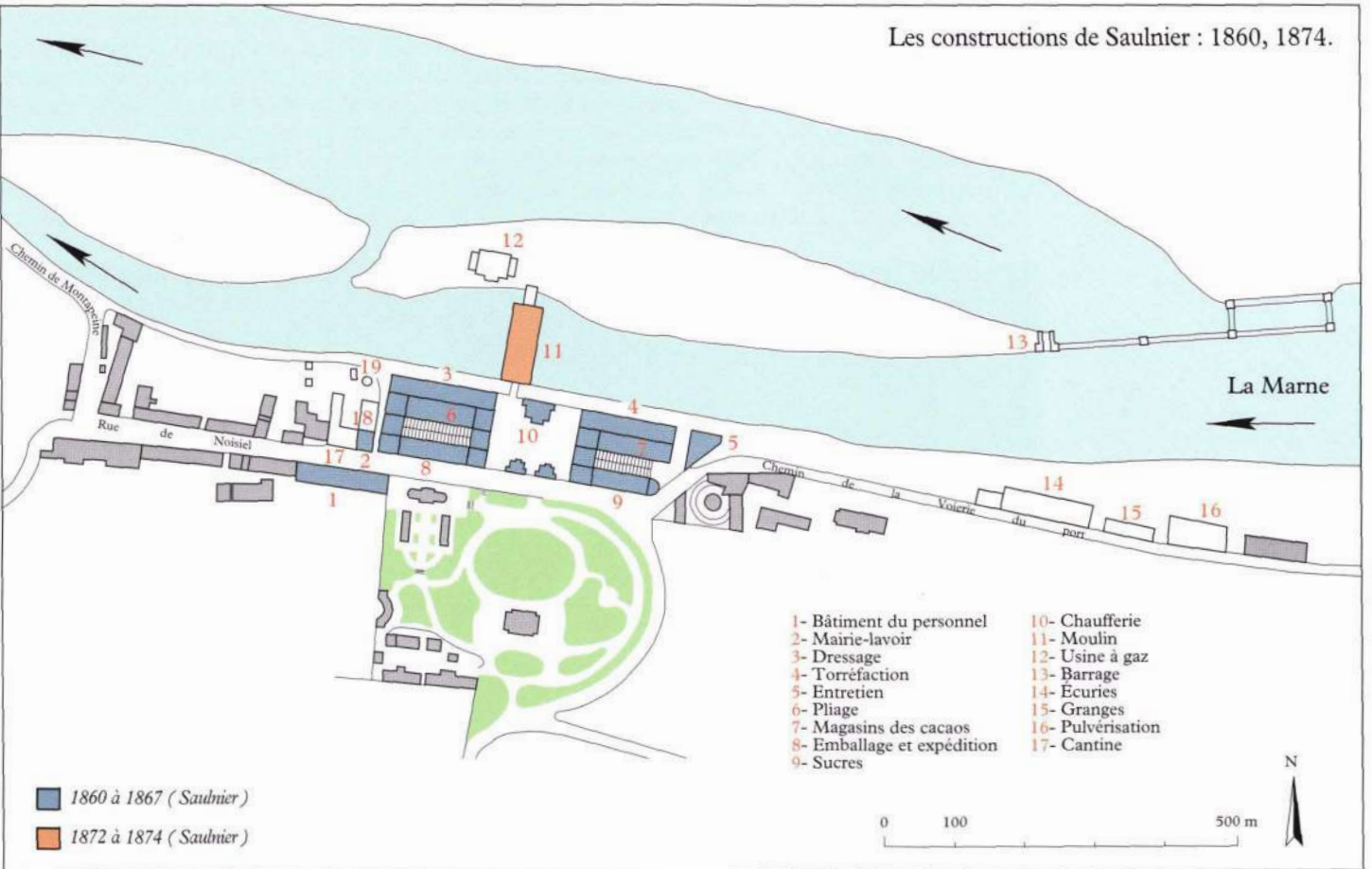
Les différentes phases de construction apparaissent sur les plans ci-contre.

En 1863, la fabrication du chocolat devient l'unique production du site de Noisiel. En effet, à cette date, le broyage des poudres pharmaceutiques est transféré à Saint-Denis dans l'usine qui vient d'être édifiée par Jules Saulnier. La réorganisation du site de Noisiel, commencée en 1860 est confiée au même architecte par Emile Menier et se déroule en deux étapes : 1860-1867 pour la construction des bâtiments de la cour, du sous-sol, de la grande cheminée, de la grille d'entrée et 1872-1874 pour les autres bâtiments y compris le moulin (a).

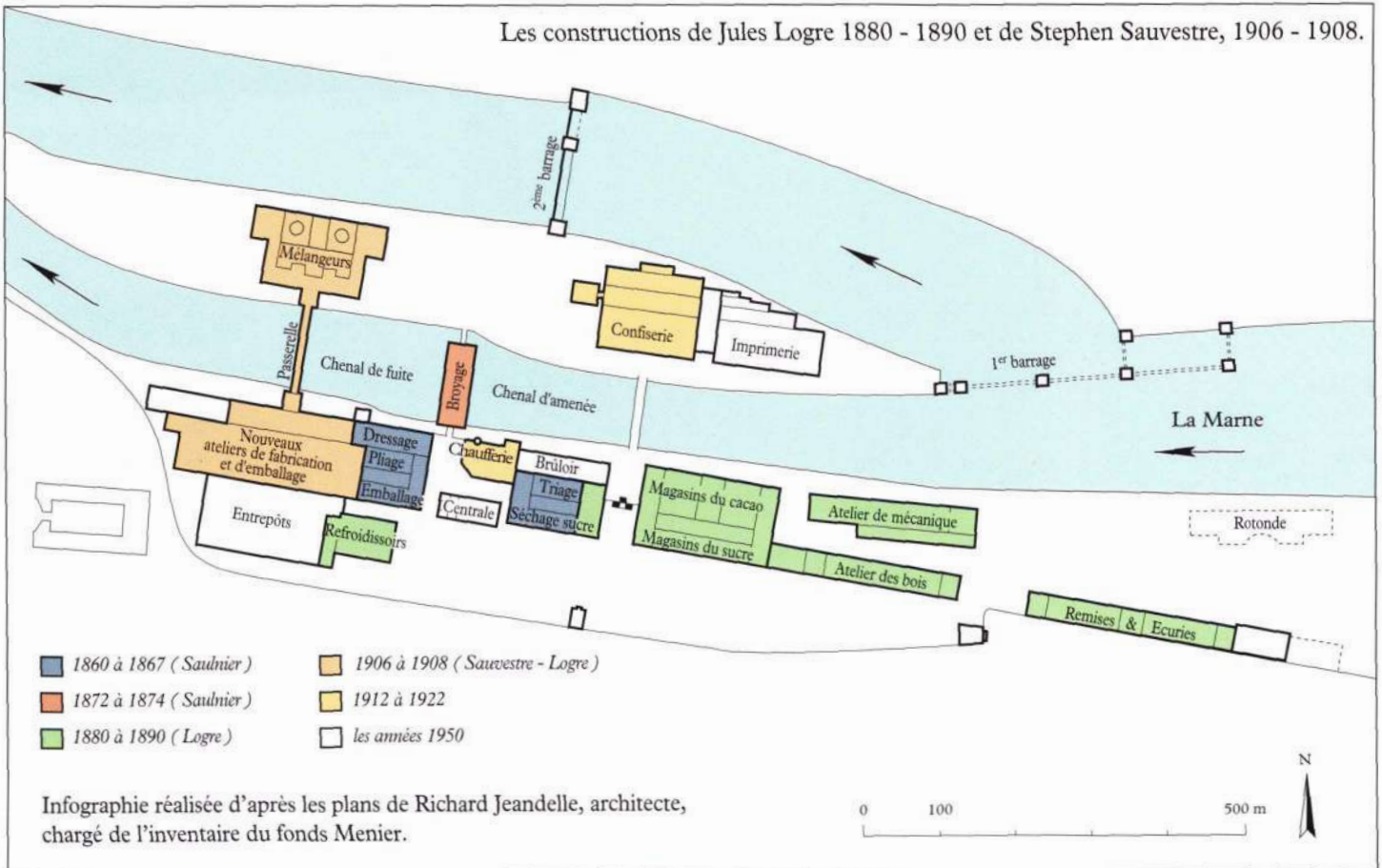
De 1880 à 1890, Jules Logre aménage le bâtiment des refroidisseurs et divers ateliers en amont. De 1906 à 1908 Stephen Sauvestre édifie la "cathédrale" et la passerelle, et collabore avec Louis Logre à l'extension du bâtiment de dressage (b).



Les constructions de Saulnier : 1860, 1874.

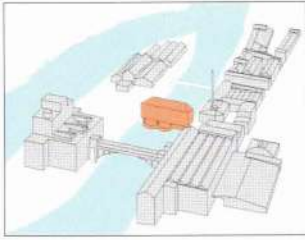


Les constructions de Jules Logre 1880 - 1890 et de Stephen Sauvestre, 1906 - 1908.



Infographie réalisée d'après les plans de Richard Jeandelle, architecte, chargé de l'inventaire du fonds Menier.

Le moulin Saulnier



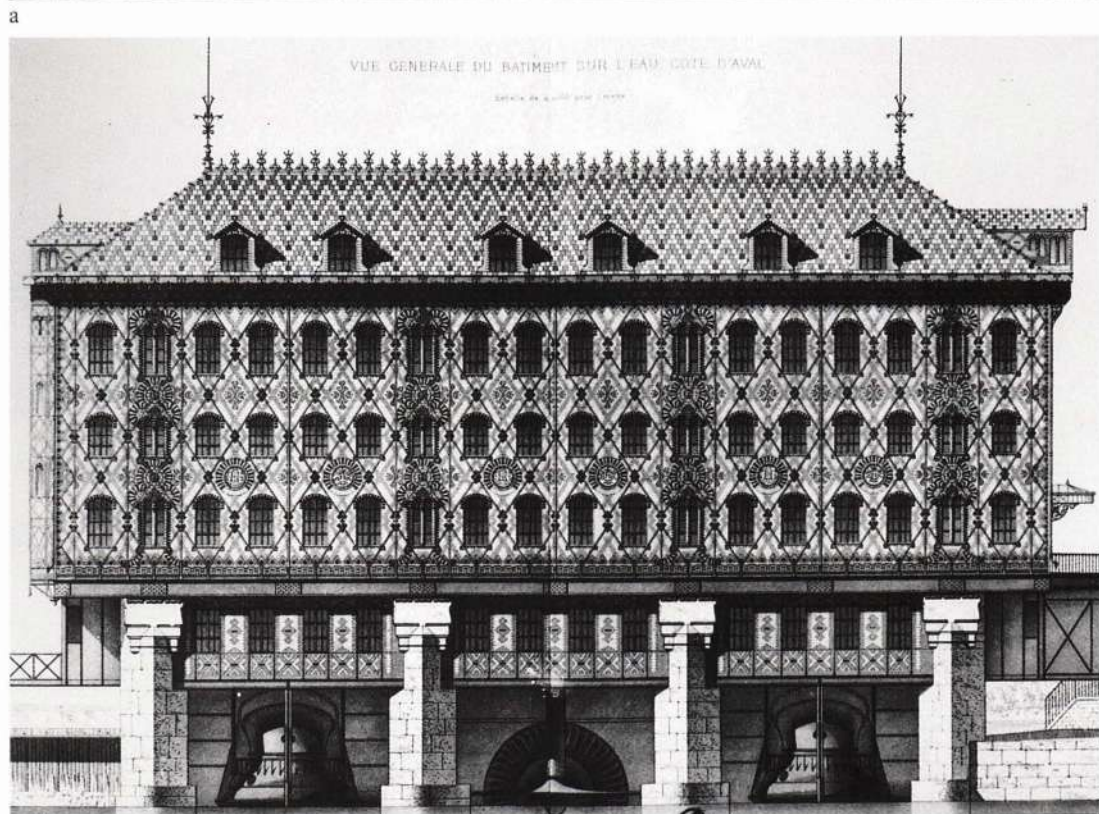
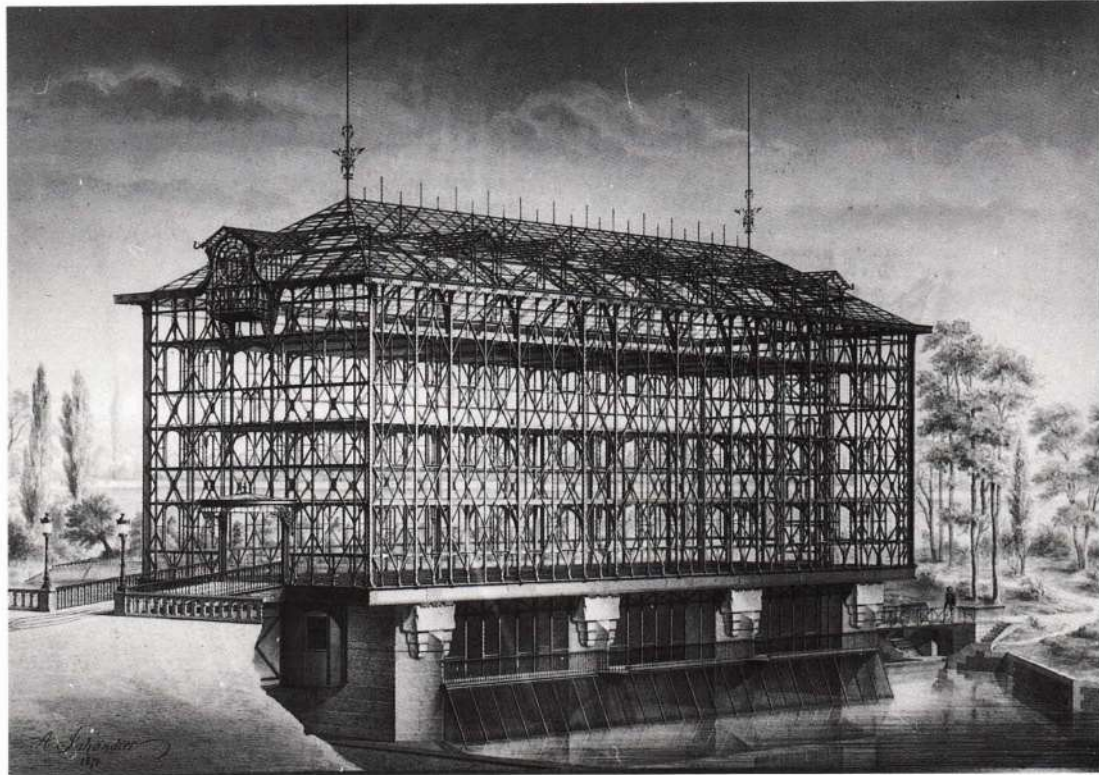
Lorsque Jules Saulnier conçoit le projet du nouveau moulin, il a devant les yeux, un édifice à pan-de-bois destiné au broyage du cacao et construit comme un moulin à blé. La marge de création de Jules Saulnier est ainsi étroite : le nouveau bâtiment doit s'inscrire dans un espace délimité par les autres édifices et l'île, il doit enjamber le bras de la Marne en s'appuyant sur les trois piles de l'ancien moulin et sur une quatrième dont les fondations sont déjà en travaux afin de ménager le passage de l'eau dans trois moteurs hydrauliques. Enfin l'organisation de la production doit rester identique, répartie rationnellement sur trois niveaux et un étage de comble. Jules Saulnier ne peut innover que sur la nature des matériaux, ce qu'il fait audacieusement en alliant le fer à la brique à la fois comme éléments de structure

Mis à part leur usage dans les halles de gare et de marché dont la fonction est un simple rôle d'abri et qui ne subissent pas les contraintes de poids ou de trépidations des machines d'une usine, la plupart des pans-de-fer utilisés, dès la fin des années 1860, étaient alors cachés par la maçonnerie. C'est en les dévoilant que Jules Saulnier fait figure de novateur. A la même époque, seul un projet de maison à pan-de-fer apparent avec façade revêtue de faïence peut être comparé, à une moindre échelle, au moulin sur la Marne. Ce projet de Viollet-le-Duc, a été publié en 1871 dans la planche XXVI des *Entretiens sur l'Architecture*, tome II (1874).

Dès qu'il fut construit, le moulin fut largement décrit dans les revues spécialisées : par Saulnier lui-même en 1874 et 1877 dans l'*Encyclopédie d'Architecture*, en 1875 par Armengaud dans *La Publication Industrielle des machines, outils et appareils*, en 1878 lors de la visite des membres américains de "l'*Institution of Mechanical Engineers*" et en 1894, Jules Denfer, professeur à l'Ecole Centrale le cite encore en exemple dans l'*Encyclopédie des travaux publics*, tome II, charpenterie métallique.

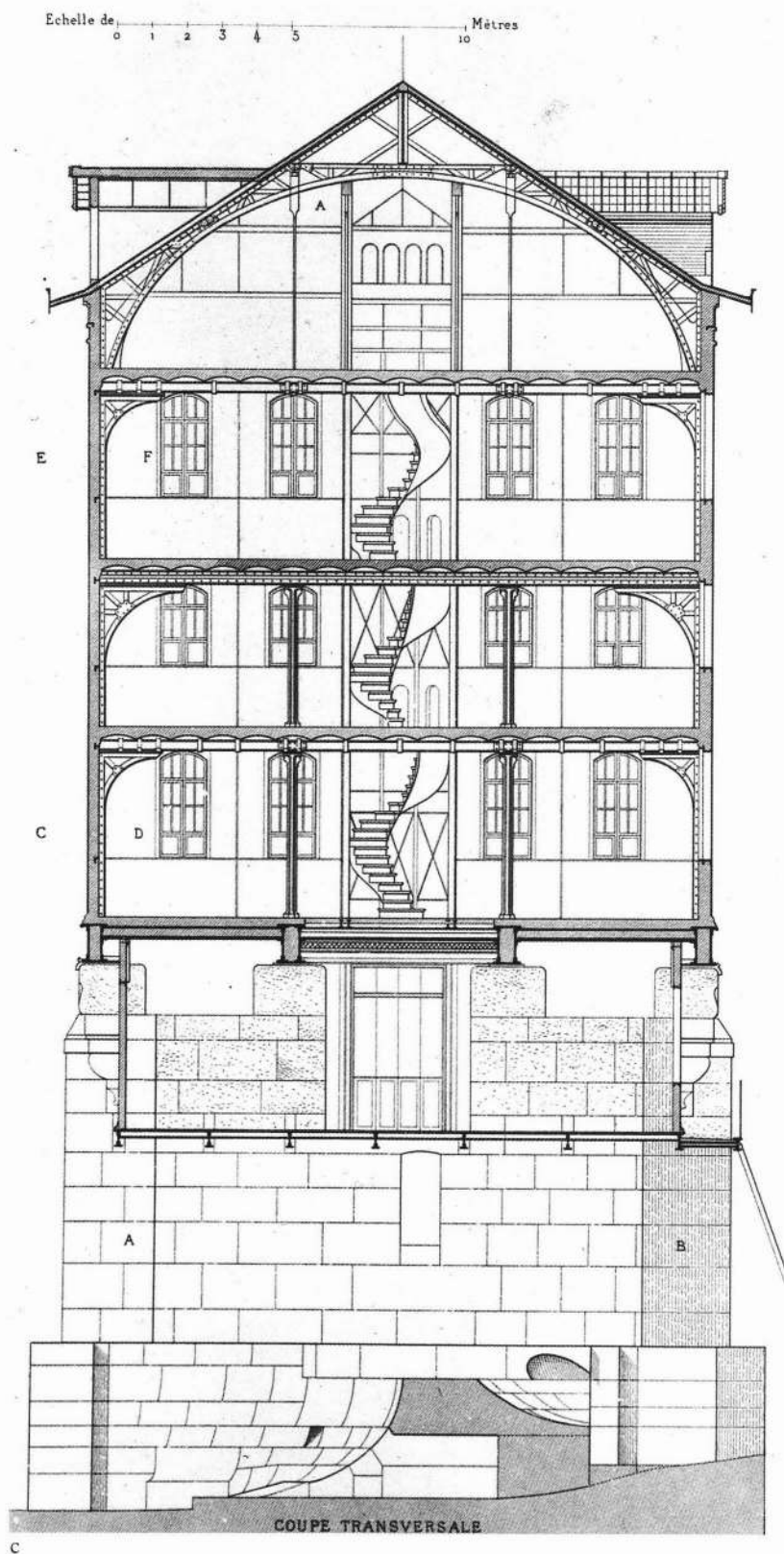
Une fois le squelette (a) mis en place, le remplissage a été réalisé par un "parement extérieur de brique de 11 cm posées de plat et d'un intérieur de brique de 6 cm posées de champ", reposant sur les ailes inégales des fers en I, la plus large à l'intérieur et "la plus étroite apparente à l'extérieur formant rainure pour la brique".

Cette association entre les deux matériaux permet à la fois de remplir les vides des structures et de renforcer l'importance de la couleur sur les façades (b).



b

mais aussi comme motifs décoratifs. Reprenant l'association brique-fer mise à l'honneur par Baltard en 1853 aux Halles de Paris dont les plans détaillés avaient été publiés en 1863, l'architecte a l'idée de génie de faire apparaître le métal, "d'avouer la structure métallique" et de renforcer ce parti en accompagnant les fers d'une décoration spécifique à la brique. Alors que la "longue hésitation entre le bois et le fer" contribue, comme le souligne Maurice Daumas, à faire triompher le métal à la fin des années 1860, le moulin Saulnier se situe incontestablement dans ce contexte historique et technologique, dans celui-là même où l'on va édifier la grande forge du Creusot (1862-1867) avec une charpente métallique et un mur pignon à pan-de-fer reposant sur une poutre à treillis. (Cl. M.H.).

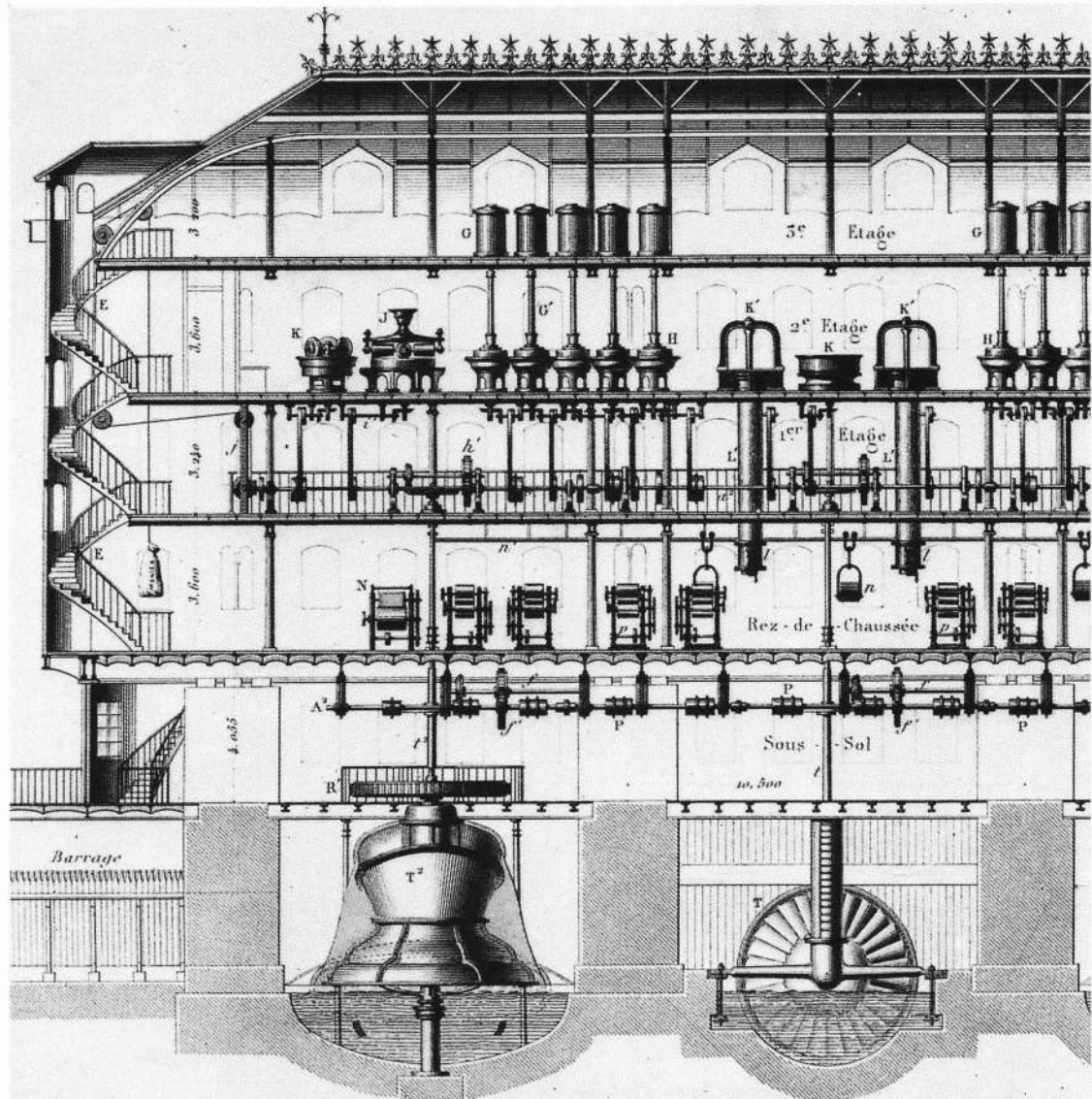


Le développement du fer puddlé et le perfectionnement des laminoirs ont permis la fabrication de ces grands fers profilés en I largement utilisés pour la façade du moulin. Ainsi les grands poteaux verticaux de la façade supportent les poutres des planchers par l'intermédiaire de consoles importantes que l'on aperçoit sur la coupe (c). A la partie haute, ceux-ci sont reliés à la charpente du comble ce qui permet de les contreventer. Aux premier et deuxième niveaux, des colonnes de fontes reposant sur les grandes poutres longitudinales supportent les planchers. Quant au troisième niveau, il se trouve totalement dégagé et dépourvu de colonnes de fonte, le plancher du comble étant suspendu par "des aiguilles pendantes" fixées aux fermes. Les trois planchers sont constitués par des solives en I avec des voûtains de brique creuse. Le comble se compose d'une suite de fermes métalliques cintrées, assemblées avec les montants et réunies entre elles par des pannes de fer en I à ailes inégales. Les tuiles sont placées directement sur des cornières formant lattis et la partie supérieure des faîtières est emboîtée sur des tiges rondes faisant partie du comble. L'assemblage des fers se fait par l'intermédiaire de plaques boulonnées et rivetées.

Une autre difficulté est celle de la rigidité de l'ensemble. Jules Saulnier choisit la solution traditionnelle, utilisée pour le pan-de-bois : le contreventement diagonal. Afin d'assurer la parfaite verticalité des éléments métalliques, une série de chaînages diagonaux les relient entre eux, disposés symétriquement, ce qui rythme la façade et le décor polychrome des briques. Les baies nécessaires à l'éclairage et l'aération de l'édifice sont placées dans ces losanges déterminés par les contrevents, une rangée sur deux. Les bâtis fixes des croisées sont tenus par les fers des chaînages. (Encyclopédie d'Architecture, t. III, 1874).

Le moulin Saulnier

Ce bâtiment est constitué par un cadre général rectangulaire, en grosses poutres de tôle et cornières, qui sert de base aux parois extérieures, tandis que deux grandes poutres intermédiaires, parallèles aux façades longitudinales, portent les colonnes des planchers, les arbres de transmission et les lourdes machines de production. Les supports de la façade sont fixés sur ce cadre. Ils sont également constitués de grands poteaux, en tôles et cornières, montant d'une seule pièce jusqu'à la corniche. Ceci n'aurait certainement pas pu être réalisé quelques années auparavant ; seul le perfectionnement de la laminage a permis la production de pièces aussi longues. Ainsi, la structure du bâtiment est entièrement métallique. Cette ossature fut réalisée par la maison Moisant, jeune entreprise créée en 1868 par Armand Moisant, (major de la promotion 1859 de l'École Centrale). La construction du moulin Saulnier et la publicité qui en fut faite, permirent à l'entreprise de s'élever rapidement aux premiers rangs des constructeurs métalliques. Très vite, les ateliers Moisant participent activement aux grandes manifestations nationales. Dès l'Exposition Universelle de 1878, ils sont chargés de la construction des galeries du Champ-de-Mars. (Publication industrielle, t. XXII, 1875).



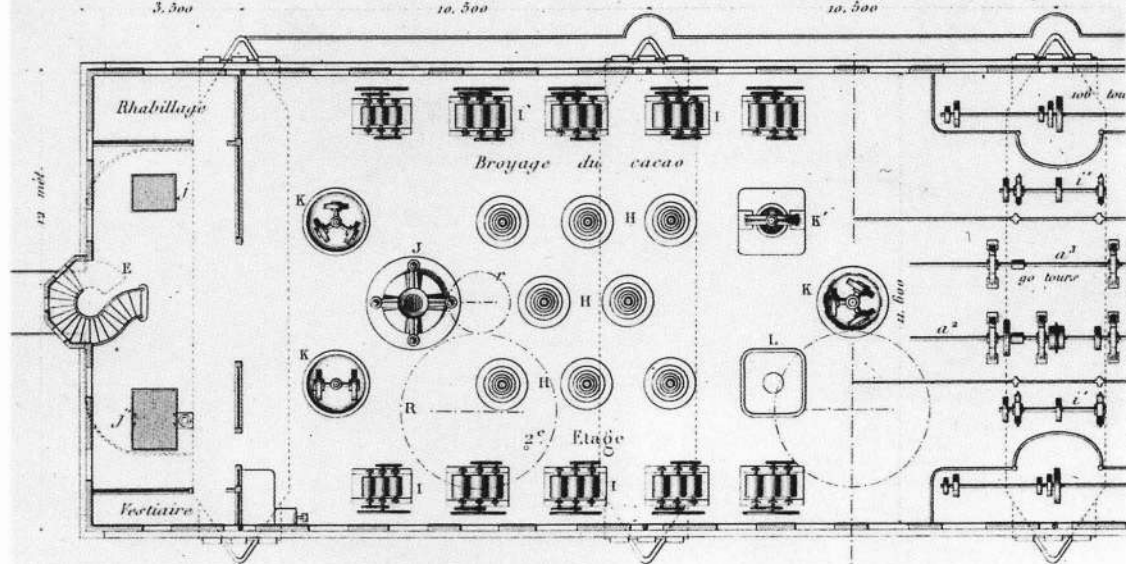
Echelle de 1/200

3.500

10.500

Fig. 4.

10.500



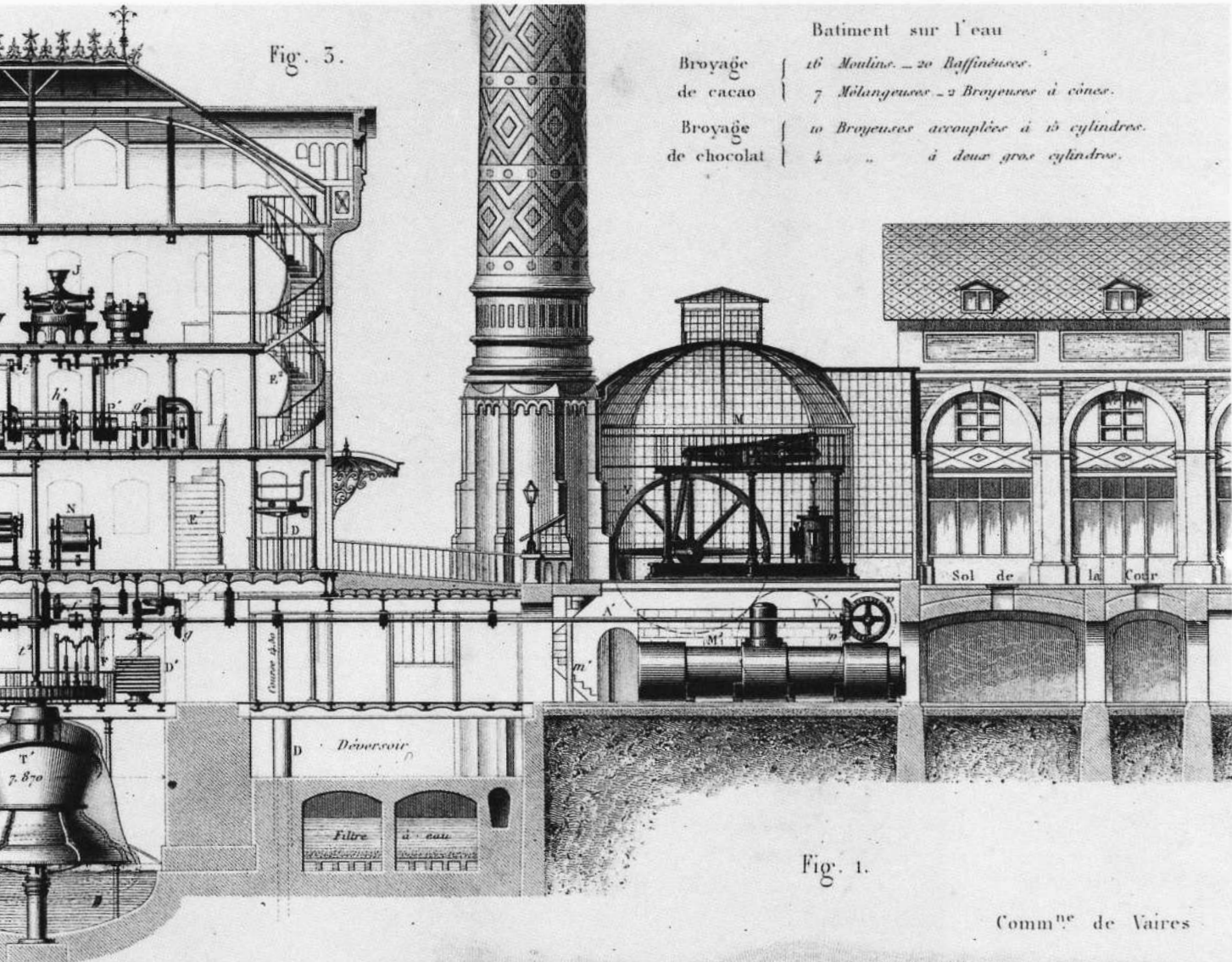


Fig. 5.

Batiment sur l'eau

Broyage de cacao	}	16 Moulins. - 20 Raffineuses.
		7 Mélangeuses - 2 Broyeuses à cônes.
Broyage de chocolat	}	10 Broyeuses accouplées à 15 cylindres.
		4 .. à deux gros cylindres.

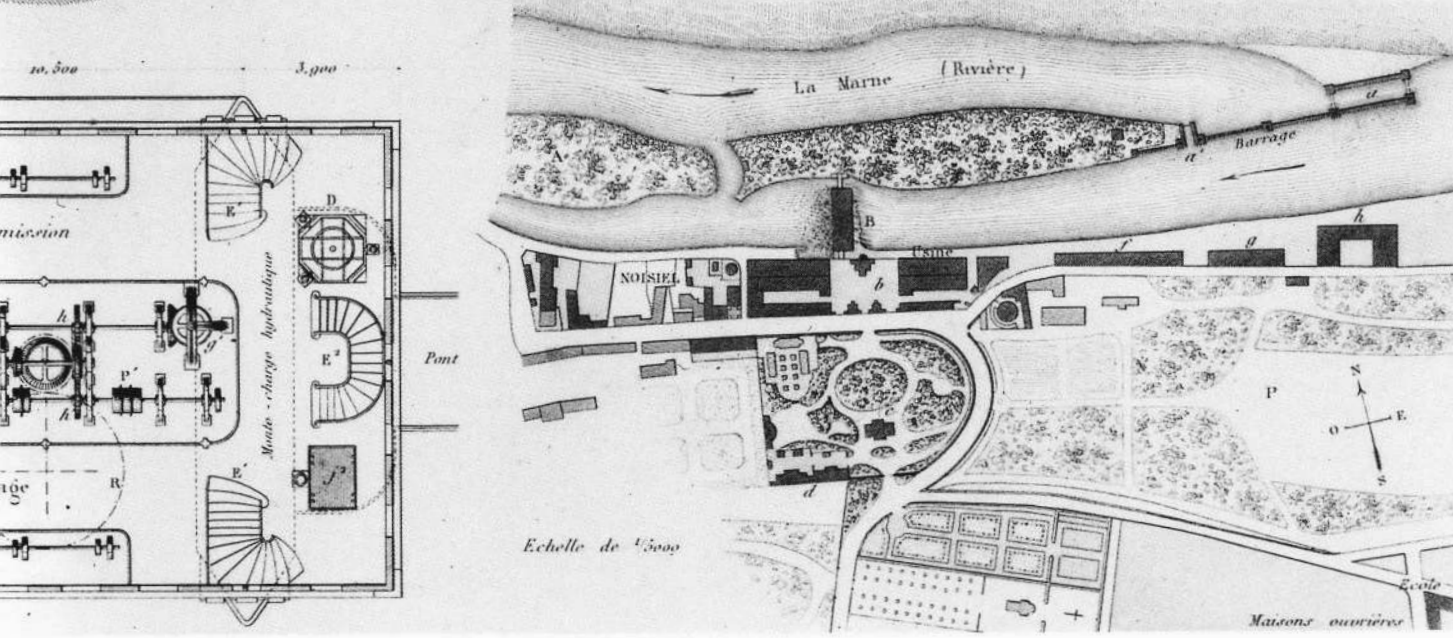
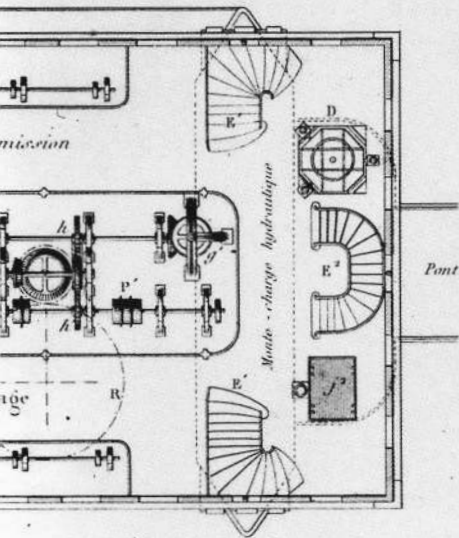


Fig. 1.

Comm^{ne} de Vaires

10,500 3,900



Le moulin Saulnier

“Le cadre formé par le bleu du ciel, le vert des arbres, l'eau avec ses reflets et ses vapeurs, l'air enfin, influent très heureusement sur l'harmonie générale. A la distance pour bien voir l'ensemble, tous les tons sont fondus, doux... on dirait un immense tapis oriental” — Jules Saulnier, l'Encyclopédie d'Architecture, décoration et détails de la construction en fer, t. VI, 1877.

“Ce bâtiment étant le plus important de son usine, comme position, dimension et destination, il (Memier) ne recula pas devant la dépense et résolut de le décorer avec un luxe rarement usité dans les constructions industrielles”. Ce luxe, évoqué par Jules Saulnier, est la richesse du décor céramique. Simple matériau de construction fonctionnel aux expositions de Londres, en 1851, et de Paris, en 1855, la céramique architecturale est pressentie, lors de la manifestation de 1867, à Paris, comme étant un élément porteur d'innovation. “La céramique est la vraie peinture des monuments. Lorsque ce genre de décoration sera compris en France comme il l'est en Orient, il rendra le plus grand service aux architectes... Elle jettera sur l'ensemble gris et blafard de nos villes la gaieté et la variété qui leur manquent”. (Exposition Universelle de 1867 à Paris, t. II, groupe II).

Jules Saulnier conçoit probablement le projet du moulin dans ces années-là, puisque sa réalisation fut retardée par la guerre. L'on ne peut croire à une simple coïncidence lorsque, lors de l'exposition de 1878, la céramique architecturale envahit littéralement de nombreux pavillons dont le principal est celui de l'Union Céramique et Chauffournière de France conçu par l'architecte Deslignières et réalisé par les fabricants membres de celle-ci. Emile Muller est l'un d'entre eux. Lorsque Jules Saulnier fait appel à lui pour la fabrication des briques, des éléments décoratifs vernissés et des tuiles du moulin, l'entreprise E. Muller et Cie, fondée en 1854 à Ivry est déjà florissante et surtout connue pour sa production de tuiles à emboîtement.





Le pignon sud, d'un point de vue strictement décoratif, reprend les mêmes thèmes ornementaux que les autres façades du moulin dont nous détaillerons les éléments un peu plus loin. Cependant, la travée centrale concentre un décor à portée tout à la fois symbolique et didactique : dans l'arc trilobé au-dessus de la marquise sont inscrites les trois dates qui révèlent la volonté de faire référence à un passé ancien et de se placer dans la durée ; 1157 : Charte de Louis XII dans laquelle il est fait mention d'un moulin farinier à Noisiel, 1825 : arrivée des Menier à Noisiel et 1872, construction du moulin Saulnier. Figure également l'inscription aujourd'hui à-demi effacée "USINE HYDRAULIQUE DE NOISIEL" soulignant ainsi l'importance donnée à l'utilisation de l'énergie hydraulique. Élément indissociable de l'activité industrielle, la cloche, rythmant les entrées et sorties des ouvriers est exactement placée au-dessus du M dynastique de Menier.

Enfin, l'horloge, entourée d'une rosace polylobée ornée de cabosses en ronde bosse, abritée par un auvent, est placée en encorbellement au sommet de cette travée riche de significations.



Sur le pignon nord, la tour polygonale à demi engagée contient un escalier en vis montant du rez-de-chaussée au troisième étage ; elle est traitée comme le reste du bâtiment, et participe d'une volonté de ne pas rompre l'harmonie générale par la présence d'un escalier extérieur.

Le décor du moulin Saulnier

L'architecte a conçu le décor du moulin à partir des trois dispositifs suivants : tout d'abord le fond, à décor géométrique, est constitué par l'agencement de briques creuses vernissées de Muller. Celles-ci, dans les revues spécialisées, sont reconnues pour leur remarquable résistance à l'écrasement par rapport à des produits similaires d'autres régions. Sur un fond général de briques blanches "de ton Nankin clair", sont disposées d'autres briques de couleur accompagnant la disposition des fers apparents, sans les suivre exactement (d) : bandes en diagonales parallèles aux fers, d'un ton gris violacé, grandes rosaces en losange d'un ton rouge pâle suivant le dessin des losanges métalliques. La croisée des montants est soulignée par de fausses agrafes de briques bleues foncées. Des bordures en dents de scie encadrent l'ensemble des façades. Une série de briques plus foncées, formée de trois tons rouge, noir et jaune forme les arcs des petits disques, les appuis des baies, le montant des chambranles, les appuis des baies jumelles et le cadre des grands disques (b, d, e).

Un deuxième groupe décoratif est constitué par des représentations végétales, référence constante à l'arbuste qui est à l'origine de l'unique production de l'usine : le cacaoyer. Dans les grands disques entre le rez-de-chaussée et le premier étage, la fleur aux cinq pétales roses, les feuilles, les bourgeons et le fruit (la cabosse jaune), sont disposés autour d'une branche (f). Le dessin est souligné par un sillon gravé qui isole les émaux à la cuisson constituant ainsi une ligne plus foncée renforçant leur netteté. Ces surfaces circulaires sont entourées d'un cadre saillant dont la gorge est ornée de cabosses et de feuilles "émaillées en coloris sur fond bleu comme des "Dellarobia", terme techniquement impropre employé par Saulnier et faisant référence à la faïence italienne.

Les fleurs se retrouvent aux entablements, formés de petits arceaux à fond bleu sur lesquels elles se détachent en relief (a). Les cabosses sont également en médaillon saillant au centre de roses trilobées, des baies jumelles et aux tympanes des lucarnes (c, e).

Enfin, un troisième groupe décoratif est constitué par des arabesques aux tons bleus, verts et blancs auquel est mêlé le M, chiffre de la famille. Il se place dans les espaces trilobés surmontant les baies géminées du rez-de-chaussée et du premier étage (e).



a



b



c



d



e



f

La couverture du moulin Saulier est constituée de tuiles à emboîtement dont l'invention revient aux frères Gilardoni, fabricants à Altkirch. Ceux-ci en ont déposé le premier brevet en 1841, et, c'est pour commercialiser cette production en région parisienne, que E. Muller, lui aussi originaire d'Altkirch, fonde son entreprise à Ivry. Il apporte des améliorations à la tuile losangée en créant la tuile à côte (ou à joint vertical continu) que l'on peut voir sur les toits du moulin. Les tuiles faitières sont particulièrement remarquables : outre le fait qu'elles soient à recouvrement et échancrées, elles sont surmontées de fleurons représentant, alternativement les fleurs et les cabosses du cacaoyer (c). L'about de faitière porte un motif plus élevé qui domine la crête du toit et la termine.

Ces divers éléments décoratifs se retrouvent dans la planche (g) publiée en 1881 par Pierre Chabat dans son ouvrage : La brique et la terre cuite. Il indique que se trouvent ainsi réunies "des terres cuites émaillées provenant de l'usine Muller et Cie, et applicables aux décorations architecturales. La plupart de toutes ces terres cuites sont faites d'après les dessins fournis par les architectes". C'est ainsi que l'on peut y reconnaître différents décors utilisés à Noisiel par Saulier en 1872 et toujours présentés par Muller en... 1881.

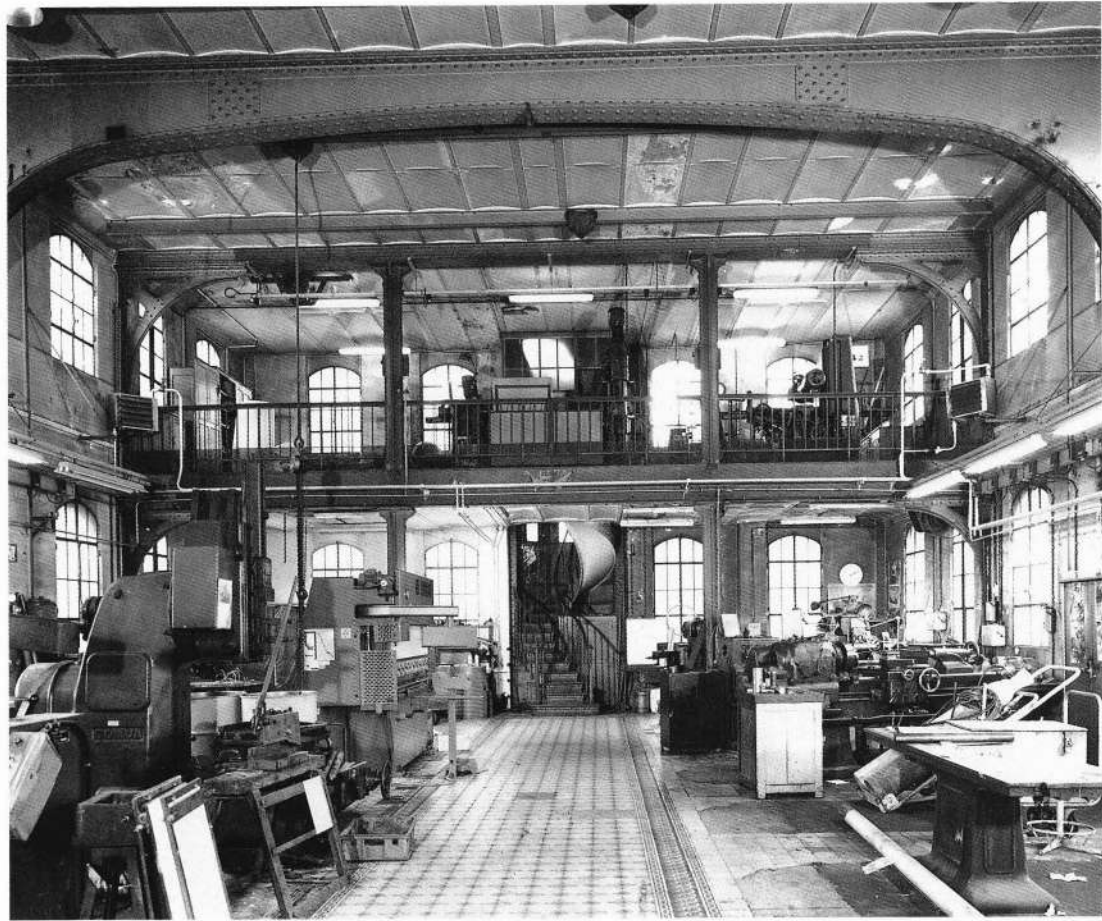
A cette époque, le décor en céramique atteint ainsi son apogée, neuf ans après son utilisation par Saulier. Les modèles se répandent grâce aux catalogues de production et la fabrique Muller contribue largement à ce mouvement en diffusant pendant de nombreuses années, les produits conçus initialement pour Noisiel.



g

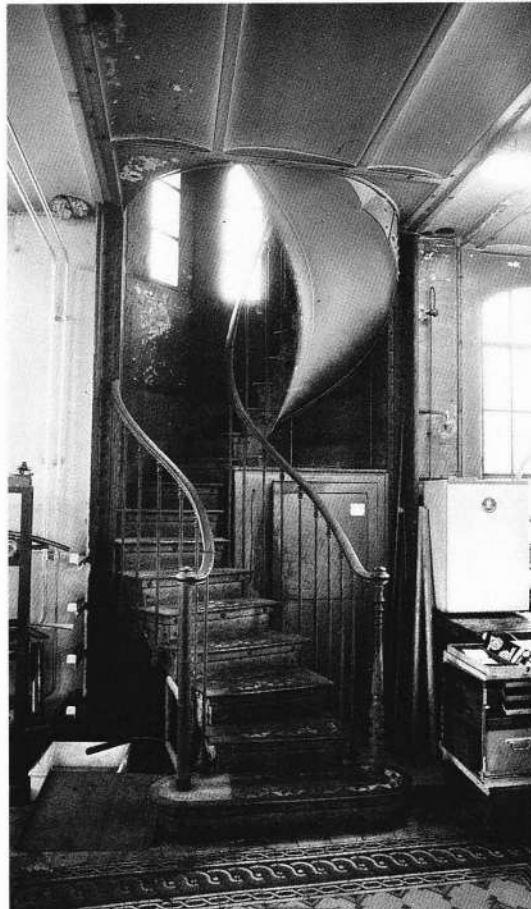
Le moulin Saulnier

Cette vue intérieure (a) prise de l'entrée du moulin, vers le nord, montre l'ancien atelier de broyage du rez-de-chaussée. Il forme, depuis 1910, un seul volume avec le premier étage où se trouvaient les arbres de transmission, donnant leurs mouvements aux machines du deuxième étage. Le plafond est composé de solives en fer en I, recevant les vouitains de briques creuses enduites de plâtre. Il est porté par des poutres transversales en fer, assemblées aux montants verticaux par des cornières formant console. Le sol du rez-de-chaussée est carrelé de grès cérame antidérapant alors que celui des étages est parqueté de chêne.



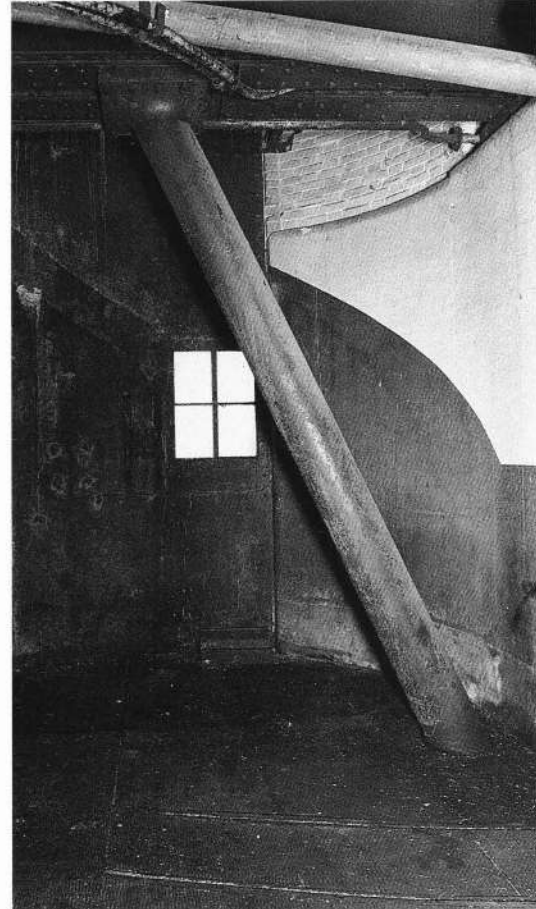
a

L'escalier en vis (b) desservant les trois étages, logé dans la tour en demi-hors-œuvre du côté nord. Comme les autres escaliers du moulin, il est à limon de tôle, moulure et marche en fonte striée, contremarche en tôle. Le dessus des marches est carrelé en grès cérame. Du côté sud, à l'entrée, deux volées symétriques au rez-de-chaussée convergent vers une volée unique qui monte du premier au troisième étage.



b

Une des deux jambes de force en fer (c), situées à la base du pignon nord et prenant appui sur la pile maçonnée pour soutenir la poutre métallique du rez-de-chaussée. Ce dispositif date de la construction du moulin. Il semble que ce soit une application du système des poteaux obliques, que propose Viollet-le-Duc dans le tome III des *Entretiens sur l'Architecture* en 1872, qui lui-même est une transposition métallique du porte-à-faux médiéval. Il est utilisé pour soutenir un encorbellement, la disposition en oblique permettant une meilleure répartition des forces de poussée. Ce dispositif qui n'est pas très élégant semble nécessaire du côté nord, alors que du côté sud, la partie en encorbellement s'appuie sur un soutènement du pont. Il faut remarquer que Saulnier, par ailleurs si prolifique, ne le mentionne pas dans ses écrits.

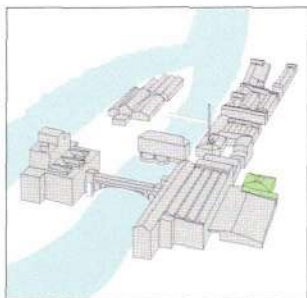


c



Vue vers la passerelle à travers une baie du moulin à double vitrage, dont le cintre est garni par un lambrequin de dentelle métallique. L'entourage des baies est formé de fer en U, formant un pan uni d'un côté et rainuré de l'autre pour recevoir la brique.

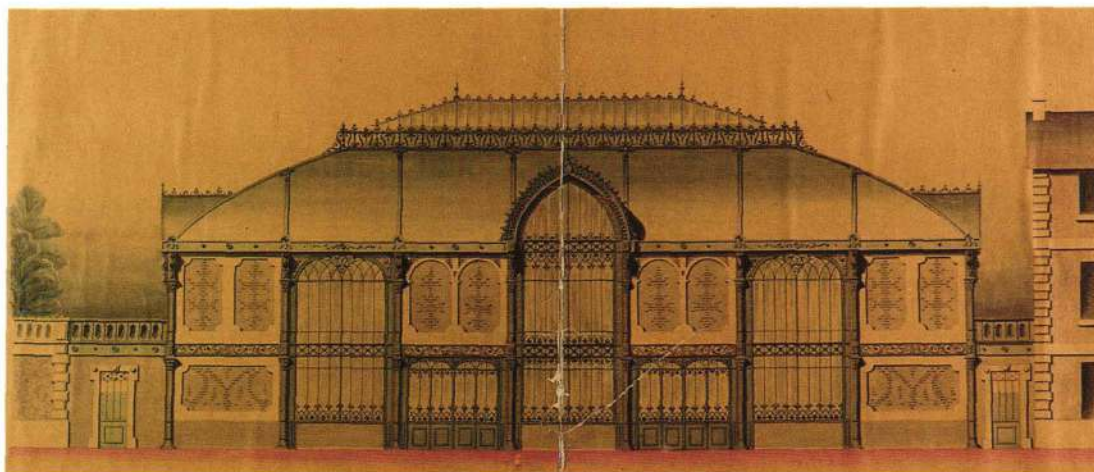
Le bâtiment des refroidisseurs



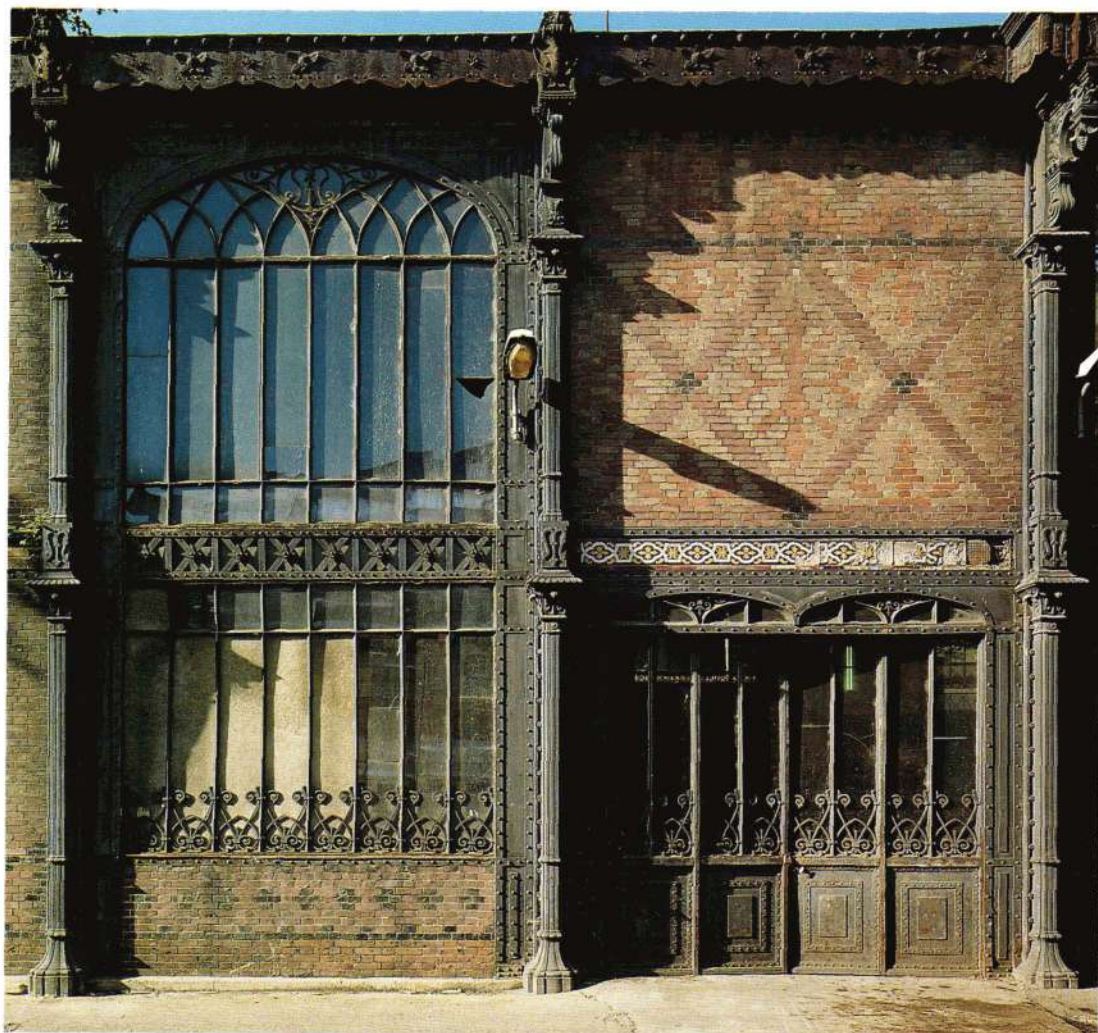
En 1876, Henri Menier, dépose un brevet concernant "l'emploi du froid artificiel" pour le refroidissement et durcissement méthodique du chocolat. Grâce à la technique mise au point cette même année par le spécialiste du froid industriel, l'ingénieur Charles Tellier, un nouveau système de refroidissement peut être envisagé. Les machines, au rez-de-chaussée du bâtiment, servaient à produire le froid, qui était envoyé dans les galeries du sous-sol constitué de trois chambres : une chambre froide, une chambre tempérée et une chambre dite chaude. Le chocolat dans les moules, déposé sur un convoyeur de toile, passait d'abord dans une chambre froide où il était saisi en surface et se rétractait, puis refroidissait lentement jusqu'au cœur. Ensuite il était ramené lentement à température ambiante en continuant son trajet sur le convoyeur de toile dans les chambres dites tempérées et chaudes. C'est le principe du mode de refroidissement continu en chambre close. (I.S.M.H.)

La nouvelle technique de refroidissement du chocolat nécessite la construction d'un édifice adapté : d'après les notes de Jules Logre, le bâtiment des refroidisseurs fut réalisé entre 1882 et 1884. Ce projet d'élévation de la façade nord non signé (a) a contribué à renforcer la tradition qui avait longtemps attribué à Eiffel cette très belle structure métallique que l'on croyait être un élément de l'Exposition Universelle de 1878. Cela n'a jamais été prouvé. Auparavant, l'emplacement du bâtiment actuel était occupé par les serres du château de la famille Menier qui apparaissent encore sur les plans de 1878 et qui sont remplacées par les refroidisseurs sur le plan de 1889. D'après d'anciennes photos, ceux-ci semblent avoir eu avec elles des points communs, notamment dans la forme de la toiture, et des grandes baies en arc brisé. (Fonds Menier, collection Nestlé France).

Le bâtiment réalisé, conserve les ouvertures projetées. La partie visible de la structure métallique n'a plus aucun point commun avec celle du moulin Saulnier, avec ses colonnettes de fonte cannelées à chapiteaux (b), ses baies à armatures de fer en arcs brisés superposés, le tour des baies en tôle rivetée. Le vocabulaire décoratif reprend les mêmes éléments que celui du moulin, mais transposés, dans le tracé du dessin de briques, les motifs des colonnes, le M de Menier présent ici sur les colonnettes de fonte.



a



b



c



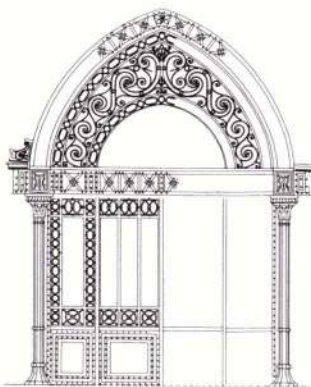
d

Le bâtiment des refroidisseurs comme le moulin Saulnier est un bel exemple "d'architecture du fer" mais les structures sont totalement différentes. A l'inverse du moulin, dont les pans-de-fer apparents sont porteurs, il s'agit ici d'une structure de couverture (c).

En réalité, il s'apparenterait d'avantage à ce que l'on appelle une "structure de type parapluie", que Victor Baltard utilisa, lors de la construction des Halles de Paris en 1853. Généralement, celle-ci associe une charpente métallique à poutrelles en treillis, appuyée sur des colonnes de fonte, permettant de dégager un grand espace intérieur, avec une couverture partiellement vitrée ou surmontée d'un lanterneau, de grandes fenêtres verticales et une clôture en brique à motifs décoratifs. La publication en 1863 des plans détaillés des Halles, par Victor Baltard a entraîné la diffusion de halles et de marchés utilisant le même principe. Les baies ont souvent été garnies de claires de bois ou de métal permettant d'assurer la ventilation. Les entrées sont généralement marquées de portails à arcs en plein cintre ou brisés, comme c'était par exemple le cas à Moulins ou à Luchon. Le bâtiment des refroidisseurs est apparenté à ce type d'architecture.

Les portes surmontées d'un tympan produisant un effet monumental alternent avec les fenestres plus simples et marquent chaque façade du bâtiment (d). Le soin apporté au décor : les arabesques soulignant l'arc, les rosaces et les fleurons des montants, les linteaux, le travail des chapiteaux, le choix d'un décor d'inspiration néo-gothique, l'emploi d'un vocabulaire décoratif classique (colonnettes, chapiteaux) témoignent d'une volonté d'afficher le métal comme un matériau noble.

Relevé de l'atelier de photogrammétrie de l'Inventaire général (e). Michel Andry.

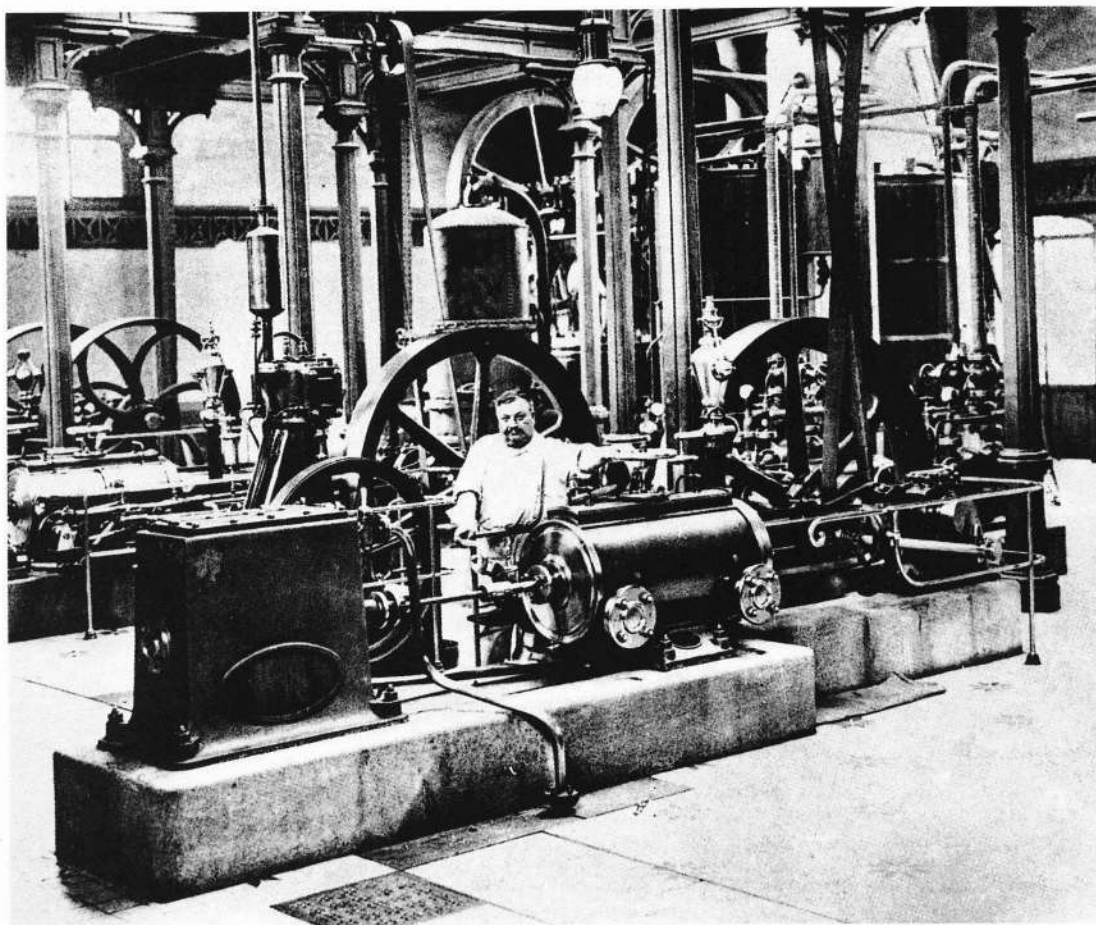


e

Le bâtiment des refroidisseurs

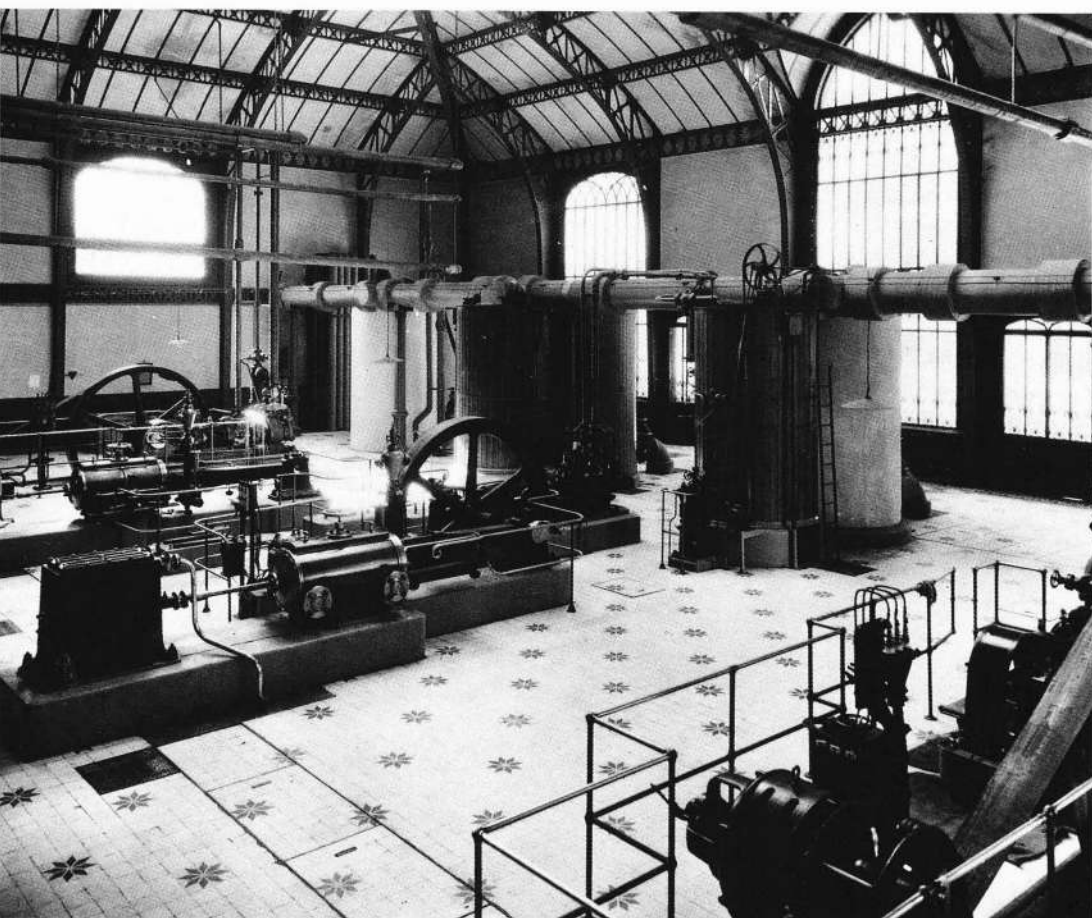
La "structure de type parapluie" du bâtiment des refroidisseurs permettait au rez-de-chaussée, de dégager suffisamment d'espace pour abriter les quatre "machines à froid" du système P. Giffard. Elles étaient actionnées par des moteurs à vapeur entretenus dans les galeries du sous-sol une température de 4° au-dessus de zéro. Le principe fondamental de ces machines consiste à comprimer d'abord une masse d'air, à lui enlever la chaleur qui s'est produite pendant la compression puis à laisser détendre cette masse d'air comprimé. L'air en se détendant, produit du froid. Au sortir du tube de détente, cet air froid et sec est dirigé à l'endroit voulu.

En 1889, le compte-rendu de l'Exposition Universelle rapporte que : "les refroidisseurs dont l'importance est considérable viennent encore d'être agrandis : neuf caves nouvelles de 50 m de longueur s'étendent à 10 m sous le sol pour déboucher dans une magnifique et vaste galerie dite de démarlage. La superficie de ces sous-sols est de 4 800 m et comporte plus de 800 m de voie ferrée, des transporteurs et ascenseurs wagonnets, etc..." Il n'existe pas de document concernant la salle de refroidissement, aujourd'hui disparue. En revanche, la galerie où aboutissent les chaînes continues sur lesquelles cheminent les tablettes pendant leur refroidissement existe toujours. Semi-souterraine, elle est éclairée par les grandes lunettes de la voûte. Les tablettes arrivent par wagonnets sur deux voies, elles sont déchargées, démoulées puis transférées par un système de monte-charge à l'atelier de pliage (emballage) au niveau supérieur. Le sol sur lequel circulent les voies est revêtu de carreaux céramiques ornés de fleurs stylisées datant vraisemblablement des années 1920. Les poutrelles en tôle rivetée qui soutiennent la voûte prennent appui sur des colonnes de fonte, dégagant une galerie et son bas-côté. (Fonds Menier, collection Nestlé France).



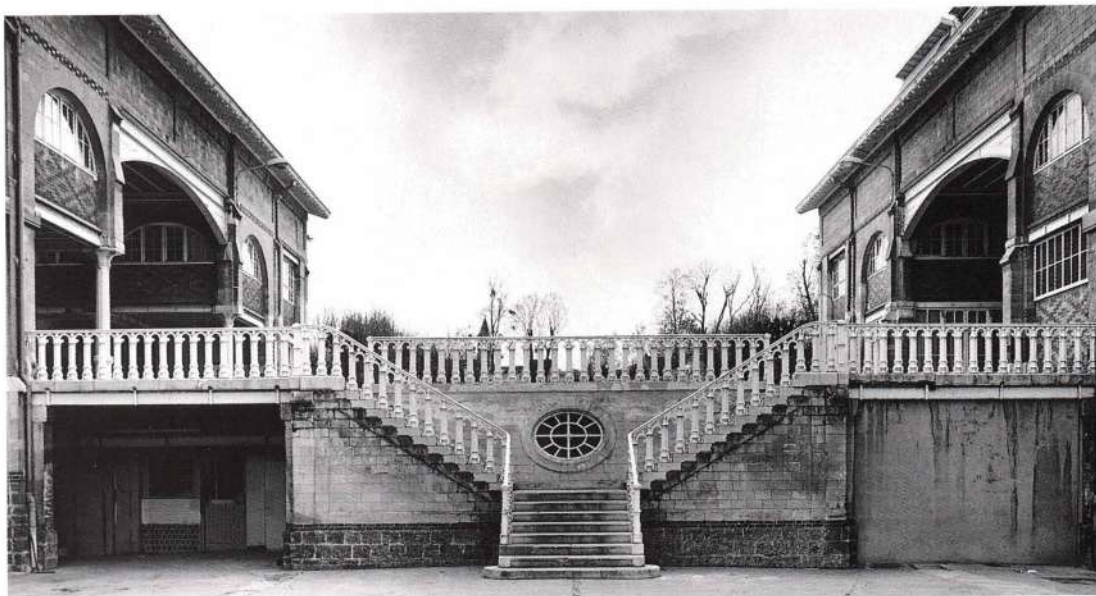
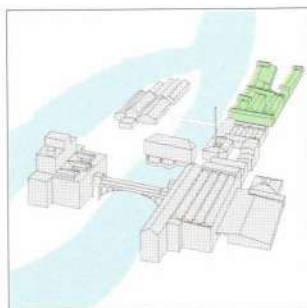


Avec le lanterneau, les baies vitrées à lames verticales assurent l'éclairage et la ventilation du grand espace intérieur, qui abritait les machines. La couverture en zinc repose sur la charpente métallique en poutrelles à treillis, qui elle-même s'appuie sur les colonnes de fonte cannelées.



Sur cette vue générale de l'espace intérieur, dégagé par la structure métallique et de l'agencement des machines à froid, on retrouve le même type de carrelage qu'aux galeries inférieures. (Fonds Menier, collection Nestlé France).

L'usine de la fin du XIX^e siècle



a

Après les grands travaux menés par Jules Saulnier en deux campagnes (1860-1867 et 1872-1874), l'usine subit de nouvelles transformations (agrandissement et restructuration) sous la conduite de Jules-Louis Logre (1838-1922) et de son fils Louis, architecte.

Entré à l'usine de Noisiel le 14 novembre 1869 en qualité "d'ingénieur-sous-directeur", Jules-Louis Logre avait auparavant travaillé comme dessinateur chez Armengaud et comme ingénieur chez Séraphin-Frères. La rencontre entre l'ingénieur et l'industriel se fit certainement à Roye, en Picardie, dans la sucrerie d'Emile-Justin Menier où Jules Logre montait les machines pour le compte de Séraphin-Frères.

C'est lui qui suivit les travaux d'installation des mécanismes dans les années 1870 puis, par la suite conduisit véritablement la restructuration de l'usine avec son fils comme architecte.



b



c



d



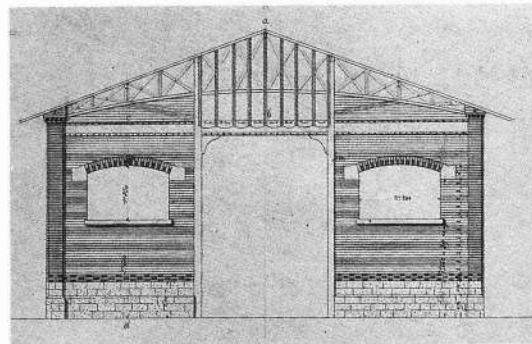
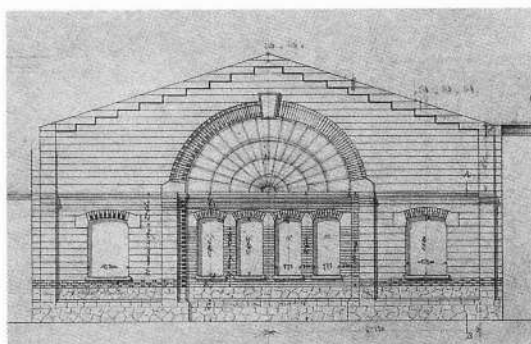
e



f

L'une de ses grandes réalisations fut incontestablement la desserte de l'usine par le chemin de fer, ce qui nécessita une réorganisation spatiale encore plus rationnelle. De nouveaux espaces de stockage sont créés en amont du cœur historique de l'usine à partir d'un escalier monumental (a). Les nouveaux magasins du cacao et du sucre (b, c), sont en briques polychromes en harmonie avec le moulin Saulnier. Une verrière permet de décharger les matières premières à l'abri des intempéries. L'atelier de mécanique (d, f) est construit avec les mêmes matériaux. Le bâtiment sur la Marne (e) présente un autre aspect de cette rationalisation et une autre voie d'accès à l'usine. (Fonds Menier, collection Nestlé France).

Le chemin de fer



a



b



c

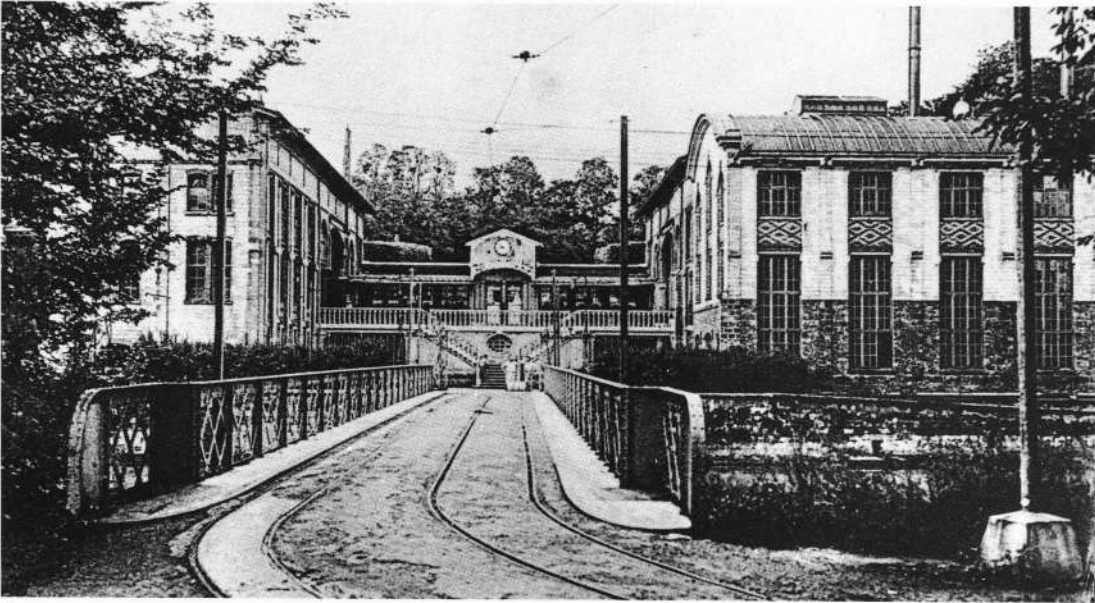
L'autorisation de raccordement par chemin de fer de l'usine à la station d'Emerainville-Pontault-Combault fut accordée en 1881 par le Conseil général de Seine-et-Marne. L'ensemble de l'usine put alors être desservi intégralement par une voie principale prolongée en 1889 par un réseau de voies étroites (0,60 m) à l'intérieur de tous les ateliers.

Ainsi l'essentiel des matières premières et énergétiques (charbon, cacao, bois, papier) arrivaient directement à l'usine comme étaient expédiés les produits finis. Au total, les voies de la ligne s'étendaient sur dix kilomètres avec cinq passages à niveau et maisons de garde. Deux machines à vapeur furent acquises en 1881 et 1884 puis une troisième en 1909 pour assurer le service ainsi que quarante wagons.

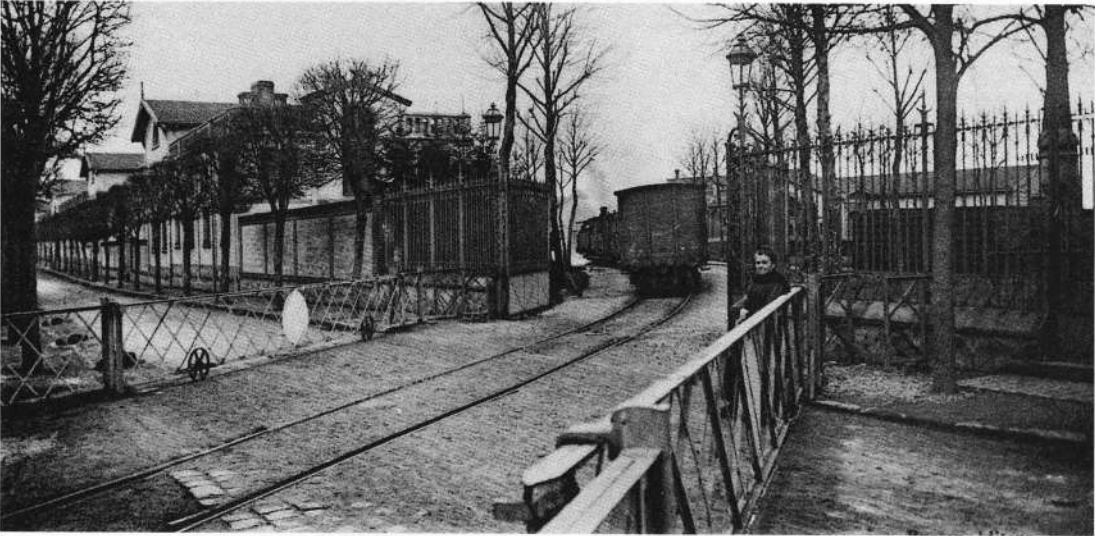
Le développement de l'activité de l'usine et les exigences d'entretien des locomotives nécessitent la réalisation du réseau intérieur de l'usine. La rotonde dont il ne subsiste aujourd'hui que les élévations (a), détruite en 1979, était située le long de la Marne à peu près à la hauteur du premier barrage.



d



e

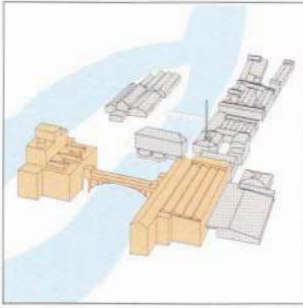


f

Les ateliers de mécanique et des bois (b, e) encadrant les voies pénétrant et sortant de l'usine créent une perspective aboutissant aux bâtiments de stockage (d) (magasins du sucre et du cacao) dont le fronton triangulaire portant l'horloge (c) fait incontestablement référence à l'architecture ferroviaire. Après la restructuration de Jules Logre, l'escalier monumental de l'actuelle entrée se présente avec le passage de la voie ferrée (d) en arrière plan, le fronton a aujourd'hui disparu et l'accès est uniquement routier.

Le passage à niveau fermé (f), le train emporte les marchandises vers leur lieu de commercialisation. (Fonds Menier, collection Nestlé France).

La nouvelle chocolaterie



C'est au tournant des XIX^e et XX^e siècles que l'usine de Noisiel est au plus haut de sa production. Cet accroissement nécessite une réorganisation qui se manifeste par la construction de nouveaux édifices. La troisième génération des Menier, Henri et Gaston, décide par ailleurs de donner une ampleur spectaculaire à l'opération principale qui produit le chocolat : le mélange de la pâte de cacao avec le sucre. Sur la rive droite, la "nouvelle chocolaterie" à l'allure majestueuse d'édifice classique, rapidement baptisée la "cathédrale" par la population de Noisiel, est créée pour abriter cette opération. Henri Menier fait appel en 1905 à Stephen Sauvestre, grand constructeur d'hôtels particuliers dans le XVII^e arrondissement de Paris, déjà architecte de la famille depuis 1895. Après la villa d'Albert Menier à Neuilly, Stephen Sauvestre avait réalisé le célèbre pavillon du Nicaragua à l'Exposition Universelle de 1898, ainsi que la maison des Menier dans l'île d'Anticosti au Canada. La "cathédrale" est, à notre connaissance, le seul édifice industriel conçu par Sauvestre, bien que celui-ci ait beaucoup collaboré avec le cabinet d'Eiffel pour des décors. Le procédé de fabrication impose que cette nouvelle chocolaterie soit située à proximité du moulin où est fabriquée la pâte et du bâtiment de dressage dans lequel le chocolat est coulé dans les moules Menier. Le site des deux îles, légèrement en aval du moulin,



est choisi. Sur l'une d'elle se dressait alors l'usine à gaz. Les deux îles sont réunies par des remblais, et le sol instable, renforcé par des poteaux en béton fretté de douze mètres de longueur enfoncés sous l'eau.

Armand Considère, fut appelé à collaborer avec Stephen Sauvestre pour la construction de la "cathédrale" et de la passerelle qui enjambe la Marne et permet la liaison avec le bâtiment de dressage, sur la rive sud. L'entreprise Victor Loup, avec laquelle Armand Considère avait déjà travaillé pour le pont d'Avranches, réalise les travaux de 1906 à 1908. La passerelle est mise en service en même temps que le bâtiment. Sur la rive gauche, conséquence directe de la construction de la "cathédrale", l'atelier de dressage fut considérablement agrandi entre 1908 et 1909 par Louis Logre, architecte officiel de l'usine à la suite des travaux de son père Jules. "La cathédrale", réalisée pour être vue et visitée, a convenablement joué son rôle de vitrine mais elle ne semble pas avoir été techniquement bien adaptée aux besoins de l'usine. Longtemps utilisé à 30 % seulement de son rendement potentiel, l'édifice est finalement désaffecté au début des années 50.



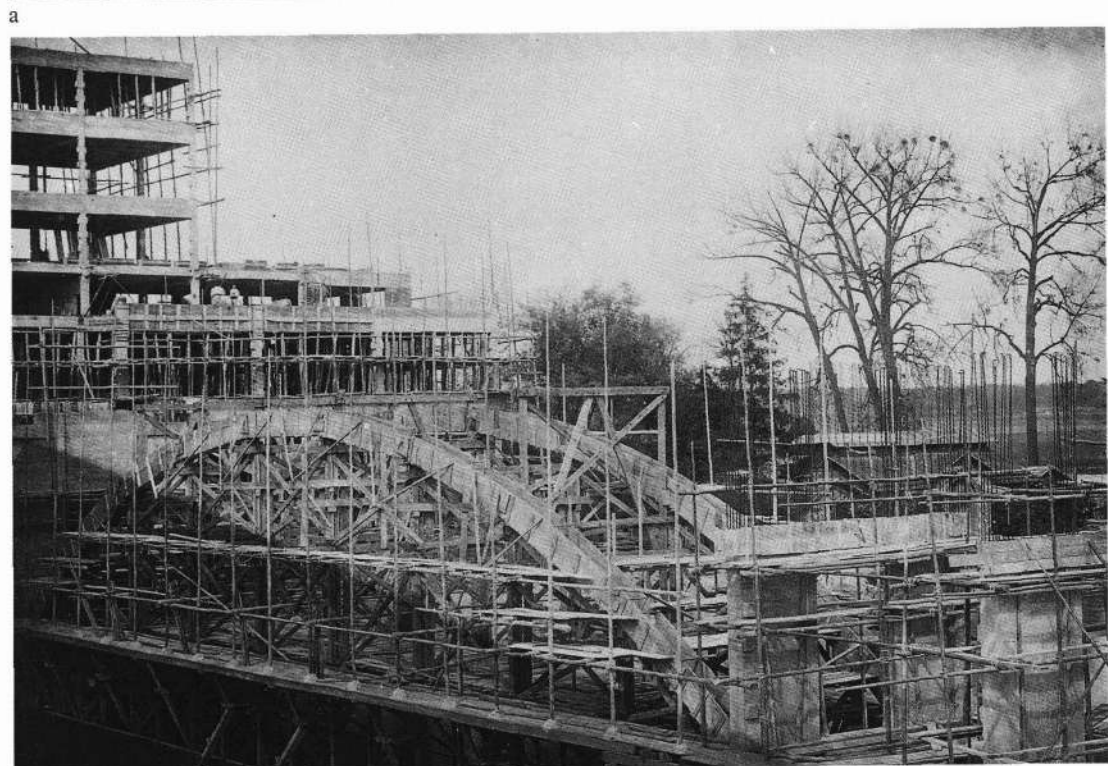
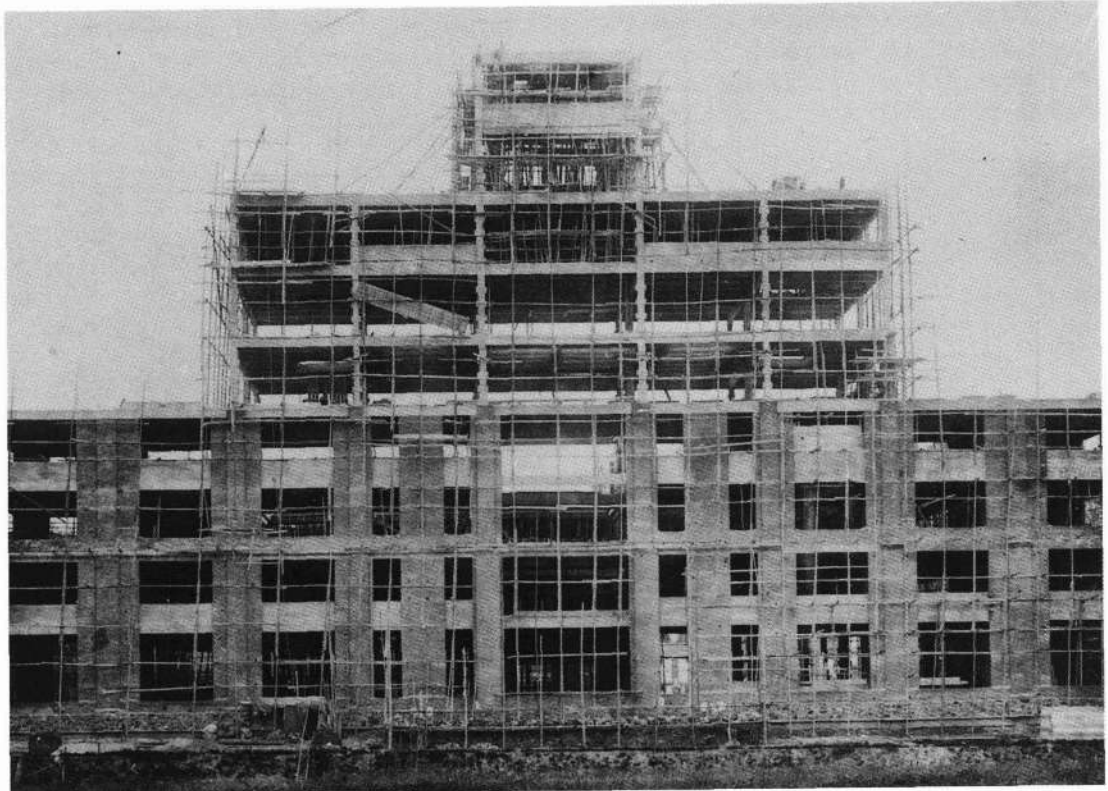
La nouvelle chocolaterie

Le béton fretté utilisé pour les poteaux et les poutres de la “cathédrale”, diffère du béton armé par son type de ferrailage. Il s'agit d'enrouler autour d'un cylindre des armatures métalliques pour former des spires à l'intérieur desquelles on place des âmes longitudinales dans lesquelles le béton est coulé. Avec ce système, breveté en 1900, Armand Considère entre en concurrence directe avec François Hennebique, ingénieur lui aussi, qui avait mis au point des poteaux à armature simple. Lors de sa consécration à l'Exposition Universelle de 1900, le béton acquiert ses lettres de noblesse. En 1906, au moment de la construction de la “cathédrale” paraît une circulaire ministérielle qui en régit et normalise l'utilisation. Le béton fretté à cause de son prix et de la difficulté de sa mise en œuvre n'aura pas le devenir qu'on aurait pu attendre.

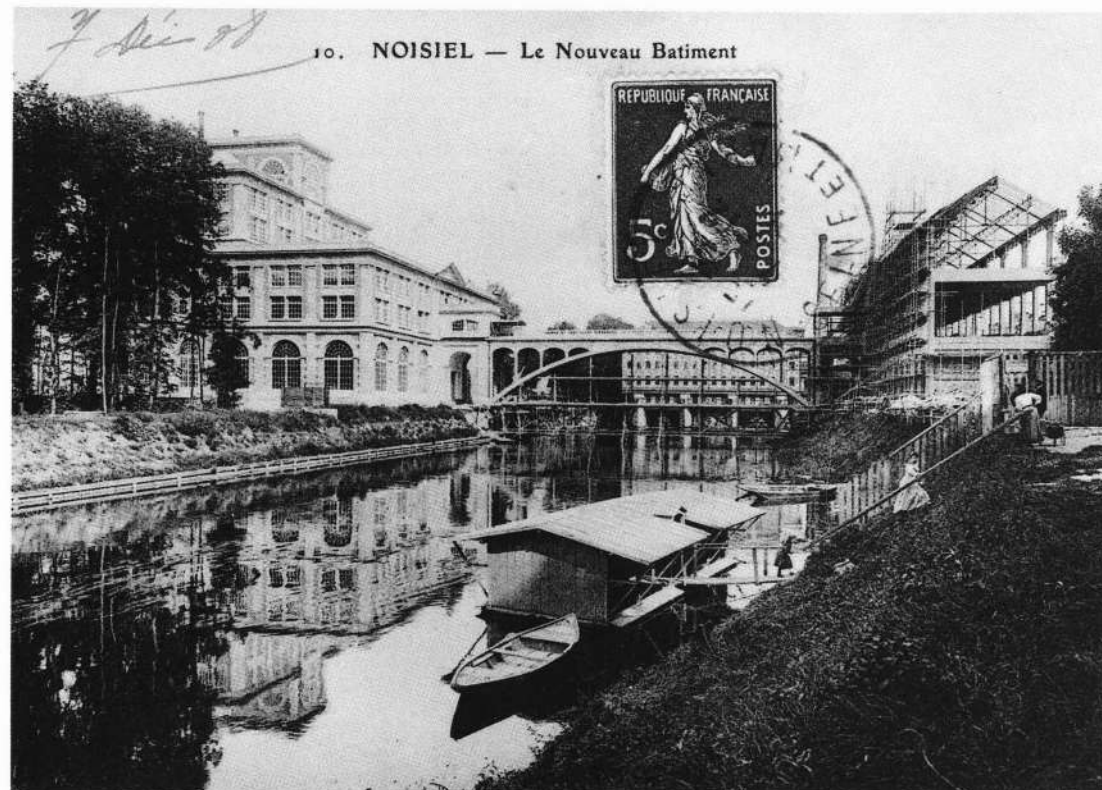
Sur cette photographie de la façade nord de la “cathédrale” en construction en 1905 apparaît, de façon très lisible, la structure en béton, avant son habillage (a). Les coffrages des quatre premiers niveaux sont encore en place. Cet édifice de huit niveaux, et d'une surface de 9 177 m² est prévu pour abriter deux chaînes symétriques latérales, la travée centrale étant réservée aux monte-charge et ascenseurs desservant les différents ateliers. La surface et le volume occupés sont considérables.

Le principe constructif (mis au point par François Hennebique en 1893) utilisé pour la chocolaterie est le système dit des “poteaux poutres dallés”, qui consiste à faire reposer sur des poteaux verticaux des poutres horizontales sur lesquelles se place un plancher en forme de dalle qui peut être fabriqué à l'avance. A l'époque de la construction de la “cathédrale”, Armand Considère collabore avec l'ingénieur Viennot, employé par la société Victor Loup et spécialiste de la fabrication des planchers à armatures métalliques. Cette technique permet de limiter les coffrages et de multiplier les modules horizontalement et verticalement. Une structure aussi importante que celle de la nouvelle chocolaterie se prête tout à fait à ce genre de technique constructive. (I.M.S.H.).

La construction de la passerelle (b) s'est faite simultanément à celle de la “cathédrale”. Elle débute par le montage du cintre, dont on voit ici le coffrage de bois s'appuyant sur les culées latérales. Une fois le cintre coulé a lieu le montage des parties supérieures. (I.M.S.H.). (Fonds Menier, collection Nestlé France).



10. NOISIEL — Le Nouveau Bâtiment



Lorsque la “cathédrale” et la passerelle sont terminées (c), on entreprend la construction du “nouveau bâtiment de dressage”, ou plus exactement l’extension considérable de l’ancien “atelier de dressage” sous la direction de Louis Logre. Cette nouvelle ampleur est rendue nécessaire par la construction de la nouvelle chocolaterie et la réorganisation du circuit.

Cette photo aérienne (d) prise vers 1920, permet de visualiser le nouveau circuit du chocolat. La pâte de cacao, après avoir été broyée dans le moulin, est envoyée vers la “cathédrale” dans des tuyaux souterrains. Là s’effectue dans les conches, le mélange avec le sucre. Puis le chocolat est acheminé par le passage vitré de la passerelle grâce à des wagonnets sur rail vers le bâtiment de dressage où se fait le pesage, le moulage et le conditionnement des tablettes. De chaque côté des rails, deux trottoirs latéraux permettent la circulation, dans l’autre sens, des visiteurs se dirigeant vers la “cathédrale” pour assister en grande cérémonie à la phase symboliquement la plus spectaculaire de la fabrication du chocolat. Le passage vitré aboutit en effet à un escalier monumental et à une mezzanine qui surplombe les deux immenses salles du rez-de-chaussée de la chocolaterie au décor somptueux. Là s’effectue, pour un public d’invités, la première incorporation du cacao et du sucre. Ensuite, le chocolat, pour les opérations suivantes de mélange et d’adjonctions diverses, est acheminé vers les ateliers divisés en deux chaînes verticales symétriques. (Fonds Menier, collection Nestlé France).



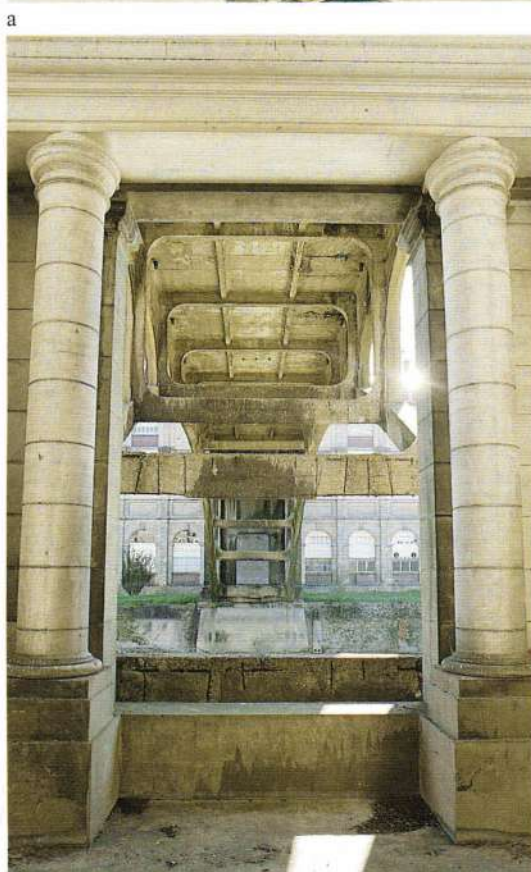
La nouvelle chocolaterie

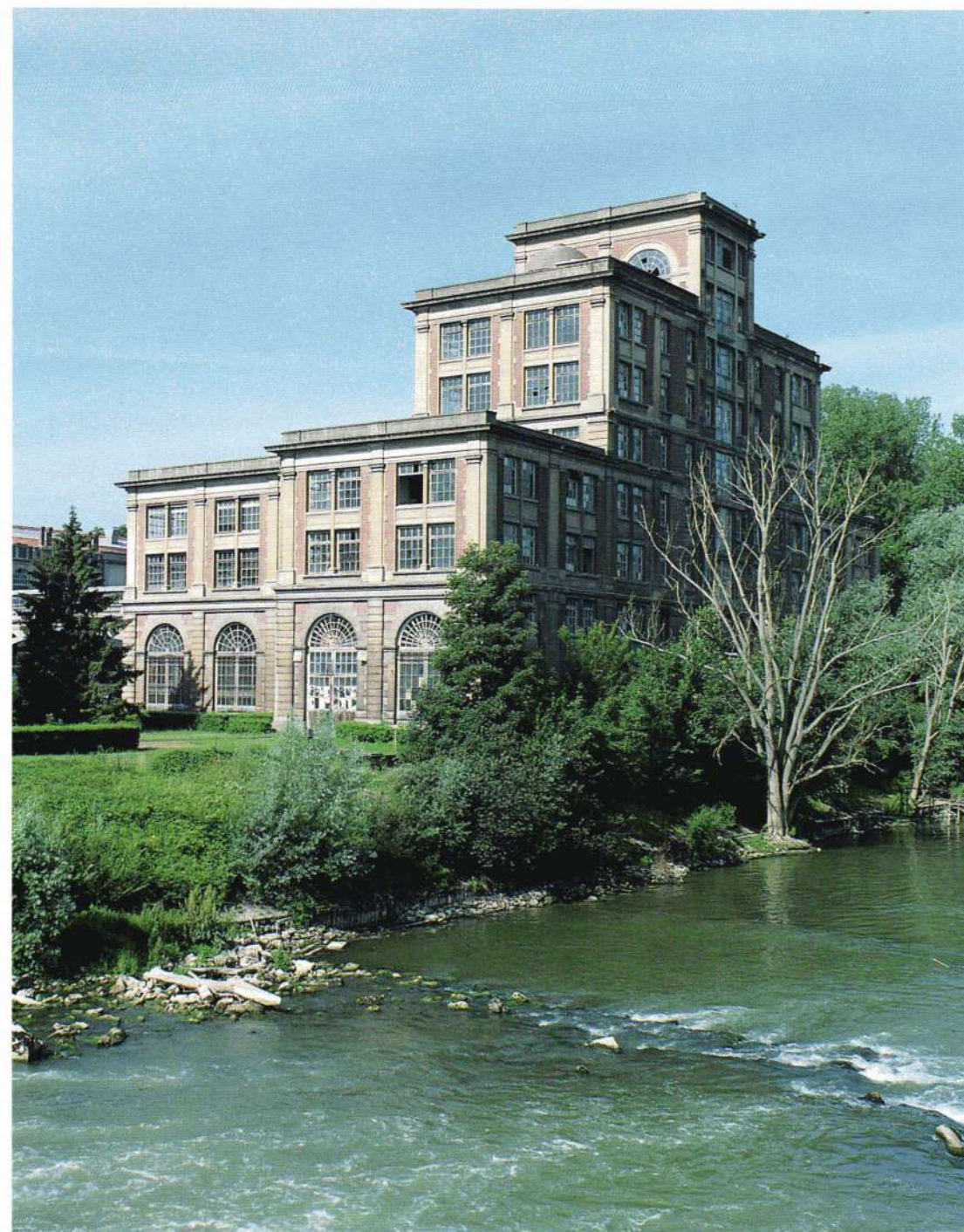
Deux projets ont précédé la réalisation de la passerelle : dans le premier, l'ingénieur Hennebique proposait une passerelle en béton armé, reliant la "cathédrale" au bâtiment de dressage par une pile au milieu de la Marne. Le second projet, celui d'Eiffel prévoyait une passerelle entièrement métallique d'une seule volée, et d'une portée de 44,50 m. C'est ce projet métallique qui finalement fut réalisé en béton fretté par Armand Considère et Stephen Sauvestre. En 1906, la construction des passerelles de béton met en œuvre une technique déjà éprouvée, la première connue en France étant celle d'Esternay (Marne) d'une portée de 15 m construite par Hennebique, en 1897. Les passerelles et les ponts de béton, de portées de plus en plus longues se multiplieront à partir de 1904.

L'on aperçoit sur ce projet aquarellé de la passerelle, signé Sauvestre, (a) les piles qui surmontent la balustrade et soutiennent la couverture de la partie vitrée et qui n'ont finalement pas été réalisées. Les culées sont d'une facture totalement classique avec des ouvertures rectangulaires cintrées que met en valeur le faux appareillage du béton. (Fonds Menier, collection Nestlé France).

Le dessous de la passerelle (b) en direction du bâtiment de dressage : le béton armé, simulé à l'extérieur, des colonnes qui s'inspirent du vocabulaire classique.

Le bâtiment de dressage (c) agrandi par Louis Logre en 1909, beaucoup plus austère que la partie ancienne, possède une façade qui correspond à l'architecture industrielle contemporaine avec ses grandes baies rectangulaires à linteau métallique, cependant les pilastres sont toujours présents.





Lieu noble et symbolique par excellence où s'effectuait le mélange du sucre et du cacao, la "cathédrale" concrétise le désir de représentation et d'affirmation de la majesté industrielle. Alors que le moulin Saulnier à la fin du XIX^e siècle mettait sa fonction en évidence, et tirait parti de sa structure comme ornementation, la "cathédrale", elle, faite pour être vue, ne laisse en rien deviner sa fonction d'atelier. La mise en œuvre d'un vocabulaire architectural classique est le vecteur de ce triomphalisme : faux chaînage de pierre, pilastres, arcs en plein cintre des grandes baies du rez-de-chaussée avec imposte rayonnante, toits en terrasse. C'est une version industrielle du style "néo-Gabriel" ou "Louis XV" très en vogue au début du siècle pour l'architecture civile, et qui a connu également un certain développement dans les usines hydro-électriques ainsi que dans certaines manufactures.

Les visiteurs de marque, assistant à l'opération de malaxage, arrivaient à la "cathédrale" par la passerelle. L'un d'eux, en 1914, décrit ainsi l'intérieur du bâtiment : "après avoir descendu quelques marches de pierre d'un large escalier, on se trouve soudain dans un spacieux péristyle dont les murs, la voûte, le dallage et les piliers donnent à penser que ce n'est point dans une usine qu'on est mais dans le majestueux foyer de quelque opéra. Les élégantes moulures des piliers et les murs complètent l'impression". Les autres ateliers, non destinés à la visite, dans lesquels s'affinait la préparation, étaient eux, exempts de toute ornementation.

Fabrication du chocolat

“Le chocolat ou plutôt le mélange de cacao, de piment pulvérisé additionné le plus souvent de farine de maïs, étendu d'eau presque toujours froide, était installé au Mexique comme met national, lorsqu'il y a quatre siècles, Fernand Cortez prit dans une coupe en écailles de tortue la première tasse de chocolat que put déguster un européen... il en fit l'éloge à Charles Quint.” Voici telle que la raconte Turgan, les débuts de la diffusion du chocolat en Europe. Connu en Espagne dès 1519, le cacao ne fut introduit en France qu'au XVII^e siècle. D'après le “Mercure Galant” en 1682, nous savons que le chocolat était servi à Versailles en collation les jours de grand divertissement. Il fut vraiment réservé à une élite jusqu'en 1778, date à laquelle certains procédés mécaniques remplacent la fabrication manuelle. En 1876, on estime à dix millions de kilogrammes la production annuelle en France. L'arbre qui produit le cacao, de la famille des malvacées, est principalement cultivé depuis le nord du Brésil jusqu'au sud de la Louisiane. Linné lui a donné le nom de Théabroma : nourriture des dieux. Adulte

Après avoir séjourné dans le magasin de stockage, les fèves passent par wagons dans l'atelier de triage, construit dès 1865 sur la rive gauche de la Marne (a). Là, 200 ouvrières trieuses sont chargées de débarrasser le cacao des morceaux de bois, écorces et pierres ayant subsisté depuis les lieux de production. De chaque côté de l'allée centrale carrelée, largement éclairés par de grandes baies latérales cintrées, se trouvent deux plans de travail longitudinaux. Les ouvrières assises à un poste fixe, et se faisant face, reçoivent les graines apportées par sacs et versées dans les cases qui leur sont assignées. Ces graines une fois triées sont remportées dans des paniers. Pour faciliter la circulation, les plans de travail sont groupés, de chaque côté des colonnettes de fonte soutenant la charpente métallique.



a

Après ce triage, les fèves sont dirigées, toujours dans des wagons à bras, vers l'atelier de torréfaction (b) ou “brûlage”, contiguë à l'atelier de triage. Le cacao est grillé dans de grands cylindres tournant au-dessus du foyer, remplis aux deux tiers de grains remués à l'aide de broches. Le dispositif est identique à celui utilisé pour le café. Ici, chaque appareil reçoit 60 à 80 kg de cacao qui passent dans des fours tournant sur feu de coke. Cette opération de grillage permet à la fois de développer l'arôme de l'amande et de fragiliser son enveloppe.

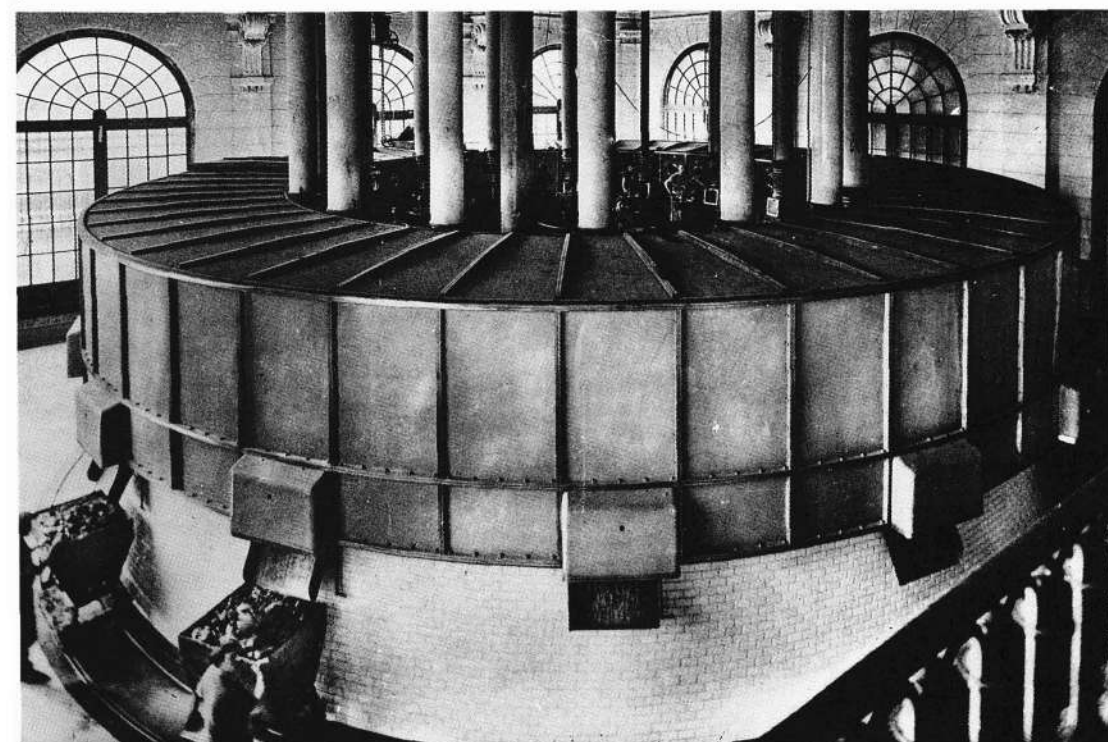


b

il mesure de sept à huit mètres. Les fleurs, petites, à cinq pétales jaunes ou rougeâtres, se renouvellent sans cesse. Celles qui donnent le fruit se situent presque toujours sur le tronc. Ce fruit, la cabosse, est d'un jaune rougeâtre, à grosses côtes et à peau rugueuse, à peu près de la taille d'une mangue. A l'intérieur, se trouve une quarantaine de graines plates. On pratique deux cueillettes par an. Les graines retirées des cabosses, sont mises à fermenter quelques jours. Cette fermentation doit permettre d'une part de débarrasser les graines du reste de pulpe, et, d'autre part de développer leur arôme. Après avoir été séchées au soleil, elles sont expédiées en Europe. A Noisiel, les fèves de cacao arrivent directement par chemin de fer jusqu'à l'intérieur de l'usine. A partir de ce moment, tout le process de production est organisé autour de la marche des produits dans un unique sens, sans retour en arrière, depuis la matière première jusqu'au produit fini. ceci à l'aide de wagonnets sur rails le plus souvent poussés à la main, en ce qui concerne la circulation à l'intérieur des ateliers.



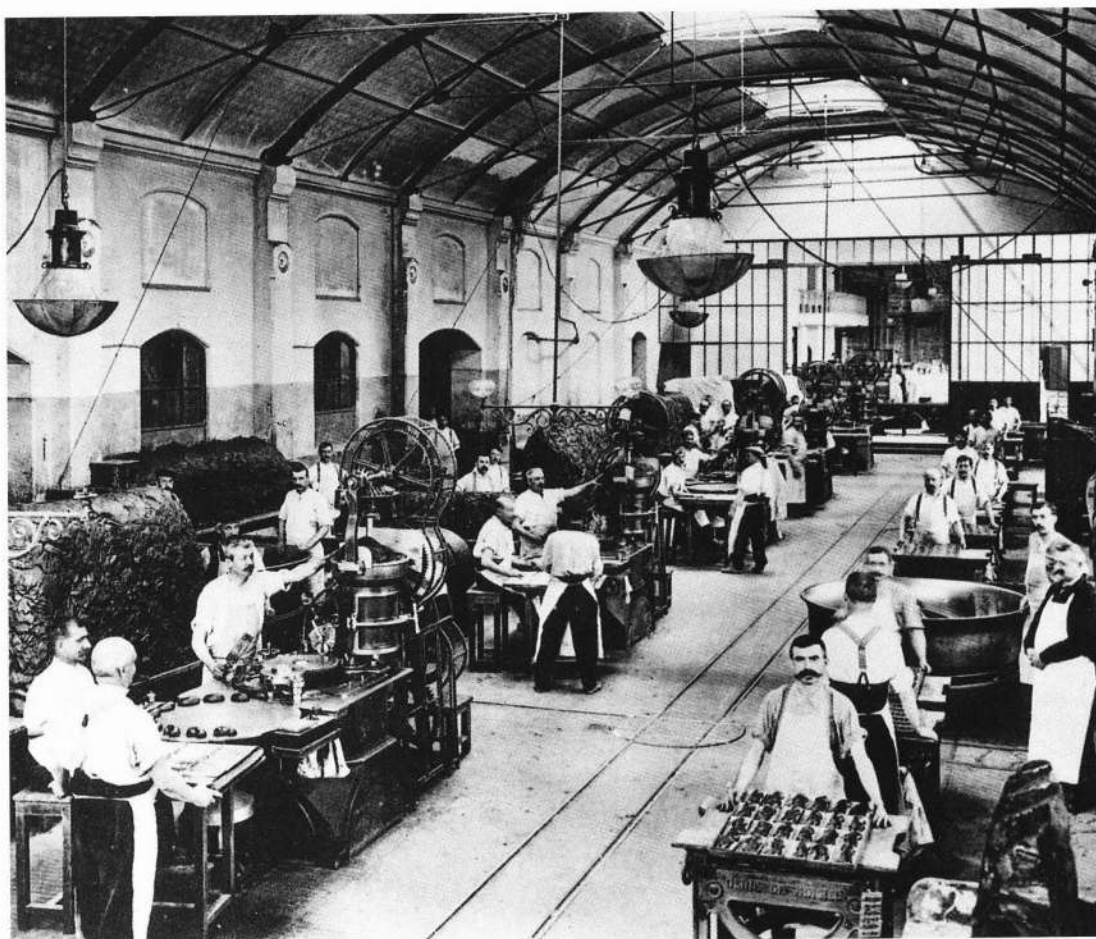
Le cacao une fois trié, grillé et débarrassé de ses coques, est prêt à subir l'opération du broyage. Apportées par chemin de fer, les fèves sont transportées mécaniquement au dernier étage puis versées dans des trémies vers les broyeurs. Le broyage s'effectue au rez-de-chaussée du moulin sur la Marne (c). Le cacao passe dans les appareils comportant quatre meules superposées, revêtues d'acier, garnies en pierre de la Ferté-sous-Jouarre et tournant à des vitesses appropriées. Les graines tombent en pluie en haut des appareils, passent dans chaque meule, légèrement en retrait les unes par rapport aux autres et ressortent en bas à l'état pâteux : c'est la première grande modification. Sous l'influence de la chaleur produite par le broyage, le beurre de cacao (matière grasse naturelle), entre en fusion et se transforme en une masse semi-pâteuse.



La masse pâteuse est envoyée dans des conduits qui passent dans une canalisation souterraine, longeant la rive de la Marne pendant une centaine de mètres, dans la nouvelle chocolaterie dite "cathédrale". Le sucre blanc, réduit à l'état de poudre impalpable, est alors mélangé au cacao dans un vaste appareil circulaire (d) : la conche. L'opération est entièrement mécanique ; c'est à partir de ce moment qu'on peut parler de chocolat : c'est la deuxième grande transformation. Le mélange se déverse ensuite grâce à un système de valves dans des wagonnets et est remonté dans les ateliers latéraux pour l'affinage. L'énorme conche centrale est largement éclairée par les grandes baies, alternant avec des pilastres à chapiteaux moulurés.

Fabrication du chocolat

Le chocolat, déversé dans des wagonnets à bras, est conduit par la passerelle jusqu'au bâtiment de dressage (a) de l'autre côté de la Marne où il est pesé et moulé. Il passe d'abord dans un laminoir puis dans une peseuse à cylindre qui le découpe en tranches aux poids des différents modèles désirés (pesage). Ces morceaux sont ensuite placés dans des moules qui portent le nom Menier gravé au fond et qui s'inscrivent ainsi sur la tablette. L'éclairage zénithal de l'atelier est complété par un éclairage artificiel dispensé par des suspensions et des consoles de fer forgé. Le sol de la partie centrale est occupé par les rails destinés au transport par wagonnets. A gauche, des groupes de trois ouvriers travaillent sur les peseuses. A droite, les moules sont pris sur des tables de fonte spéciales : ce sont les tapoteuses qui transmettent, par un système de crans mis en mouvement mécaniquement, des trépidations permettant au chocolat de bien se tasser dans les moules.

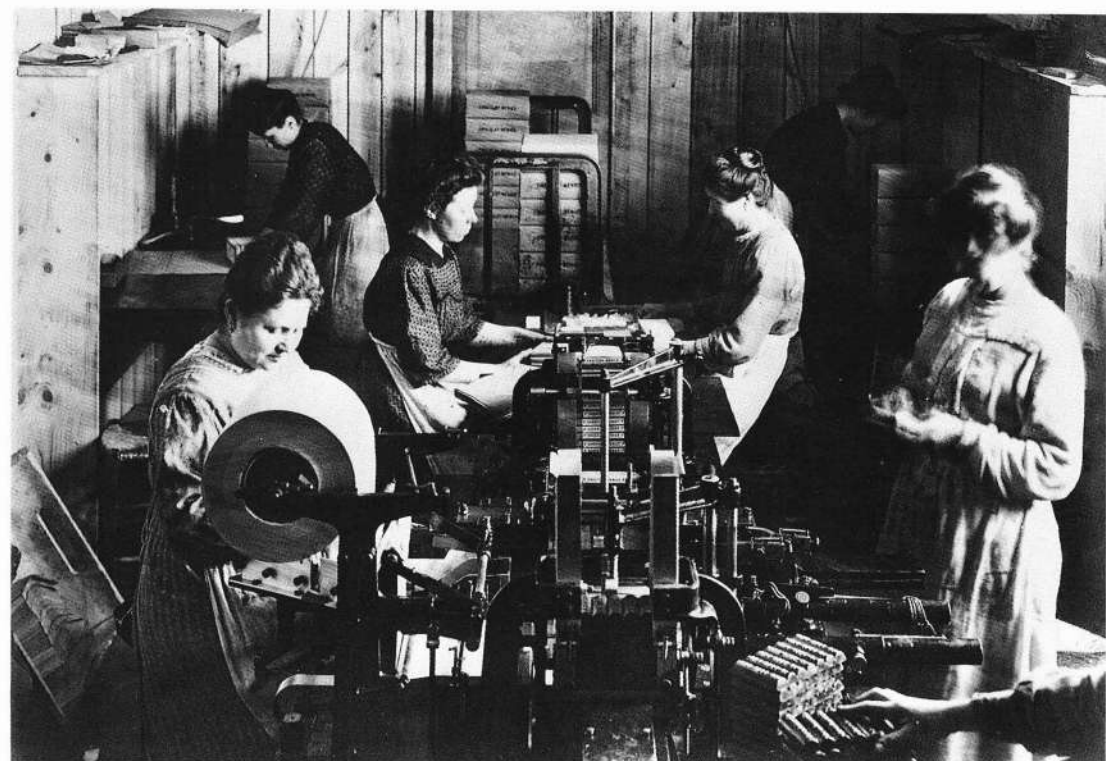


a

Après être passé sur une chaîne continue dans les refroidisseurs, le chocolat, rétracté, passe au démoulage puis sur rails, dans l'atelier de pliage (b). Chaque tablette est d'abord enveloppée d'un papier d'étain, puis d'un papier jaune qui porte toutes les indications relatives à la marque "Chocolat Menier". Cet atelier est une pièce de 100 m de long sur 30 m de large sans support intermédiaire. Un système de shed permet un éclairage zénithal tout en évitant la chaleur du soleil, les pans vitrés étant orientés vers le nord. Là encore comme dans tous les ateliers de l'usine, les rails longent les postes fixes de travail pour apporter la matière à emballer et remporter le produit fini.

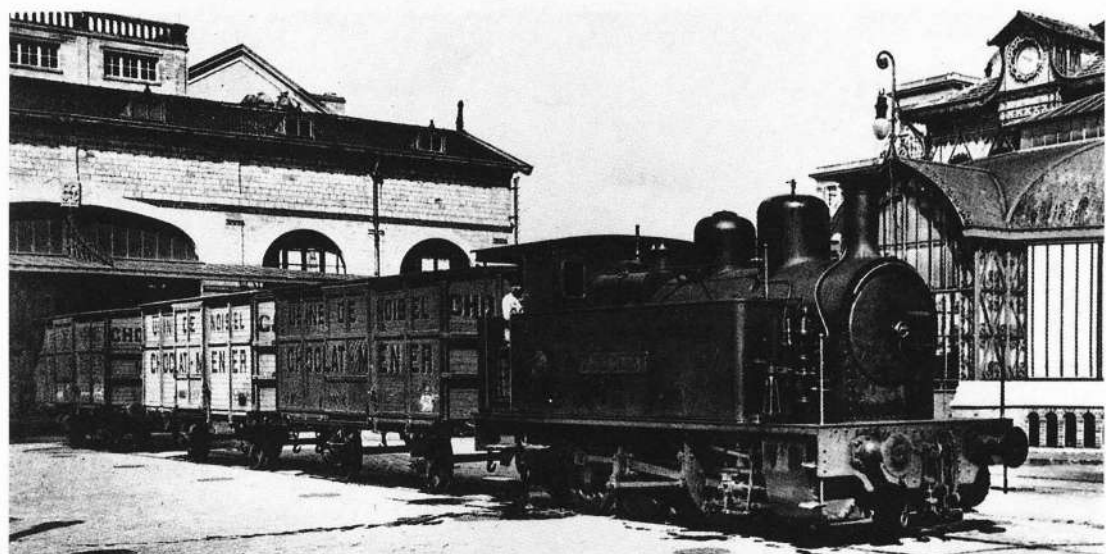


b



Dans cet atelier (c), les tablettes sont conditionnées en portions individuelles.

Les paquets obtenus à l'atelier de pliage sont récoltés dans des wagonnets puis transportés dans un atelier de mise en caisse (d). Dans cet atelier d'assemblage, sont installées depuis 1890, des machines destinées à la fabrication automatique des caisses : le bois débité en planches à l'aide de scies circulaires à ruban est assemblé en panneaux, puis raboté toujours automatiquement. A l'aide d'une machine à imprimer rotative (e) les panneaux reçoivent la marque Menier. Des machines à clouer les caisses achèvent le montage. Ces caisses, marquées, sont ensuite chargées dans les wagons de la compagnie des chemins de fer et depuis Noisiel, transportées dans le monde entier (f).

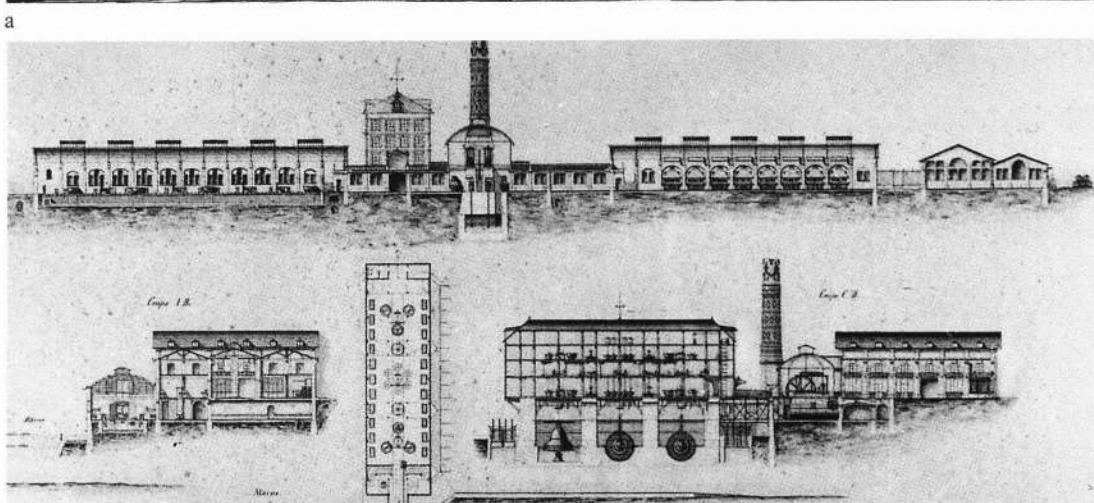
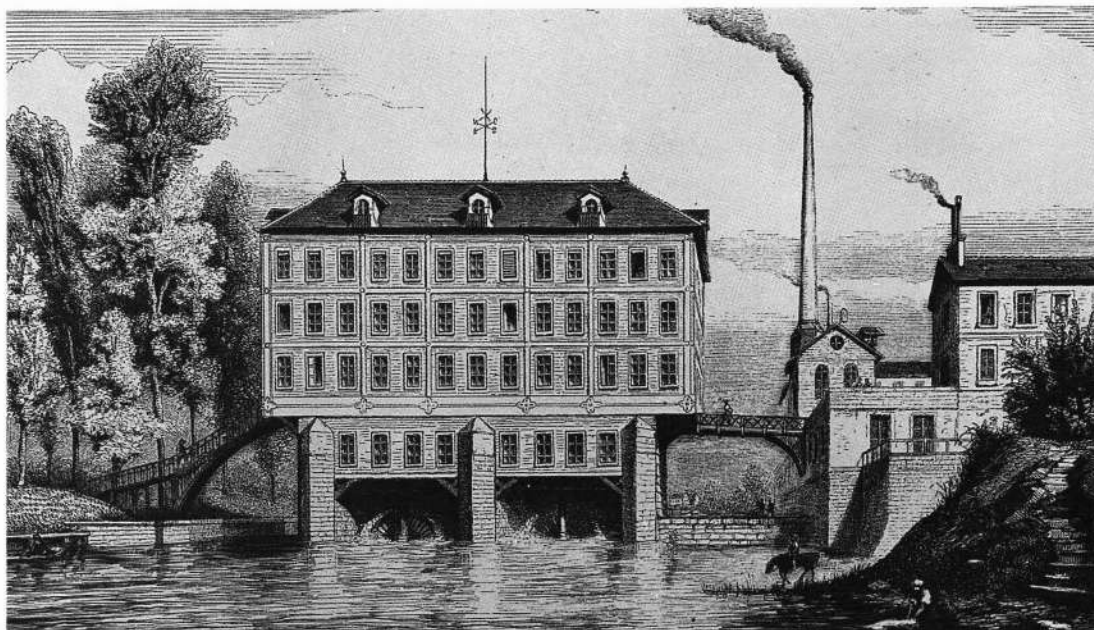


L'énergie hydraulique

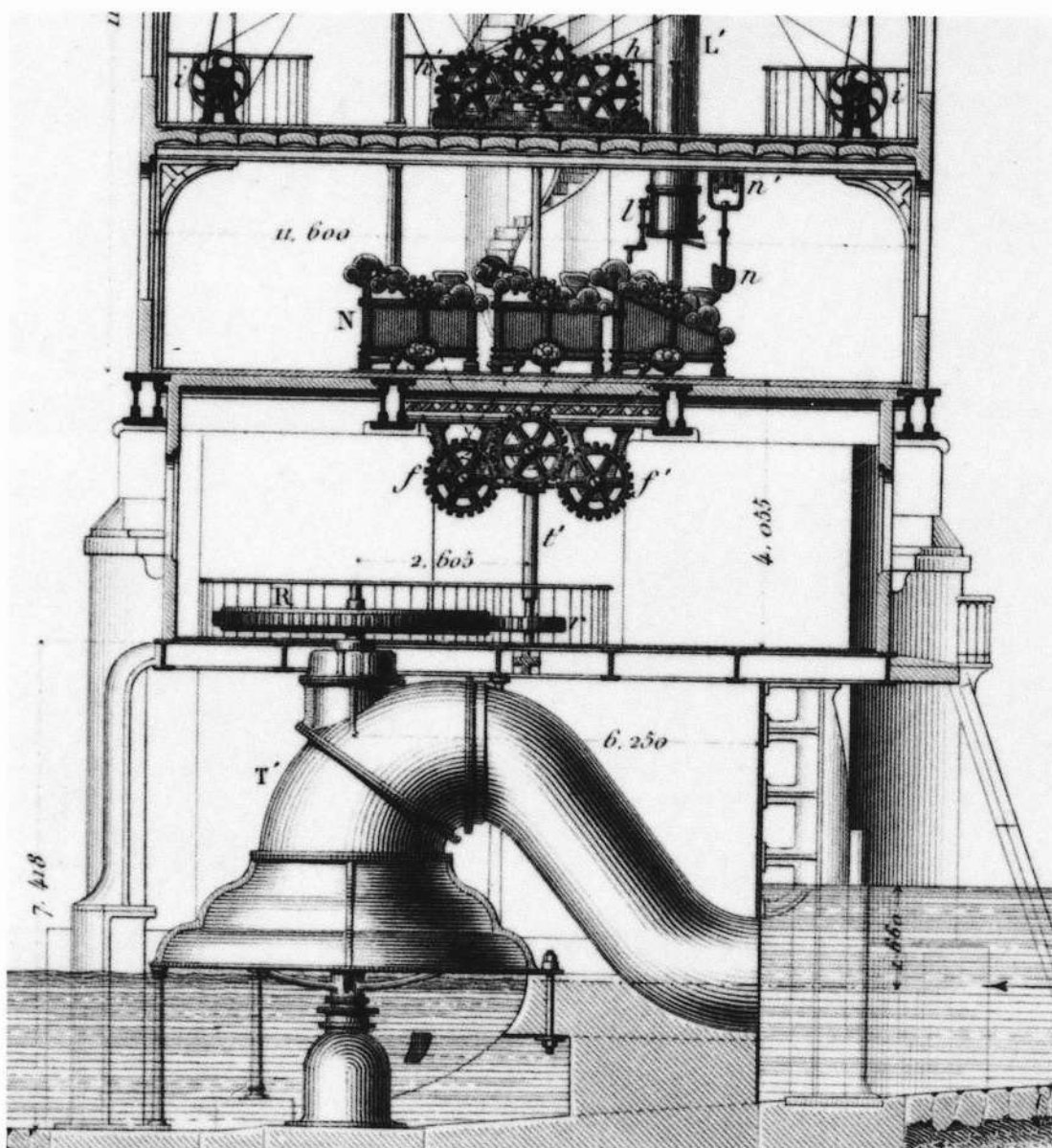
L'eau est partout présente à Noisiel. Si elle renforce l'image bucolique du site, elle a été en tant qu'unique source d'énergie pendant plusieurs décennies, au cœur même du développement industriel de la chocolaterie.

Les trois vues d'aval du moulin sur la Marne permettent de mettre en évidence trois phases importantes de l'équipement hydraulique de l'usine : 1855-1871, 1871-1875, 1875-1920. La volonté d'innovation technique manifestée par Emile-Justin Menier tout au long de son activité, se traduit, dès 1853, par la demande faite à Louis-Dominique Girard, collaborateur de Charles Callon, professeur à l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures, de remplacer l'unique roue pendante de son moulin. En 1854-1855, deux roues-hélices (a) sont installées par Girard et nécessitent l'addition d'une troisième pile au bâtiment reconstruit par Jules Bonneau. Ce nouveau type de moteur hydraulique, est largement décrit dans la littérature technique. Si celle-ci est si prestigieuse, c'est que la roue-hélice ne correspond pas simplement à quelques perfectionnements ou améliorations d'une banale roue hydraulique verticale, mais qu'elle est le résultat d'une conception radicalement différente et jusque-là inexplorée par les ingénieurs hydrauliciens. D'une puissance de 80 CV, la roue-hélice a l'avantage de fonctionner quelque soit le niveau du cours d'eau sur lequel elle est installée et préfigure ainsi certaines turbines du XX^e siècle.

Avec les transformations radicales de Jules Saulmier, il s'est avéré nécessaire d'envisager une amélioration et une meilleure régulation du potentiel énergétique du site. C'est pourquoi un nouveau barrage à hausses-mobiles à tambour, conçu par Desfontaines, est installé de 1869 à 1872 par Courmeucel, conducteur des Ponts et Chaussées. Le nouveau moulin se trouve alors équipé de trois moteurs. Dans le projet proposé par l'entreprise Séraphin-Frères constructeurs et ingénieurs mécaniciens de l'usine, apparaît une étape intermédiaire (b). Les trois moteurs sont constitués par les deux roues-hélices de 1854 auxquelles vient s'ajouter, en 1871, une turbine à siphon

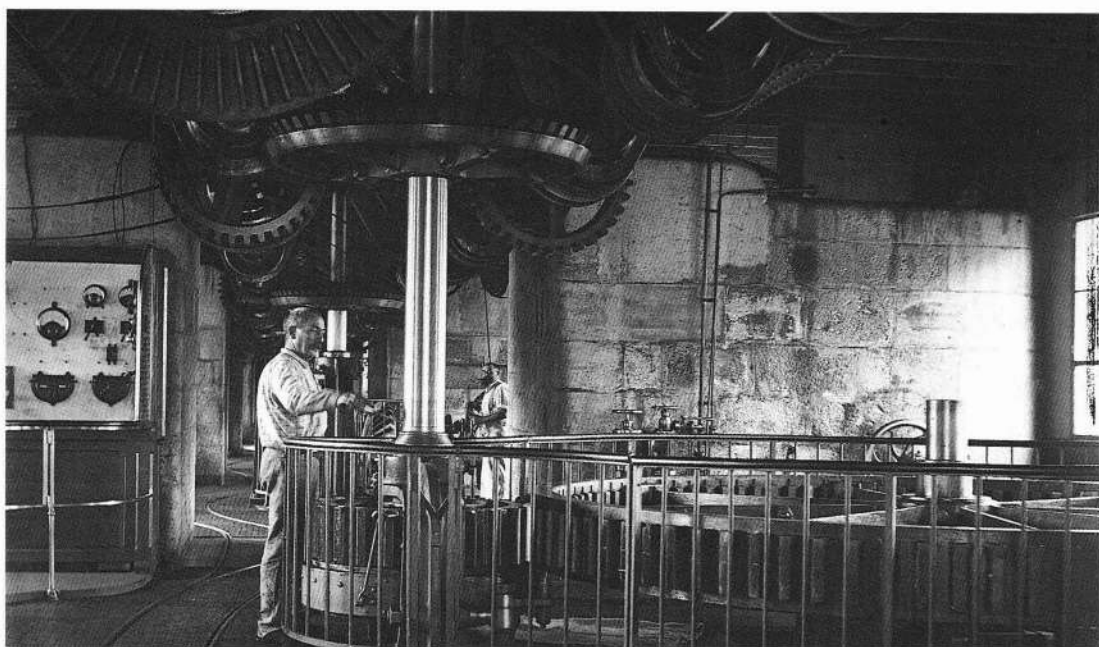


c



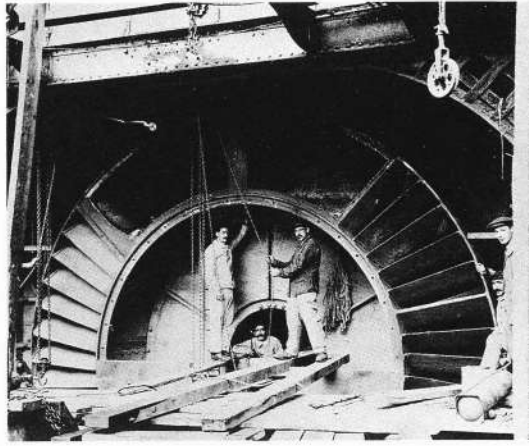
conçue par L.-D. Girard, du côté de l'île. La roue-hélice du côté de l'usine est à son tour remplacée par une turbine, du même type (c). Elle ne fut mise en service par Jules Logre que le 2 mai 1875, bien qu'elle soit mentionnée, certainement par anticipation, par Jules Saulnier dans l'Encyclopédie d'Architecture de 1874. Lorsque l'urgence de cette installation fut évidente, E.-J. Menier demanda conseil à Charles Callon qui proposa une turbine à chambre d'eau ouverte. Cependant, le coût des travaux de maçonnerie étant trop important, l'industriel se rallia à une turbine du "système Girard" mais, adaptée, pour fonctionner en "eaux moyennes". Cette turbine est du même type que celle inventée par Fontaine, c'est-à-dire parallèle (ou axiale) à axe vertical. Le système de vanettes permettant l'admission partielle constitue l'un des apports novateurs de L.-D. Girard à ce type de turbine. Ce moteur, comme la turbine installée en 1871, fut construite par la société Séraphin-Frères.

Ainsi, trois moteurs hydrauliques installés dans le moulin Saulnier mettent en mouvement l'ensemble des appareils de nettoyage, broyage, malaxage, nécessaires à la fabrication du chocolat. Tel qu'il est représenté en 1875, dans la Publication Industrielle d'Eugène Armengaud, ce dispositif fait apparaître la roue dentée horizontale, mise en mouvement par l'axe vertical de la turbine (d). L'arbre de couche mû par cette transmission parcourt tout le plafond du sous-sol du moulin et communique le mouvement à chaque étage puis à chaque appareil au moyen de poulies et de courroies. Le dispositif encore en place vers 1920, est visible sur cette photographie provenant des archives de l'usine (e). Quelques améliorations ont été apportées en quarante-cinq ans. Ainsi le tableau électrique laisse supposer qu'une partie de l'énergie mécanique était désormais transformée en énergie électrique, très certainement pour l'éclairage. Cependant, les engrenages subsistant montrent encore à cette époque la prépondérance de la transmission mécanique. (Fonds Menier, collection Nestlé France).

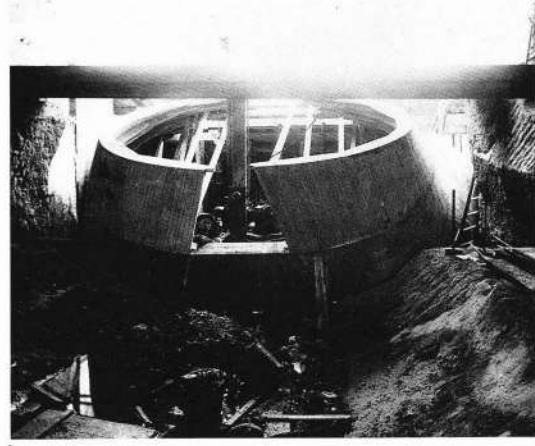


L'énergie hydraulique

Une nouvelle modification des installations hydrauliques eut lieu peu après la Première Guerre mondiale. Commencés en 1919, la réfection et le démontage de la roue centrale dura près de deux ans. La photographie, prise d'amont en 1920 montre les diverses parties de la roue-hélice (a). Ce moteur à axe horizontal, est placé transversalement par rapport au sens du courant. Sa roue mobile, dentée à son pourtour extérieur, est formée de deux couronnes concentriques. Évasées de l'amont vers l'aval, elles forment une série de "palettes-hélices", très visibles sur la photographie. Dans l'ouverture circulaire correspondant au diamètre interne de la roue, était posée une surface de révolution en tôle, permettant à l'eau d'arriver directement sur les aubes, sans préparation par des directrices. C'est ce qui a nécessité, trait de génie de L.-D. Girard, l'évasement de la couronne vers l'aval afin que l'eau, une fois turbinée, sorte sans vitesse et sans remous. En 1923, 1924, des travaux importants de maçonnerie ont été nécessaires pour réaménager complètement le site hydraulique. Un reportage photographique réalisé à cette époque permet de suivre l'installation des nouvelles turbines américaines fabriquées par la société Escher-Wyss de Zurich. Celles-ci sont du type Francis (brevet de 1855), c'est-à-dire à réaction, centripète et écoulement mixte. Le rotor, est composé d'aubes, ayant la forme d'une surface gauche, placée entre deux couronnes annulaires. Il est arrivé à l'usine, tiré par des bœufs (c) pour y être monté sur une bache en béton précédemment mise en place (b). Les aubes du distributeur, le stator, sont orientées au moyen d'un cercle de vannage. La pose des aubes inclinées d'environ 30°, se fait à l'extérieur du rotor (d, e). L'écoulement de l'eau se fait ainsi de la périphérie vers le centre, perpendiculairement à l'axe vertical. Le sous-sol du bâtiment Saulnier abrite aujourd'hui ces dispositifs ainsi que les régulateurs et les alternateurs accouplés chacun par courroie à une turbine (f). A partir des années 1920 et jusqu'à leur cessation d'activité en 1979, la transmission fut électro-mécanique. Un régulateur de tension Cuenod était associé à chaque dispositif constitué d'une turbine et d'un alternateur (g). Cette transformation a permis d'augmenter considérablement la puissance des installations.



a



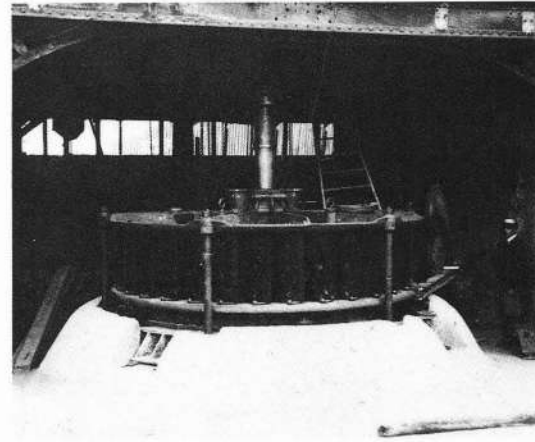
b



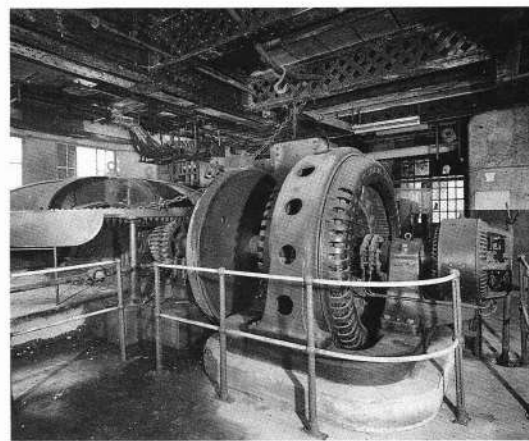
c



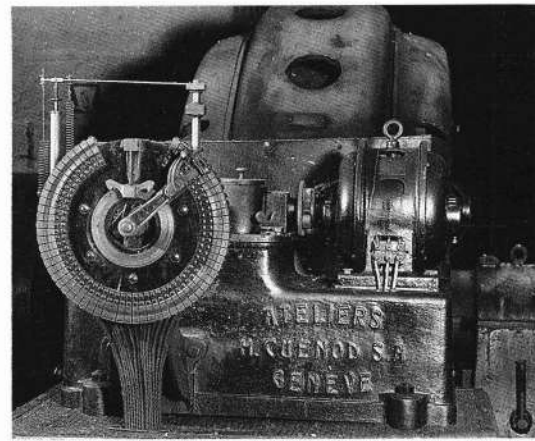
d



e

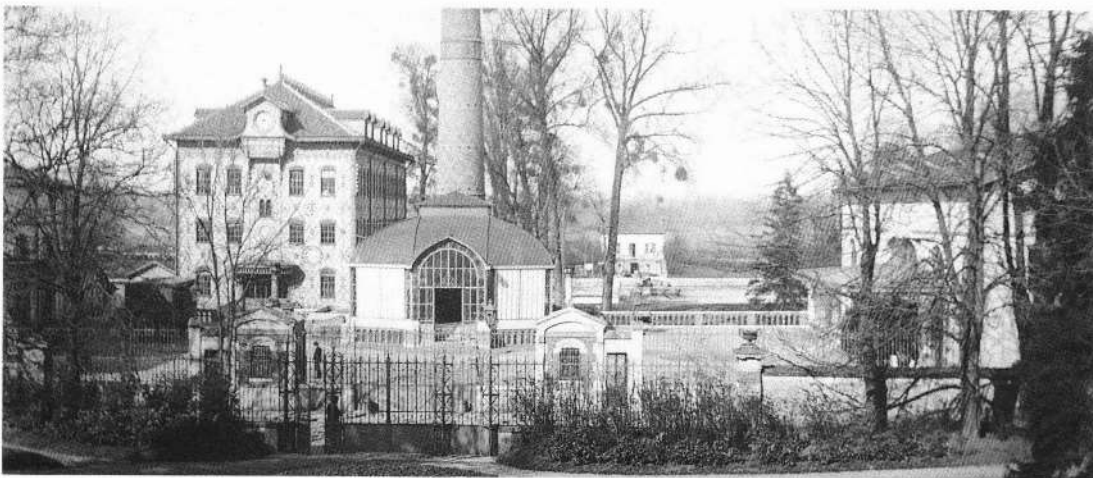


f



g

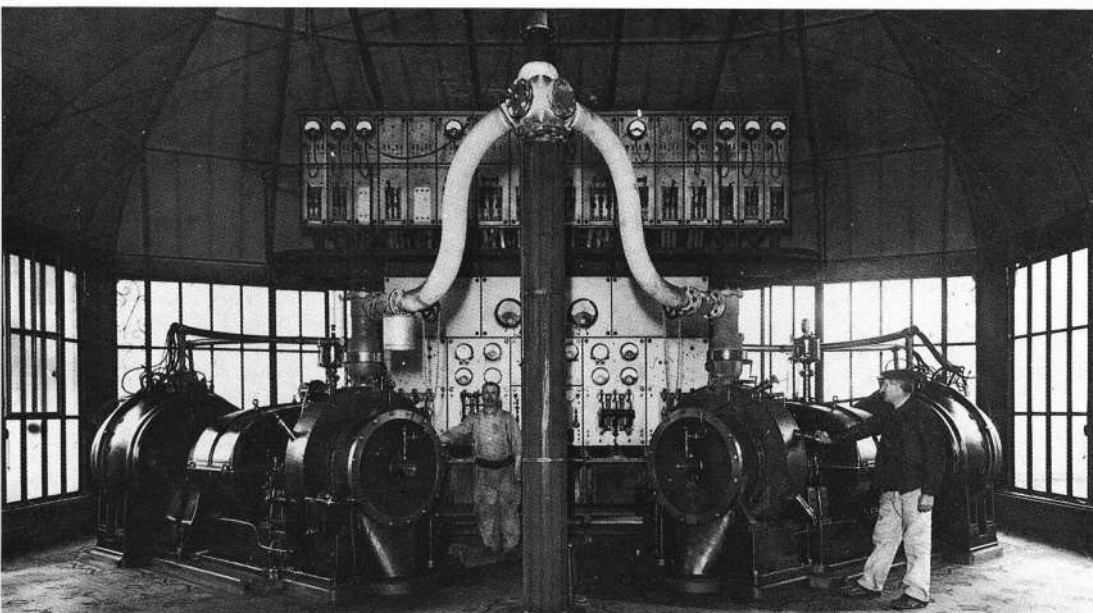
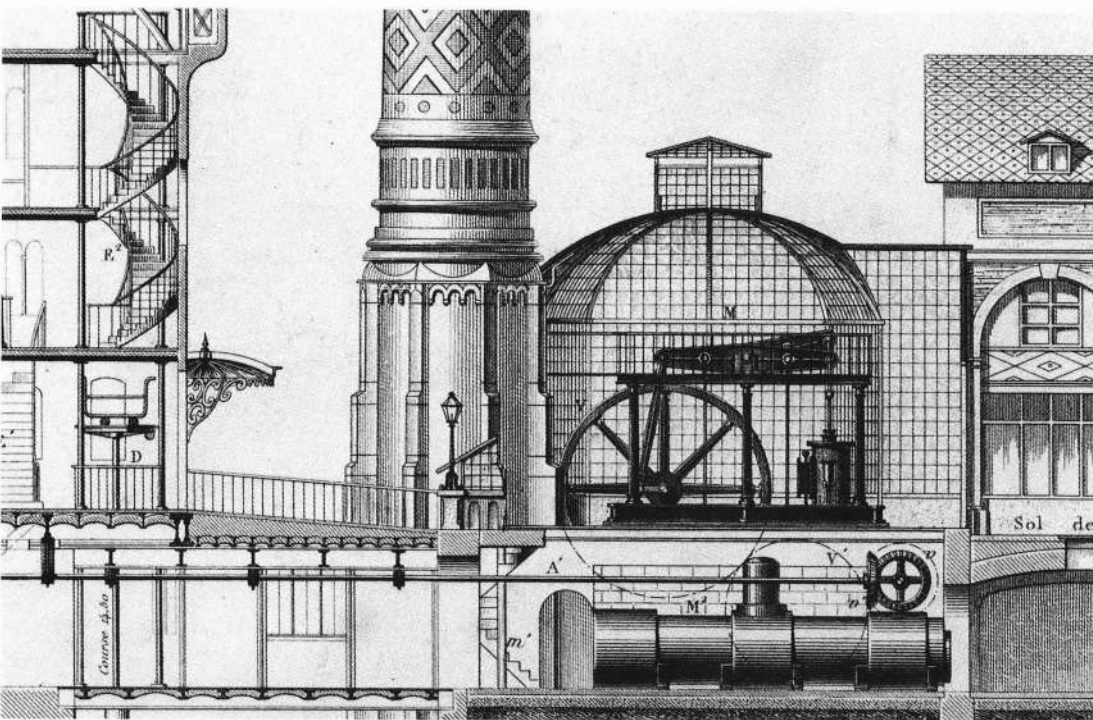
La vapeur



Si l'hydraulique a été prépondérante à Noisiel, il s'est cependant avéré nécessaire de relayer les roues et les turbines par d'autres moteurs moins tributaires des conditions climatiques. Il semblerait que dès 1839, Menier ait fait appel à Hermann, constructeur de machines de Maudslay de faible puissance (2 à 8 CV) actionnant des cylindres à broyer. Cette première intervention de la vapeur pourrait n'avoir joué qu'un rôle marginal. Lorsque Jules Saulnier intervient pour la première fois à Noisiel de 1860 à 1867, il entreprend, outre la construction des bâtiments de la grande cour, de la grille et des petits pavillons d'entrée, celle des édifices des machines à vapeur, de la grande cheminée et du gazomètre. La politique énergétique apparaît : il s'agit à la fois de développer la puissance et de diversifier les sources d'énergie. C'est ainsi qu'à partir de 1866 deux machines à vapeur importantes viennent relayer l'hydraulique lorsque cette énergie se révèle insuffisante. Toutes les transmissions peuvent alors être simultanément ou séparément mises en mouvement par l'une ou l'autre des énergies.

Les moteurs thermiques installés à cette époque sont deux machines monumentales à balancier avec détente variable et condensation, développant une puissance de 140 CV. Elles se trouvent alors abritées dans le bâtiment à pans coupés et charpente métallique (a, b).

Ces machines compound sont démontées en 1900 et 1901. L'édifice les contenant est alors légèrement modifié et le sol est recouvert de mosaïque. Le "M" de Menier et les feuilles de cacaoyer en constituent le décor. Deux nouvelles machines à vapeur à cylindre horizontal sont installées (c). Cette énergie thermique est alors relayée par l'électricité comme le montrent les tableaux. Ces machines reçoivent la vapeur provenant des chaudières par un dispositif tout à fait particulier et très décoratif. (Fonds Menier, collection Nestlé France).



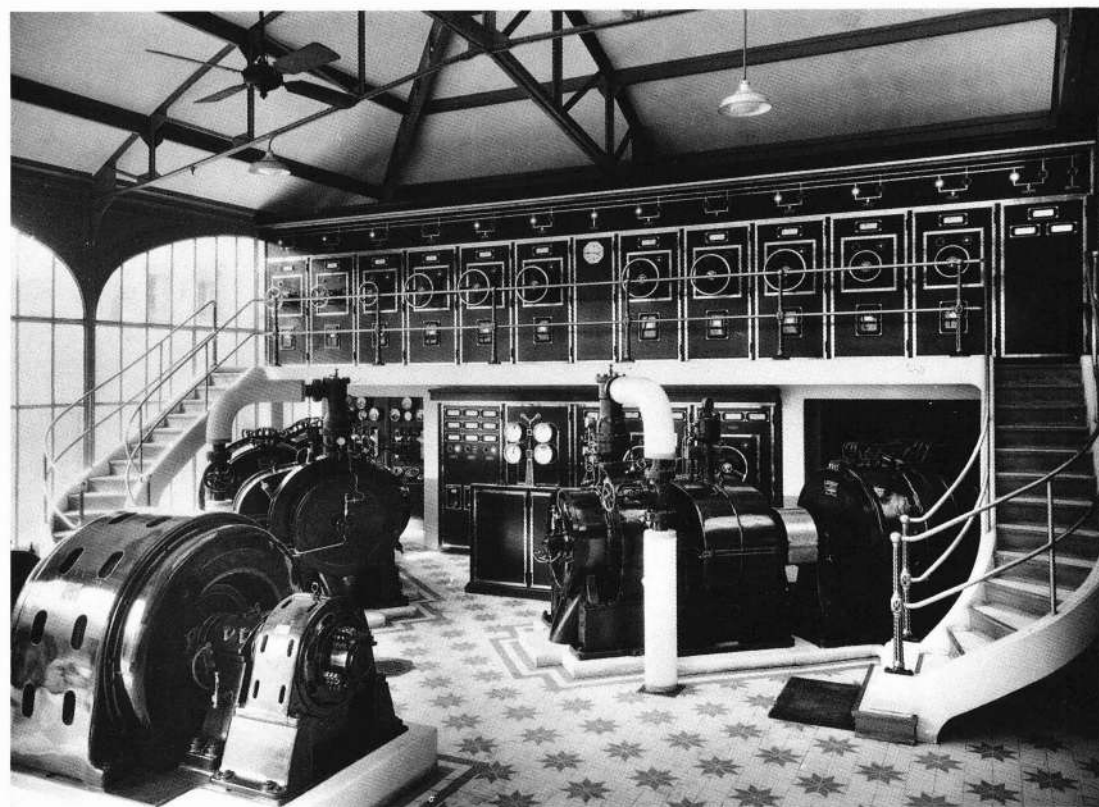
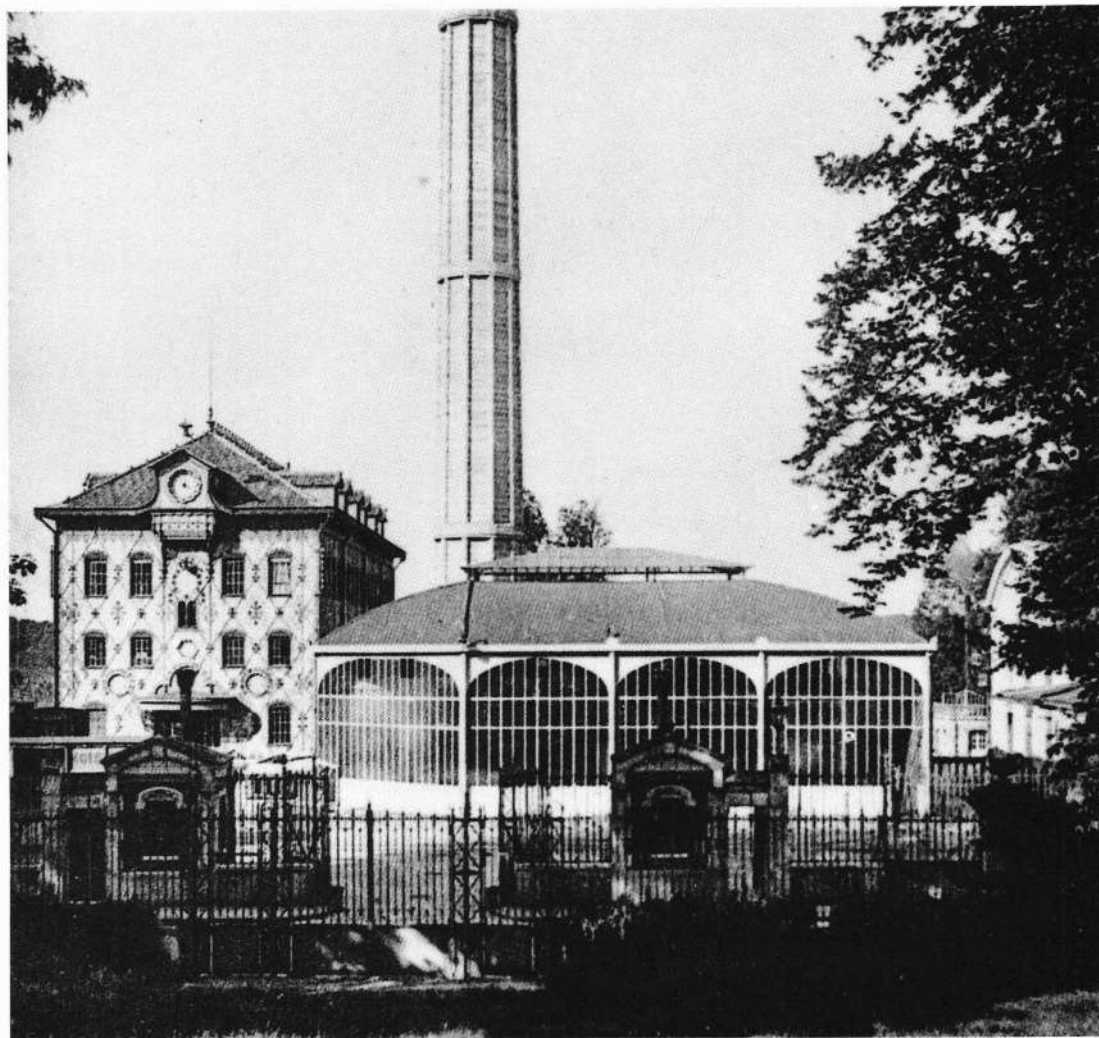
La vapeur

Conjointement aux importantes modifications concernant les moteurs hydrauliques, l'ensemble du dispositif énergétique de l'usine est repensé entre 1920 et 1925. Bien entendu, cela entraîne également des changements pour ce qui concerne l'énergie thermique.

Des travaux démarrent en avril 1921 afin de rehausser d'un étage et modifier la charpente métallique du bâtiment des machines à vapeur dans la cour centrale de l'usine. De grandes baies vitrées, caractéristiques des centrales énergétiques viennent alors améliorer l'éclairage intérieur, tandis que le sol est carrelé avec un simple décor d'étoiles. La grande cheminée en brique est détruite en juin-juillet 1922, pour être remplacée par une cheminée en ciment armé d'une hauteur de 70 m, construite en 1922-1923.

L'installation des moteurs thermiques est alors entièrement repensée. Les deux machines à vapeur à cylindre horizontal datant de 1901 sont probablement conservées et une troisième leur est adjointe. De plus, elles sont couplées à des régulateurs et alternateurs, ce qui met fin à l'usage de la transmission mécanique. Tout dans l'usine fonctionne dès lors grâce à l'électricité.

(Fonds Menier, collection Nestlé France).



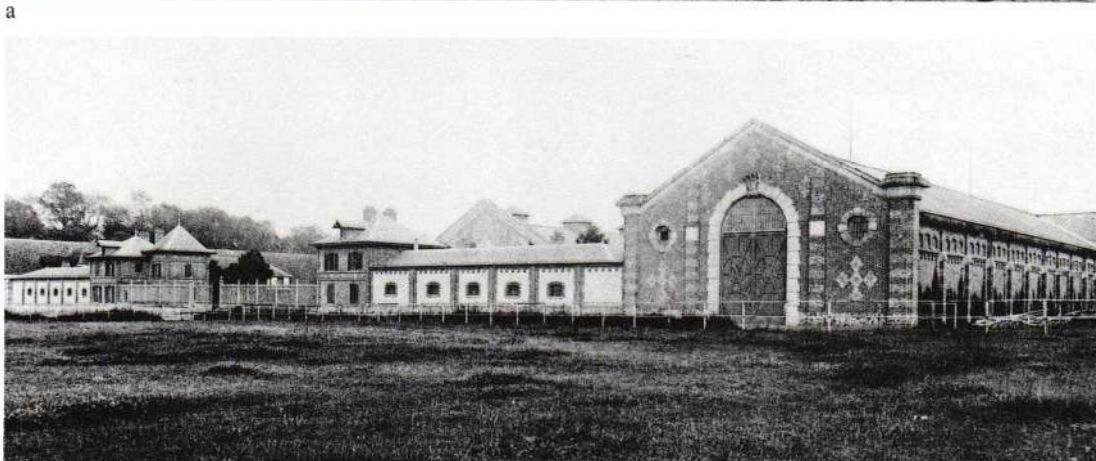
La ferme du Buisson

En même temps qu'elle demeure l'unique témoignage bâti du passé agricole de la commune de Noisiel, la ferme du Buisson illustre un secteur que les industriels chocolatiers entendaient développer autant que l'usine et la cité. La construction, engagée au début des années 1880, constitue le point d'orgue d'une décennie marquée par la restructuration du domaine de 1 500 ha dont les Menier s'étaient rendus propriétaires. Le souci de gérer de façon cohérente un ensemble regroupant les terres de cinq exploitations conduit à la mise en place d'un dispositif dans lequel la ferme du Buisson est l'élément prédominant. Cette réorganisation qui prend appui sur la création de la voie ferrée, se traduit en particulier par l'établissement d'une direction unique. Les bureaux, situés dans l'usine, centralisent la comptabilité des différentes fermes qui sont dotées chacune d'un gérant. Jusqu'en 1936, date à laquelle ce mode d'organisation fait place à de classiques contrats de fermage, l'exploitation du Buisson occupe le rang de ferme modèle. Ce choix se traduit d'abord par la mise en œuvre d'un programme architectural dont la réalisation s'échelonne de 1880 à 1888. Celle-ci commence avec la construction par Louis Logre d'un vaste bâtiment à deux niveaux dit "La grange-étable" qui occupe le milieu de la cour. Dès 1881, la ferme est raccordée à la voie ferrée reliant l'usine à la gare d'Emerainville. L'édification des bâtiments encadrant la cour centrale intervient dans les années suivantes mais le projet initial qui prévoyait deux granges symétriques à l'Est et à l'Ouest n'est pas mené à son terme. La réalisation s'achève entre 1884 et 1888 : construction d'une série de boxes avec pharmacie, infirmerie et porcherie, habitation du gérant de la ferme, laiterie, réfectoire des ouvriers, ateliers de réparation, poulaillers... En 1889, la ferme est électrifiée et équipée du téléphone. Elle est dotée des machines les plus perfectionnées et les espèces, sélectionnées par le laboratoire de l'usine ou acquises auprès des meilleurs éleveurs, permettent d'obtenir de très hauts rendements. On atteint ici un des chefs-d'œuvre de l'exploitation agricole dans la lignée des grandes fermes industrielles dont la création s'est amorcée sous le Second Empire. La réputation de lieu d'intense innovation qu'acquiert l'établissement de Noisiel lui vaut notamment d'accueillir deux concours de machines agricoles de l'Exposition de 1889 et d'être à cette occasion, visité par le président Sadi Carnot. (I.S.M.H.).



Autour de la cour s'ordonnent différents bâtiments selon un plan logique en quadrilatère, basé sur le modèle industriel type, avec au centre l'élément productif : l'étable, et de part et d'autre, les bâtiments de stockage et de maintenance : granges, remises. La grange formant la partie est, est le seul vestige subsistant de l'ancienne ferme qui daterait de 1789. Actuellement très remaniée, elle est transformée en salles de cinéma et galerie d'art (a).

De part et d'autre de l'entrée principale, deux pavillons furent construits en 1884 par l'entrepreneur Baudet Donon (b). Celui de gauche, était destiné au régisseur ; attachant à celui-ci se trouvaient les poulaillers modèles, avec les locaux d'élevage et dans le prolongement du pavillon du personnel, la laiterie et le réfectoire des ouvriers agricoles. Ces bâtiments ferment le quadrilatère du côté nord. Au sud, il est clos par les bâtiments de la porcherie. A l'ouest il est fermé par la grange. Elle est longue de 137 m et large de 18 m, sa toiture en ardoise bichrome est portée par trente fermes métalliques en treillis de 12 m de haut, croisées à l'extrémité nord pour abriter le matériel agricole. Sa façade, au portail flanqué de deux oculus est un rappel de celle tripartite de la grange-étable centrale. (Cartes postales, collection Noisiel, Ville d'Histoire).



La ferme du Buisson

La façade de la grange-étable (a) présente une exceptionnelle ordonnance tripartite soulignée par des contreforts, qui n'est pas sans évoquer la disposition des arcs de triomphe à trois baies. Elle est dictée par une distribution intérieure symétrique : deux rangées de stalles séparées par une allée centrale correspondant à la porte. Le très riche décor extérieur est essentiellement dû au jeu des briques dont la bichromie dessine différents motifs de tapisserie. Notamment les rosaces dans les losanges, rappel du moulin Saubnier, qu'on retrouve également sur le bâtiment des refroidisseurs et sur la mairie. En contraste avec ce jeu de brique, des arcatures de ciment blanc soulignent les rampants du pignon. La porte, aux vantaux en plaques de ciment imitant la menuiserie — curiosité célèbre — est mise en évidence par les bossages en pierre blanche encadrés de contreforts en assises alternées. Les contreforts d'angle sommés de boules et le dessin des baies en arc segmentaire parachèvent l'électisme de la façade. Cette grange-étable, restaurée, abrite actuellement une salle de spectacle.

Vue actuelle du pavillon situé à gauche de l'entrée (b). Autrefois destiné au régisseur et abritant certains locaux d'élevage (poulaillers) il est aujourd'hui transformé en bureaux et locaux de gestion.

Le pavillon du gardien à droite de l'entrée (c), avec dans le prolongement les ateliers d'intendance et à l'arrière-plan, le toit d'ardoise de la grange ouest avec son dessin de losanges identique à celui qui couvrait, à l'origine, la grange-étable centrale.

Sous le porche de la grange ouest, l'on aperçoit quelques unes des trente poutrelles à treillis montées par la maison Moisant (d).



a



b



c



d



e

La grange-étable, telle qu'elle se présentait avant sa transformation en salle de spectacle. Elle représente un immense espace d'une longueur de 85 m dont la charpente est constituée par 26 fermes métalliques d'une portée de 27 m et permet le stockage d'importantes quantités de céréales et de fourrages dans l'immense grenier du premier étage (e). Les 2 400 m² de plancher du rez-de-chaussée sont prévu pour une charge de 600 kg/m² et permettent la stabulation des différents troupeaux (écurie de 24 stalles, bouverie, vacherie de 48 places, bergerie avec quatre enclos de 100 moutons) et les opérations de manutention (f, g).



f

La ferme est parcourue par un réseau de rails de 500 m qui assure au moyen de wagonnets l'évacuation des fumiers ou le transport des nourritures et des récoltes (g).

La ferme du Buisson est actuellement transformée en centre d'action culturelle intercommunal.



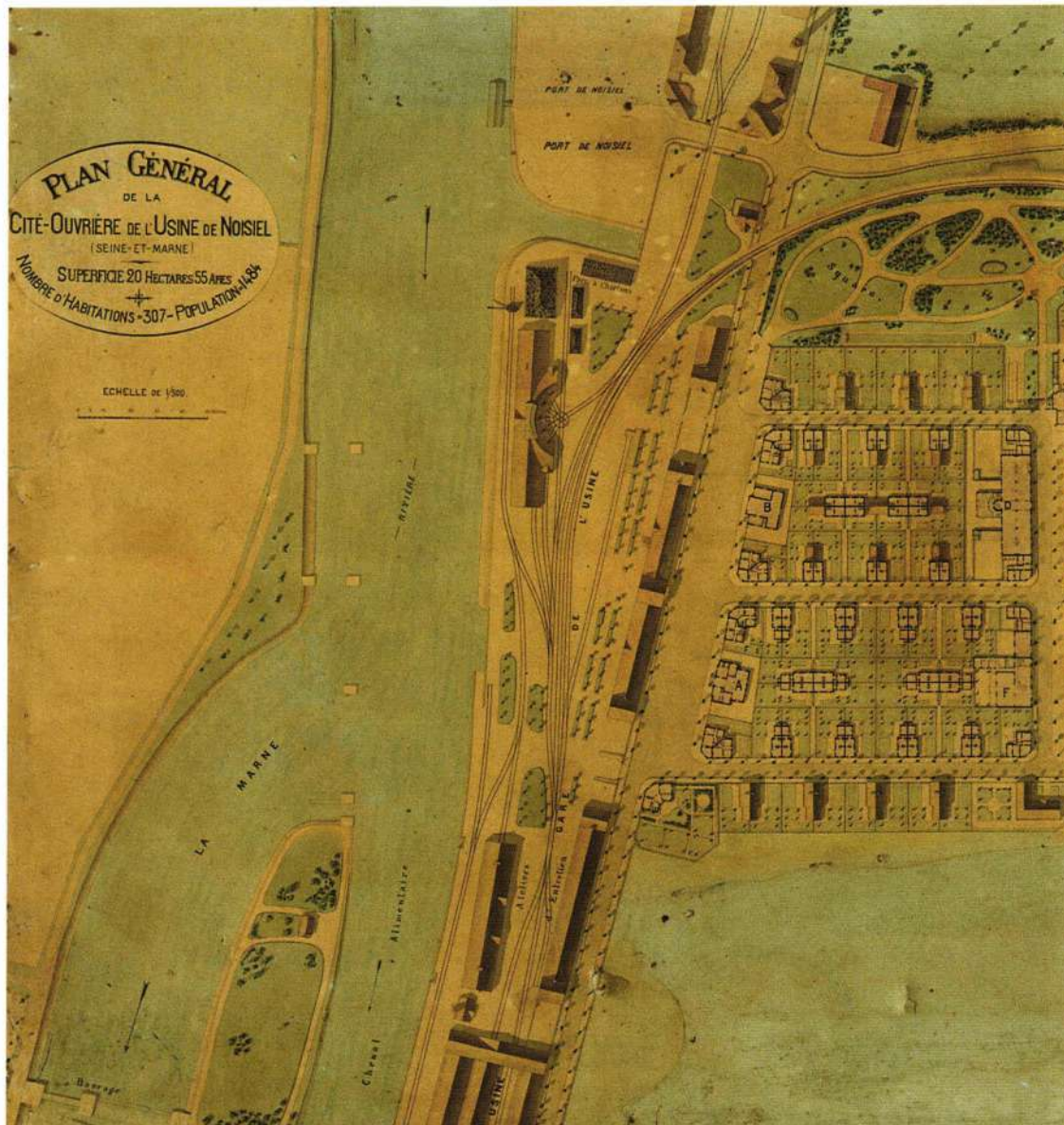
g

LA CITÉ OUVRIÈRE

La cité ouvrière de Noisiel, dont la construction a débuté en 1874, tout de suite après l'édification du moulin, illustre parfaitement le courant de pensée qui réunit, depuis le milieu du XIX^e siècle, hygiénistes et industriels dans une même volonté : celle de remédier aux maux physiques et moraux qu'engendrent l'exiguïté et l'insalubrité du logement. L'idée de réunir la population ouvrière près du lieu de production n'est pas nouvelle, car très tôt s'est fait sentir le besoin de stabiliser cette couche sociale, souvent marginale.

Il semblerait que les premières véritables agglomérations de maisons familiales destinées aux ouvriers et aux contremaîtres aient été créées pour les travailleurs de l'usine métallurgique du Grand Hornu, en Belgique, après 1818. Par la suite, ce sont les sociétés minières qui ont été les plus actives dans ce domaine. La grande période de développement du logement ouvrier se situe vers 1850. A cette époque de nombreux rapports sanitaires ont déjà été publiés, comme le *Tableau de l'état moral et physique des ouvriers* du docteur Villermé en 1840. Le docteur Hubert, en Prusse (1838) et Edwin Chadwick, en Angleterre (1842) font le même constat à l'échelle européenne : les ouvriers mal logés sont décimés par les épidémies et l'alcoolisme. Ces zones deviennent un danger général auquel il est urgent de remédier. Pendant la Seconde République, en 1848, le Conseil Général de la Salubrité présente un rapport catastrophique sur les garnis : le manque d'air et d'espace est une des principale source de contamination. Au-delà des utopies de Fourier et des communistes, les industriels comprennent que l'amélioration de la vie de l'ouvrier entraîne une amélioration de la production.

A partir de 1853, grâce à des crédits accordés par Napoléon III, de nombreux projets de cités ouvrières sont mis en chantier, à Paris et en province : à Mulhouse, à Anzin, à Blanzly. Deux types d'habitation



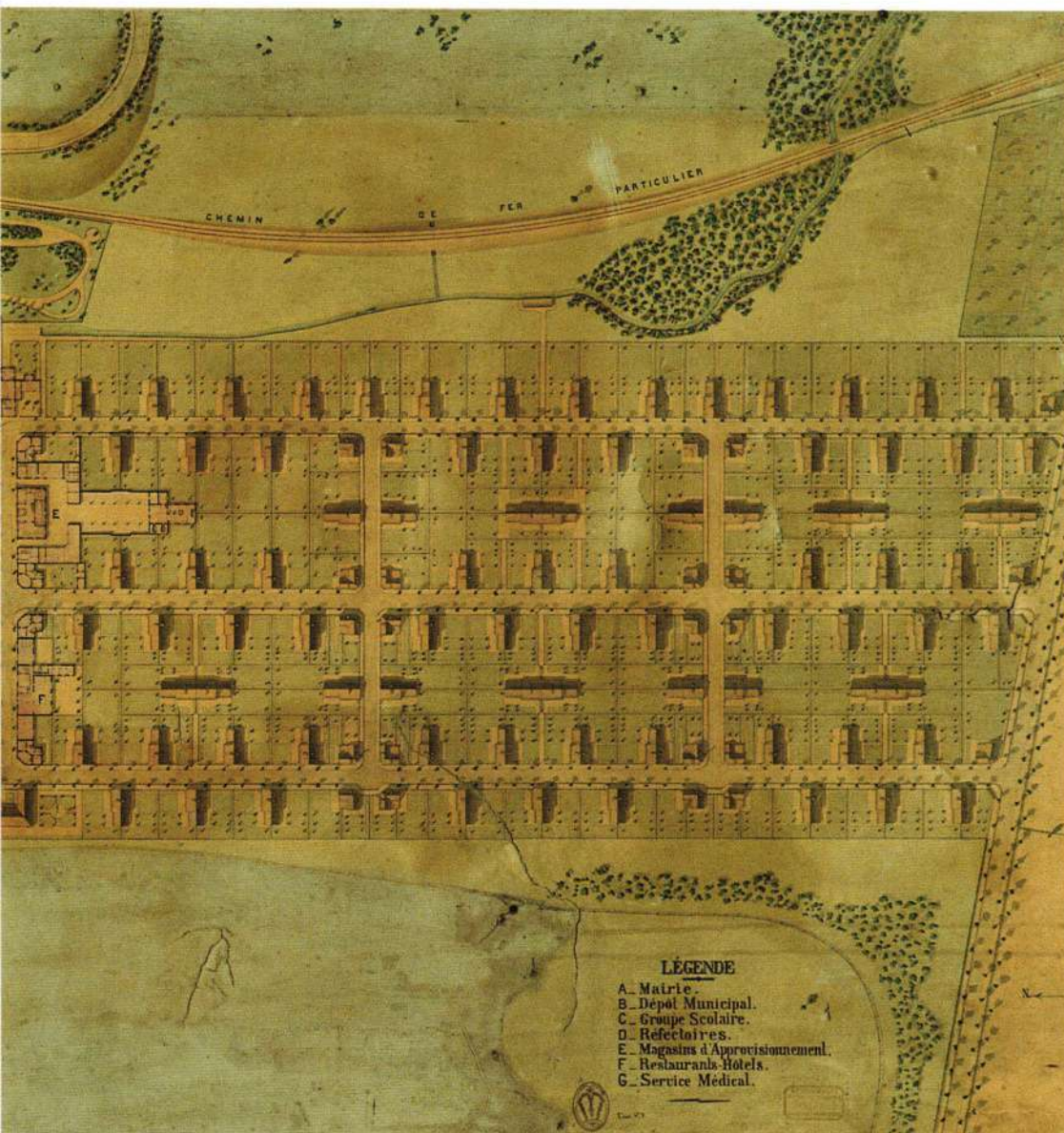
“Je n’ai jamais rien vu de plus parfaitement hideux et désolant que cette cité ouvrière fondée par un milliardaire défunt, dont le monument décore l’unique place de cet enfer”
(Léon Bloy, 1899).

“La population de Noisiel est heureuse, elle ne connaît ni le chômage, ni les grèves. Les habitants, laborieux comme l’abeille vivent tranquilles autour de l’usine, cette grande ruche qui les fait vivre”
(Charles Lucas, 1899).

se dégagent petit à petit : le logement collectif à étages pour les célibataires, et la maison pour l'habitation familiale. En Angleterre, les cités de Leeds et Bradford prennent une importance énorme. Elles seront d'ailleurs visitées par Gaston Menier et Jules Logre en 1870. L'Exposition Universelle de 1867 présente pour la première fois quelques-unes des maisons primées par l'Empereur.

A Mulhouse, dès 1852, Emile Muller alors jeune centralien, est choisi par le manufacturier Dolfuss, pour établir les plans d'une cité industrielle qui restera longtemps un modèle. Georges Picot dans son rapport sur les habitations ouvrières à l'Exposition Universelle de 1889 décrit encore le type mulhousien réunissant les logements par groupe de quatre au milieu d'un jardin, partagé, lui aussi, en quatre parties égales. Chaque logement possède une cave, un rez-de-chaussée avec salle commune et cuisine, un premier étage à deux chambres, un appentis pour le bûcher et le cabinet d'aisance. Ces dispositions, ainsi que le plan en quinconce adopté pour disposer les maisons le long des rues préfigurent la cité de Noisiel. Aussi est-il tout à fait probable, qu'Emile Muller, devenu patron de l'usine de céramique d'Ivry, ait posé avec Jules Logre les bases de la cité nouvelle, lors de sa collaboration avec la famille Menier pour la décoration du moulin.

Contrairement à ce qui se passait dans d'autres cités, les occupants des maisons de Noisiel n'avaient pas accès à la propriété selon un système de location vente. Il fallait éviter que par suite de vente ou d'héritage, des personnes étrangères à l'usine puisse vivre dans la cité. Cette situation dura jusqu'en 1963, date à laquelle la cité fut vendue aux occupants.



L'édification de la cité se répartit en cinq phases de construction. La première étape constituée de 66 maisons ainsi que du groupe scolaire (entre 1874-1876) est à l'opposé de l'ancien village de Noisiel, situé en bord de Marne, dont une partie avait précédemment été détruite pour faire place à des logements ouvriers collectifs. Petit à petit, la cité s'accroît : 26 maisons en 1880-82 ; les réfectoires et restaurants en 1884-85 ; la mairie, l'arsenal des pompes, 53 maisons entre 1890 et 1895 et enfin, 6 maisons entre 1901 et 1911.

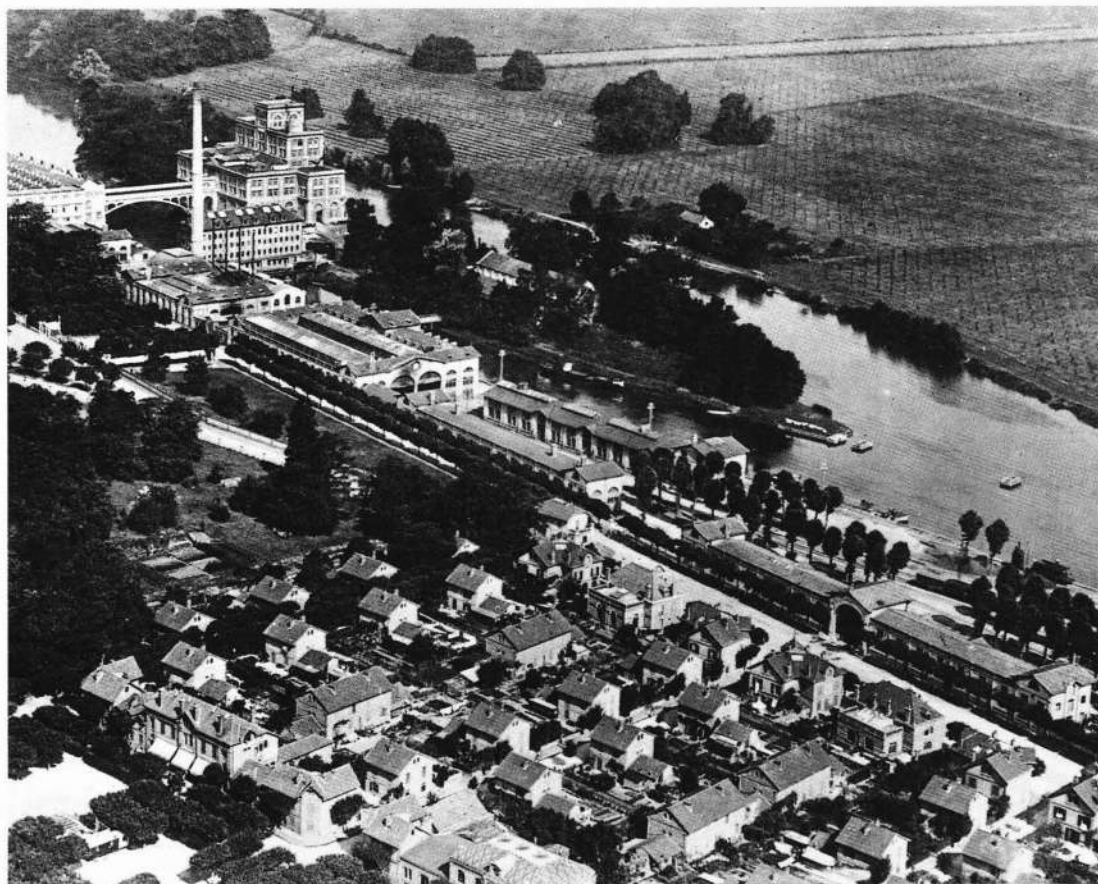
Sur ce plan général de la cité et d'une partie de l'usine vers 1893, l'on voit la cité déjà entièrement constituée. Au nord, la mairie et les pavillons les plus soignés font face à l'usine, les équipements collectifs s'ordonnent autour de la place, et vers le sud, les maisons s'alignent le long de trois grandes rues parallèles jusqu'à l'emplacement de la future maison de retraite Claire Menier (1898). (Document Menier, collection Nestlé France).

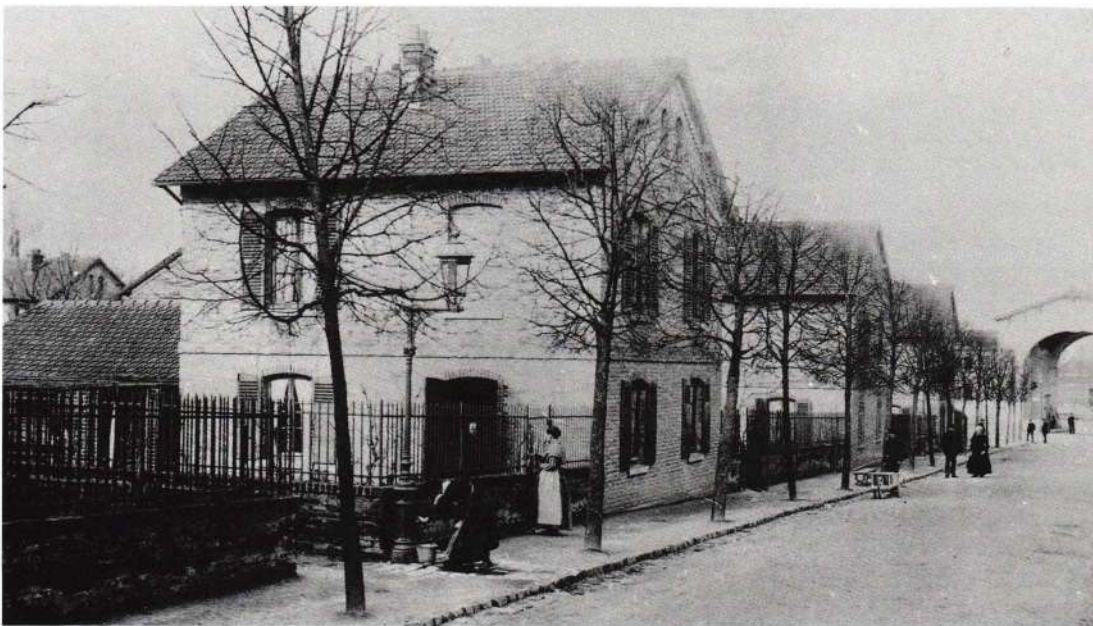
La cité ouvrière

La cité de Noisiel est limitée par la Marne et l'usine au nord, et au sud par le plateau briard vers lequel les rues montent : "200 maisons sont réparties sur 30 ha, coupés par les voies plantées d'arbres, éclairées au gaz et alimentées en eau par des bornes-fontaines. L'ensemble constitue un village créé de toutes pièces. Chacune des maisons doubles comprend deux pièces au rez-de-chaussée, deux chambres au premier étage, un hangar avec bûcher et cabinet d'aisance et un jardin de 400 m² (Lucas et Darvillé : *Les habitations à bon marché*, Paris 1899). Cette notion de "village créé de toutes pièces" nécessite l'installation d'un certain nombre de structures collectives présentes dans un village traditionnel.

Sur la vue aérienne de l'usine et d'une partie de la cité vers 1920 (a), on peut voir au premier plan, de part et d'autre de la rue principale, une partie des réfectoires et l'hôtel-restaurant formant la partie nord de la place principale. Les îlots pavillonnaires sont particulièrement bien lisibles : au centre les maisons en cœur d'îlot à quatre logements, en périphérie les maisons types à deux logements avec leurs appentis, et aux intersections des rues, les maisons d'angle. Face au mur d'enceinte de l'usine, se trouve la nouvelle mairie, le bâtiment des pompiers, et d'autres maisons d'angle destinées aux contremaîtres et à l'encadrement.

A Noisiel, au centre de la cité, autour de la place ont donc été disposés : une école mixte primaire et une salle d'asile pour les petits, dont les frais étaient pris en charge par l'usine, des magasins d'approvisionnement (b) fournissant vêtements et nourriture au prix de revient, des réfectoires surmontés d'une salle, utilisée par les ouvriers comme lieu de réunion et salle de cours pour adultes. Deux hôtels-restaurants se faisant face, accentuent ce regroupement des activités communes en un seul point. La première mairie, qui abritait également le lavoir public, est remplacée en 1895 par la "nouvelle mairie" excentrée par rapport au reste du village et faisant face à l'usine. (Fonds Menier, collection Nestlé France).



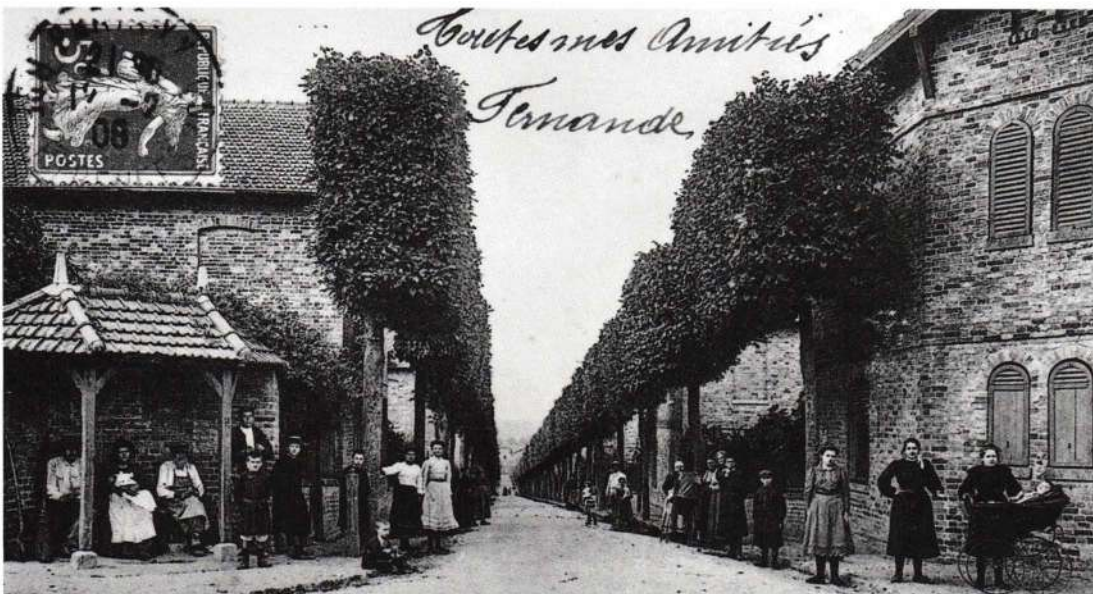


La rue principale descend (c) vers l'entrée de l'usine au Nord. Trois rues de 600 m de long traversent la cité du Sud au Nord, coupées de quatre rues transversales. (Fonds Menier, collection Nestlé France).



Sur la place (d) située entre l'enceinte sud de l'usine et la cité proprement dite, on aperçoit à gauche la façade de la nouvelle mairie devant laquelle ne peuvent manquer de passer, les ouvriers, sortant de l'usine.

Faisant suite à la première mairie, la "nouvelle mairie" fait partie de la dernière tranche de travaux de la cité, ainsi que la maison d'angle à l'arrière plan, dont la façade, agrémentée d'une lucarne pignon offre cet aspect un peu plus soigné des maisons de contremaîtres et d'ingénieurs. (Fonds Noisiel, Ville d'Histoire).



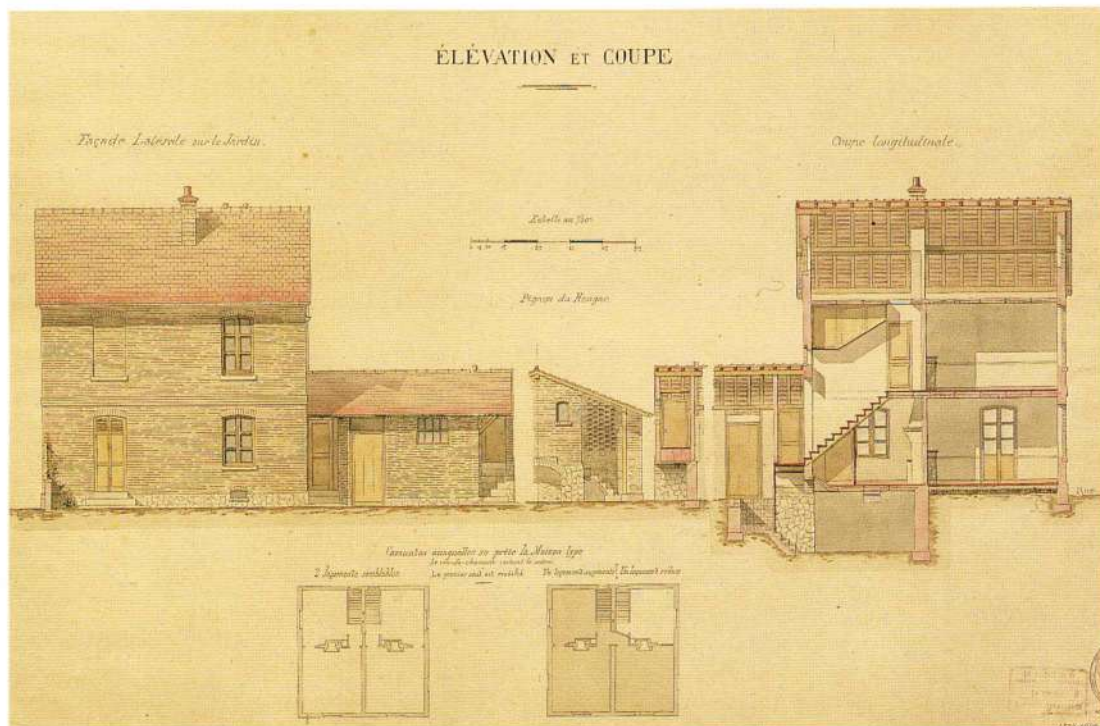
A l'angle d'une rue principale et d'une transversale avec les maisons types, à deux logements, et d'une maison d'angle ordinaire, se trouve un abri en appentis, comme il en existait plusieurs. Il offre un lieu de repos et une protection éventuelle contre les intempéries (e). (Fonds Noisiel, Ville d'Histoire).

Habitat

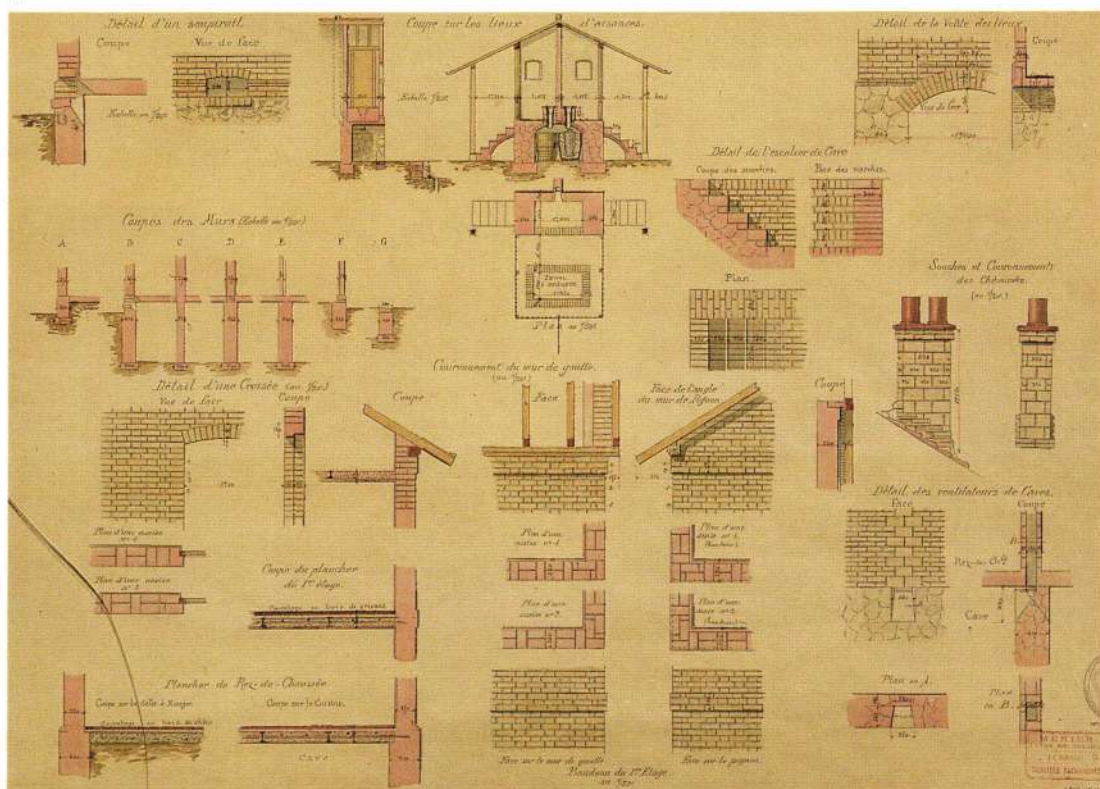
Tous ces plan, coupe et élévation ont été présentés à l'Exposition Universelle de 1889. Le pavillon type (a), compte deux logements indépendants isolés par un mur de refend. Le logement, d'une surface habitable de 64 m², comprend une cuisine et une salle de séjour au rez-de-chaussée, deux chambres à l'étage, des dépendances (cave, grenier, cabinet à fosse mobile...) (c) et un jardin attenant de 300 m², destiné au potager, indispensable complètement salarial. Toutes les pièces sont tapissées de papier peint et parquetées, à l'exception de la cuisine peinte et carrelée. La chambre des parents et la salle de séjour disposent d'une cheminée, la petite chambre et la cuisine de placards. Celle-ci est pourvue d'un fourneau et d'un évier, le hangar d'un fourneau à lessive, la cour d'une aire sablée destinée aux enfants...

Cette "libéralité patronale" dont le loyer mensuel est l'équivalent de deux à six journées de travail selon les qualifications, sera consacrée premier logement ouvrier français, sous le triple rapport du prix de revient de la qualité d'habitat et du loyer, à l'Exposition Universelle de 1889.

Les fondations des maisons sont en pierre, et les murs en briques de 22 cm d'épaisseur (b). Pour répondre aux besoins en matériaux, Castellier, président de l'Union Céramique et Chaufournière de France, a fait construire en 1874 une briqueterie à four Hoffman. Installée près du Ru Maubué, derrière la rue des écoles, elle est utilisée pour les deux tranches de construction de 1874-1876 et 1880-1882. Le four, démoli après travaux avait quatorze compartiments de 4,80 m de longueur, sur 3,30 m de largeur et 2,75 m sous voûte. Chacun d'eux avait une capacité de 40 m³. La cuisson annuelle pouvait atteindre 5 500 000 briques. Une seconde briqueterie est construite près du cimetière pour la dernière tranche des travaux et fonctionnera jusqu'en 1900. (Fonds Menier, collection Nestlé France).



a



b

Habitat

Outre les quatre-vingt quatorze pavillons du type à deux logements, la cité se compose en 1900, de dix maisons en cœur d'îlot, de vingt-cinq maisons d'angle, de cinq maisons d'employés et de trente-huit appartements essentiellement situés sur la place centrale, accueillant les célibataires et autres catégories de personnes comme les instituteurs ou les médecins. La disposition des maisons en quinconce (a) les unes par rapport aux autres permet une meilleure circulation de l'air et de la lumière. Nous avons ici la façade sur rue du pavillon ouvrier type à deux logements.

Les maisons d'angle en partie basse de la ville sont destinées aux employés et ingénieurs. Plus vastes, elles comprennent au rez-de-chaussée une cuisine, une salle à manger et un salon, des WC à mi-étage, chambres et cabinet de toilette à l'étage, chambres lambrissées au second. Le pan-de-bois de la lucarne pignon et la bichromie légère de la façade leur donne un aspect plus cosu et plus pittoresque (b).

Les baies géminées (c) sont ici disposées sur le pan coupé et non plus sur le pignon comme pour les pavillons types. L'affectation de ces maisons d'angle plus ordinaires diverge selon les sources : contremaîtres, jeunes ménages, veuves.

Des maisons en cœur d'îlot (inspirées de celles construites par la Société industrielle de Mulhouse en 1852) regroupent chacune quatre logements modèles, accessibles par deux couloirs.



a



b



c

Hygiène et santé

Georges Picot, dans son rapport sur les cités ouvrières à l'Exposition Universelle de 1889 mentionne : "comme à Mulhouse la cité possède des lavoirs et des bains qui, largement pourvus d'eau chaude et d'eau courante, suffisent amplement au lavage du linge et aux soins de propreté de la population". Ces structures peuvent paraître superflues puisque les maisons possèdent un cabinet de toilette et un fourneau à lessive dans le hangar. En réalité, Noisiel, comme tous les villages de France en cette fin du XIX^e siècle n'a pas l'eau courante, alors exclusivement réservée aux grandes villes. C'est pourquoi, à Noisiel, on mentionne comme une commodité certaine pour la population, la présence de bornes fontaines placées dans les rues, tous les quarante-cinq mètres environ. Le cabinet de toilette n'était qu'un espace d'intimité et le fourneau à lessive n'était pas utilisable pour les grandes pièces (draps). On allait donc au lavoir et aux bains.

En ce qui concerne l'hygiène générale de la cité, le nettoyage des rues était assuré par un corps d'éboueurs, les produits de balayage enlevés deux fois par semaine et une partie des ordures ménagères déposée dans une fosse spéciale pour être utilisée comme engrais pour les jardins. Deux médecins et un pharmacien officiaient au service médical, situé à l'angle de l'actuelle avenue Claire Menier et de la place centrale. Ce service comprenait une salle d'attente, un cabinet de consultation et une salle d'opération d'urgence. Il existait également une consultation de nourrissons et une chambre d'allaitement.



Un des lavoirs était situé sur le Ru Maubué, l'autre sur le territoire de l'usine, un peu en aval du moulin, sur la rive gauche. C'était un lavoir-ponton qui ne possédait pas de système d'étendage (a). Non loin de ce lavoir, un autre avec une fontaine d'eau de source est situé au sous-sol de la première mairie construite en 1861 par Saulnier. Celle-ci, qui fut appelée par la suite la Mairie-Lavoir, ne semble pas avoir fait école. Elle a cessé de fonctionner en 1890.

La pratique des bains-douches collectifs était très répandue dans les cités ouvrières où ils sont souvent mentionnés. Muller rappelle leur nécessité en 1855.

Les aménagements de la nouvelle chocolaterie, à partir de 1906 ont entraîné la destruction du lavoir et des bains-douches. L'établissement figurant sur le document a été commencé par Louis Logre en 1914 (b). Edifiés au carrefour des chemins de Noisiel, Torcy et Lagny, les bains font face aux ateliers et magasins situés en amont de l'usine. La cheminée, élevée en 1880 a d'abord appartenu à la chaufferie de l'atelier des caisses. Elle a été modifiée par Louis Logre en 1891. L'ensemble a été détruit entre 1979 et 1981. La façade des bains, reprend très nettement la façade de l'atelier (antérieure d'une trentaine d'années), avec la grande porte dont le cintre est souligné de brique tranchant sur le parement clair. En brique également les chaînages d'angle et les pas de moineau. Bien que les bains douche appartiennent aux équipements collectifs, ils sont assimilés à l'usine, d'un point de vue architectural. (Fonds Menier,

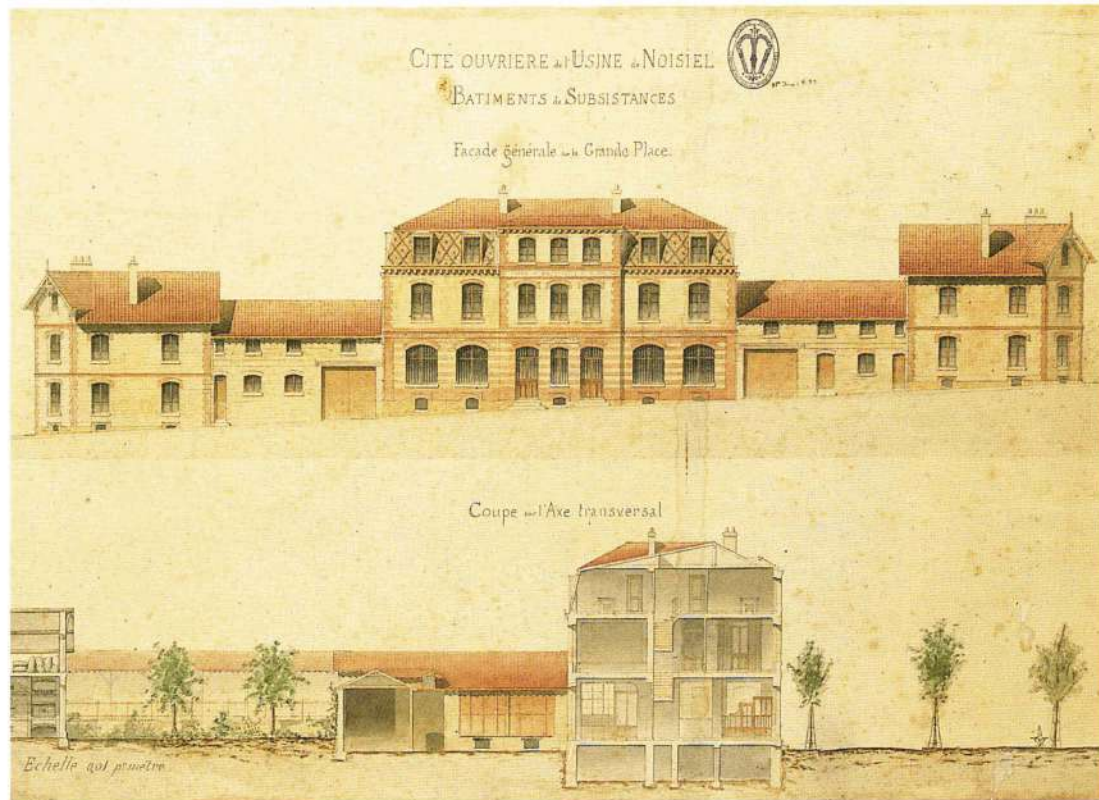


Les équipements collectifs

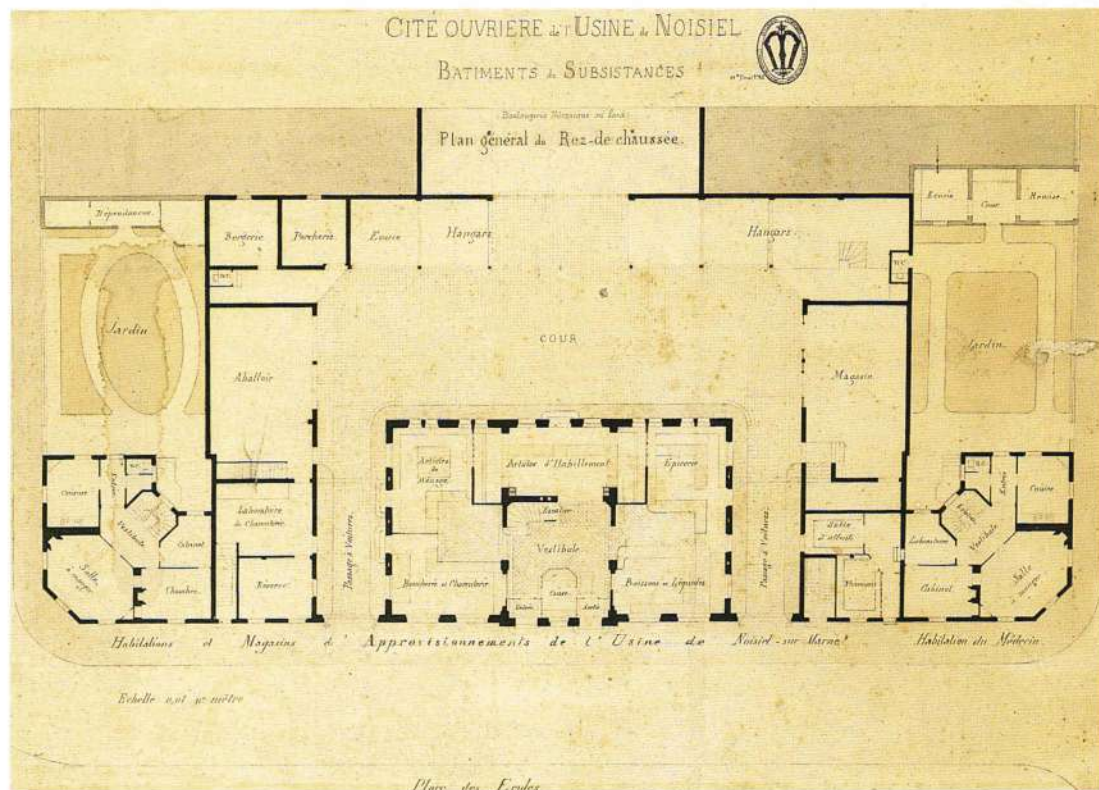
Edifiés sur la partie sud de la place, les magasins de la coopérative d'approvisionnement datent des débuts de la construction de la cité (1876). Là encore, l'action d'Emile Muller a sans doute été déterminante, car dès 1855, il préconise la création de ce type d'établissement dans les cités ouvrières. En 1876, la population de Noisiel étant passée de 200 à 700 habitants, les difficultés d'approvisionnement commencèrent à se faire sentir. Emile Justin Menier, au lieu de faire appel à des commerçants extérieurs propose la création d'une société coopérative. Il s'agit pour l'industriel de prêter les locaux, d'avancer les premiers fonds, et de se placer ensuite comme simple associé.

Les magasins d'approvisionnement

Ces élévation, coupe et plan des magasins ont été présentés à l'Exposition Universelle de 1889. La coopérative n'a pas fonctionné à Noisiel, et dès 1880, elle est remplacée par les "magasins d'approvisionnement", dont la fonction de ravitaillement reste inchangée, dirigés par la famille Menier, par l'intermédiaire d'un gérant. En 1892 on y vendait par jour 1 200 kg de pain et 250 kg de viande. A partir de 1912, les économats patronaux ont cessé leur activité et les magasins sont devenus indépendants. C'est le plus ancien des équipements collectifs, avec le service médical, occupant le pavillon d'angle à droite. La façade est plus austère que celle des équipements qui seront construits ultérieurement (a). Elevé sur trois niveaux, le corps central se distingue par le rythme différent de ses travées et l'absence d'étage de grenier. Les annexes (entrepôts, abattoirs, écuries, réserves) (b) sont séparées du bâtiment par des passages latéraux destinés aux voitures d'approvisionnement. Au fond de la cour se trouve une boulangerie à pétrin mécanique. Les magasins s'organisent autour de la caisse centrale. On y trouve une épicerie avec vente de vin à emporter, une mercerie, une boucherie, un comptoir de quincaillerie et des articles de ménage. Les céréales, les laitages, les œufs, une partie de la viande proviennent de la ferme du Buisson. Les achats sont réglés au comptant, à crédit, ou retenus sur les salaires. Les étages supérieurs sont occupés par le logement du gérant et les bureaux. (Fonds Menier, collection Nestlé France).



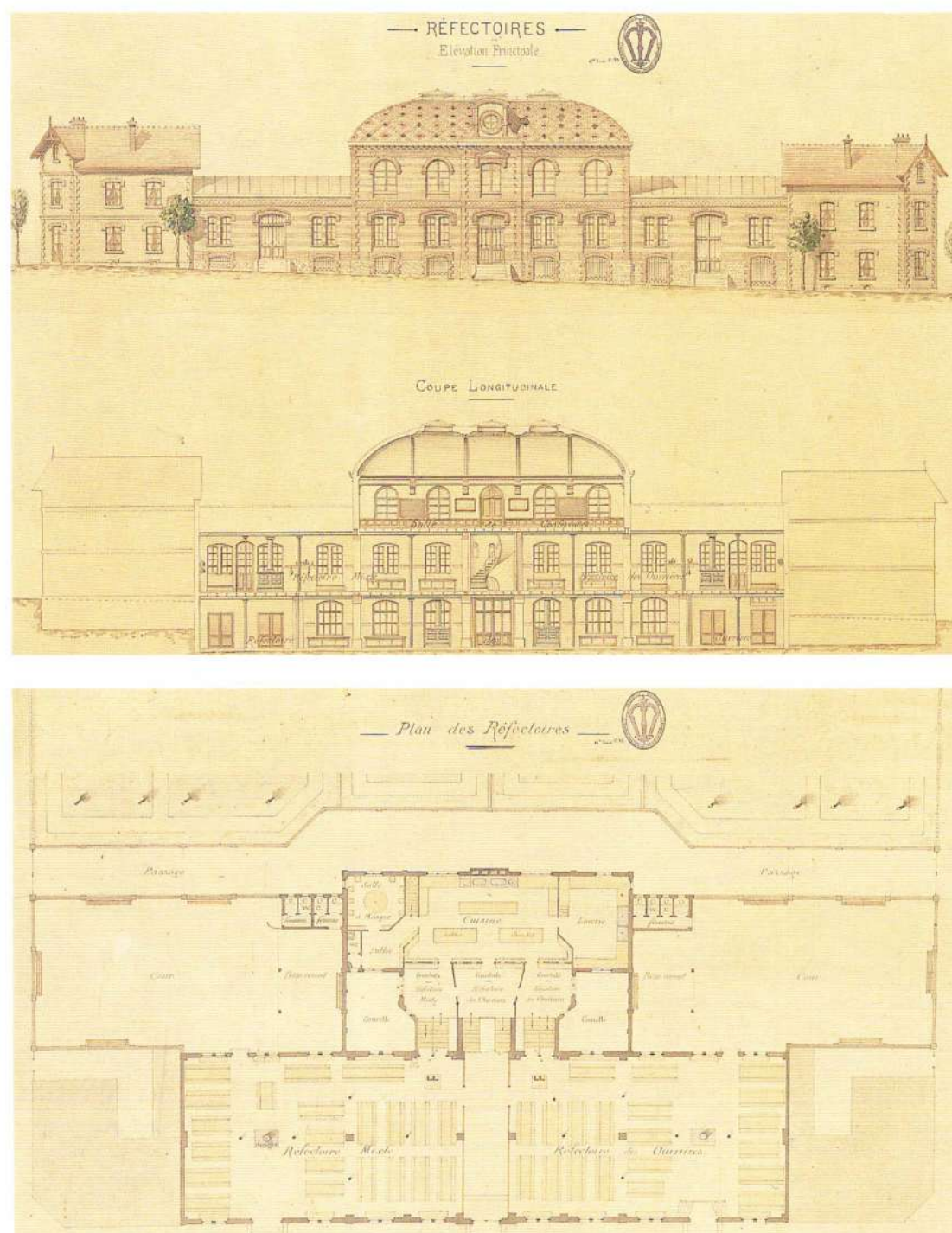
a



b

Les réfectoires édifiés entre 1884 et 1885, sur la partie nord de la place, d'après les plans de Louis Logre, sont destinés aux ouvriers et ouvrières habitant les villages voisins et apportant leurs repas froids. Les entrées des deux salles du rez-de-chaussée s'effectuent par l'extérieur, en empruntant les deux portes des ailes latérales. Les plats apportés y étaient réchauffés sur des "chauffoirs à bain de sable" (selon les notes de Louis Logre) répartis dans les salles, au sol carrelé de céramique et pourvues d'eau courante.

A partir de 1889, une cuisine est construite sur la partie arrière du bâtiment. Un cuisinier et deux employés y préparent des plats chauds, destinés aux repas sur place, ou encore au repas familial que les ouvrières avaient la possibilité d'emporter le soir. Dans la revue d'hygiène alimentaire, en 1904 on insiste sur le fait que ces repas étaient sains, équilibrés et variés, à base de poissons, de légumes et de viande. Les menus étaient affichés quotidiennement et le service assuré par des employés installés derrière huit guichets. Les consommations étaient réglées avec des jetons, déduits du salaire ou échangés à l'économat. (I.S.M.H.).



Les réfectoires

L'élévation de la façade antérieure, coupe sur la façade postérieure et le plan, du rez-de-chaussée, ont été présentés à l'Exposition Universelle de 1889.

Au premier étage se trouve une grande salle, couverte d'une toiture rhomboïdale à tuiles polychromes, montée sur une charpente métallique. Elle est éclairée par quatre fenêtres cintrées sur la façade, mais aussi par trois lanterneaux zénithaux, visibles sur la coupe (a).

Utilisée comme salle de cours, bibliothèque, salle de conférence ou de réunion, elle fait partie de ce type de lieux présentés comme "clubs ouvriers ou cercles populaires" par la section "économie sociale" de l'Exposition Universelle de 1889. Ces clubs d'origine anglaise étaient destinés au "bien-être moral, social et matériel" des ouvriers. Ce type d'utilisation d'un équipement collectif est également dans la lignée d'une conception fouriériste.

A Noisiel, les cloisons du rez-de-chaussée, du passage central étaient escamotables (b) et permettaient de créer une grande salle destinée aux bals ou aux fêtes occasionnels.

En 1920 fut ajoutée une salle de cinéma à l'arrière du réfectoire des ouvriers.

L'établissement appartient à présent à la commune de Noisiel. (Fonds Menier, collection Nestlé France).

Les équipements collectifs

Les réfectoires

Comme tous les autres équipements collectifs de la place, les écoles et les deux cafés, ils se distinguent des logements par une frise de céramique jaune et bleue différente selon les édifices et soulignant la partie haute. La fonction spécifique de restaurant n'est pas lisible sur la façade (a) ; cette dernière s'ordonne autour d'une travée centrale légèrement en saillie et marquée par une élévation différente. Ce type d'édifice pourrait aussi bien abriter la mairie ou l'école.

La qualité décorative s'exprime ici par l'agencement varié des briques. Elles sont disposées en chaînage le long de la travée centrale ; elles forment une bande en saillie sur les doubles baies du rez-de-chaussée ; elles sont rayonnantes pour les arcs en plein cintre du premier étage. Le toit rhomboïdal couvre la charpente de la grande salle de réunion. La distribution intérieure de l'édifice était encore dictée par les préoccupations morales de l'époque : la salle du sous-sol accueillait les ouvriers célibataires ; les couples mariés d'une part, et les ouvrières célibataires d'autre part, étaient répartis dans les deux salles du rez-de-chaussée.



a

Les deux cafés-hôtels-restaurants élevés en vis-à-vis sur la place communale, de 1885 à 1887 (b), sont construits sur le même plan, dépendances comprises (écurie et remise). Le rez-de-chaussée abrite un débit de boissons, une grande salle largement ouverte côté jardin et les équipements indispensables (réserves...). Une vingtaine de chambres à l'étage, destinées aux célibataires de l'usine ainsi que des logements sous les combles pour le personnel complètent l'ensemble. Cadres des festivités familiales ou associatives ces établissements tenus par des gérants sont plus proches du "salon du pauvre" que de "l'Assommoir". La recherche d'une symétrie architecturale conduit, en terme d'usage, à une bipolarisation caricaturale à la fin des années 30 : le café sud accueille alors les camarades du syndicat, le café nord les militants du P.P.F. (Fonds Noisiel, Ville d'Histoire).



4617 - NOISIEL - Restaurant 'Denmi'

Prototype A. Rep & Fillietto, à Chateau-Thierry - collection R. F.

b



Sur ce détail de la travée centrale d'un "café-hôtel-restaurant", la baie supérieure en arc cintré, est soulignée de la frise de céramique bleue et jaune (a).

L'oculus du réfectoire est surmonté d'un arc surbaissé reposant sur des pilastres à ailerons. Une rangée de modillons le sépare de la baie inférieure ornée d'un fronton triangulaire, le seul sur toute la façade. La travée est légèrement en ressaut (b).



La façade sur cour des magasins d'approvisionnement fait apparaître l'ordonnancement qui n'est plus perceptible sur rue. Aux baies géminées du rez-de-chaussée correspond une baie simple à l'étage. Le corps central n'est marqué que par un léger chaînage de briques, et l'utilisation de baies simples au rez-de-chaussée (c).

Les équipements collectifs

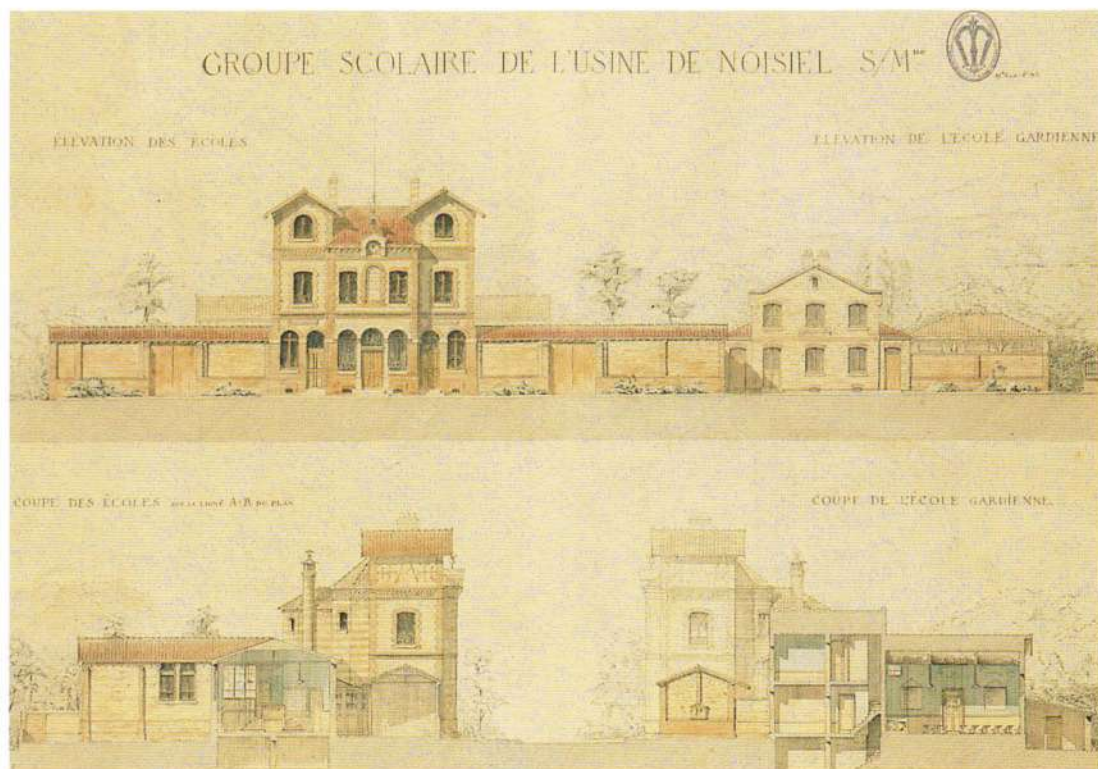
Les écoles

Le groupe scolaire auquel vint s'adjoindre la salle d'asile (classe maternelle) est édifié entre 1874 et 1876.

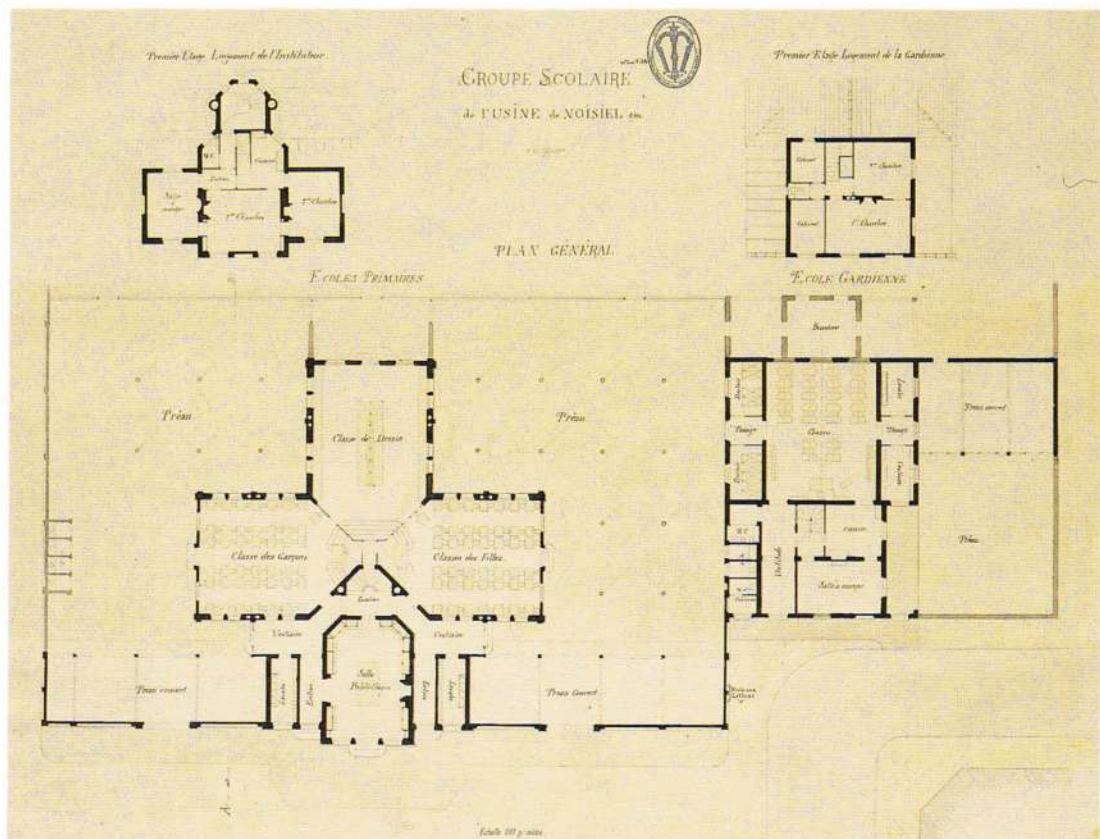
Comme le montrent ces plans et coupes présentés à l'Exposition Universelle de 1889, le corps central au centre du mur de clôture (a) abrite une classe de filles, une classe de garçons et une salle polyvalente. La lumière peut être latérale ou bilatérale, au grès des besoins. Les cloisons, démontables (b) permettent de réunir les trois pièces en une seule quand les besoins pédagogiques le demandent.

Le groupe scolaire est augmenté en 1892 de deux classes supplémentaires (adjonctions latérales aux classes préexistantes) d'une salle de couture et de dessin au premier étage, de lavabos, de préaux couverts et chauffés. D'après une note de Louis Logré, le chauffage est assuré par des calorifères à air chaud. L'éclairage est d'abord au gaz puis à l'électricité. "Les enfants y sont reçus gratuitement, tous les frais étant à la charge de M. Menier". (I.S.M.H.).

La "table siège" ergonomique, spécialement conçue par M. Lenoir au frais de la maison Menier, est saluée comme l'une des premières tentatives faites en France en ce domaine (c).



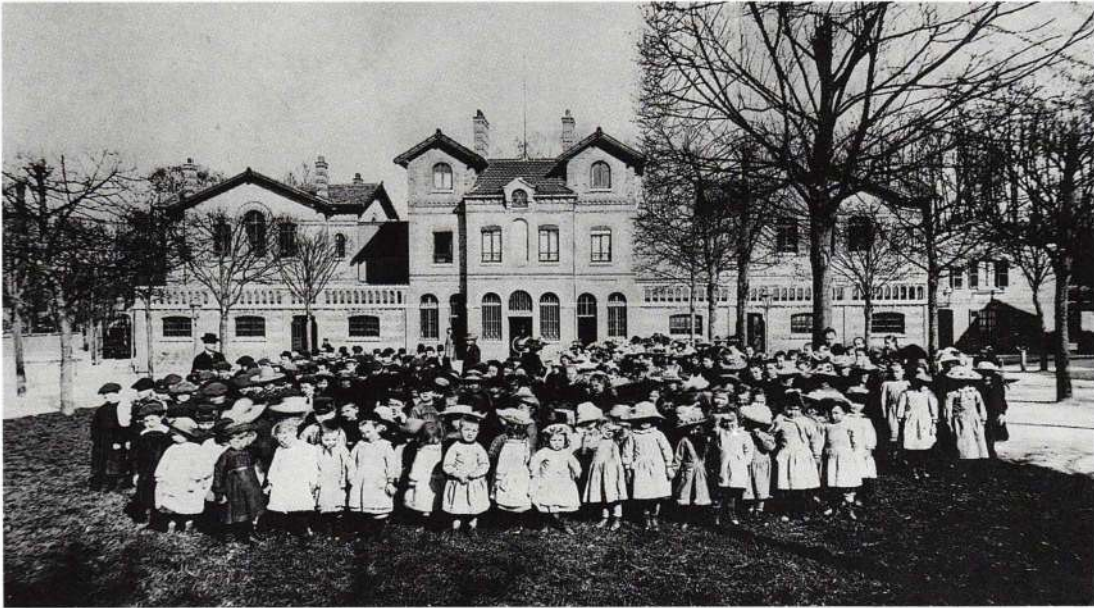
a



b

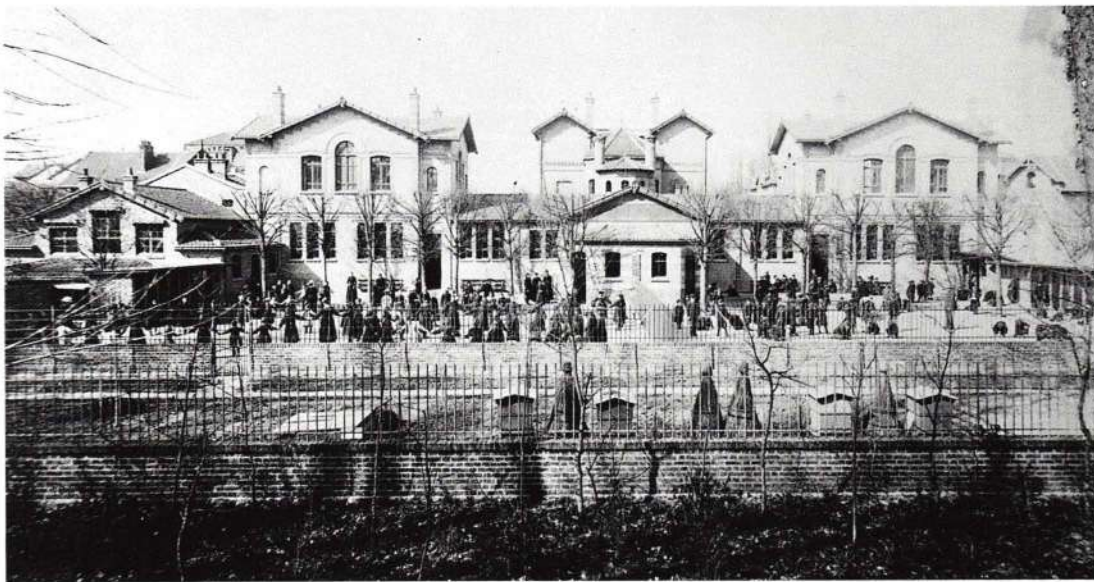


c



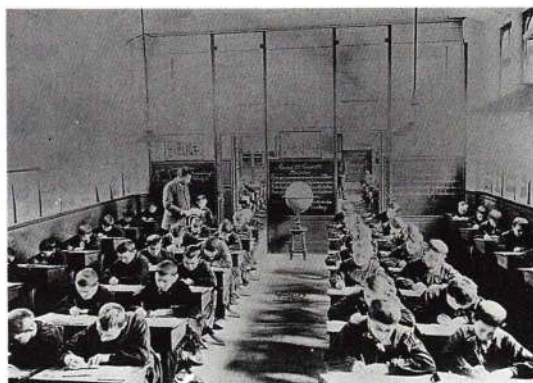
Sur cette photo prise aux alentours de 1900 (d), les transformations de 1892 sont bien lisibles. De part et d'autre du premier bâtiment au corps central légèrement en relief, apparaissent les deux classes supplémentaires.

L'ancien mur de clôture a fait place à la façade des préaux couverts, surmontés d'une balustrade. Architecturalement, l'édifice est tel qu'il se présente actuellement. Ces adjonctions postérieures (e) sont très lisibles sur la façade côté cour des écoles.



L'intérieur de la salle de classe des garçons telle qu'elle se présentait en 1905 (f) avec son éclairage latéral.

La salle d'asile (g) facilite le travail féminin salarié par la prise en charge des "bambins". L'établissement, au mobilier miniature, se compose d'une antichambre, d'une salle mixte "claire et aérée", d'un dortoir, de WC avec lavabos, d'un préau, d'une cour pavée en bois et d'un jardin-école. La pédagogie expérimentée, issue des thèses rousseauistes de Friedrich Froëbel, prône l'éveil des "dons naturels" par le jeu, la spontanéité et le travail manuel. Le chant, la promenade, le goûter scandent en outre l'emploi du temps quotidien du petit asilien de 3 à 6 ans. (Fonds Noisiel, Ville d'Histoire).



f

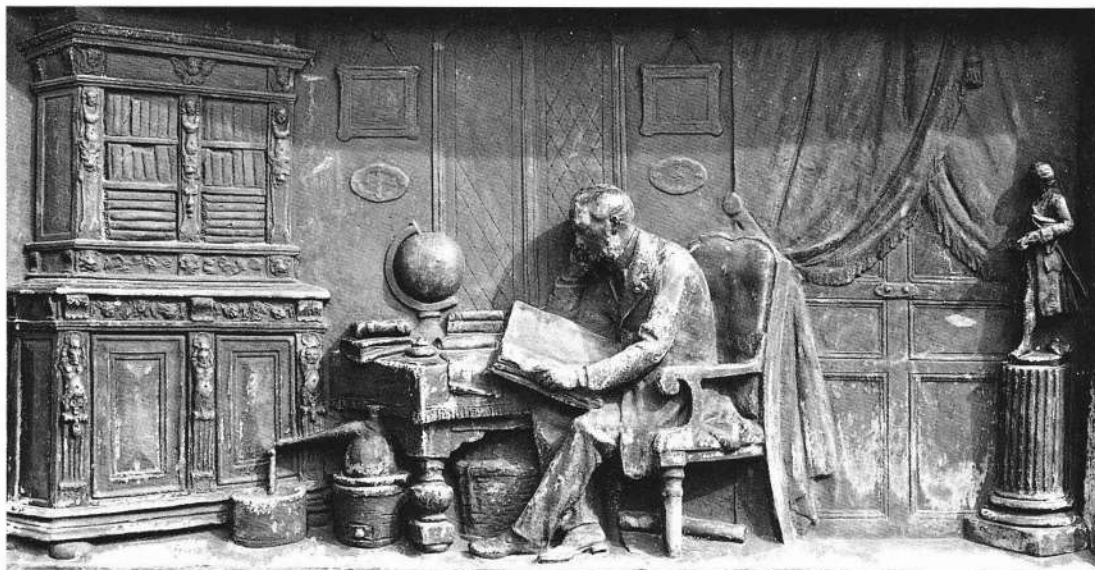
g

Le monument à Emile-Justin Menier

Le 8 octobre 1898, au cours d'une journée de festivités, fut érigé le monument à Emile-Justin Menier, alors que le matin même avait eu lieu la pose de la première pierre de la Maison de retraite Claire Menier.

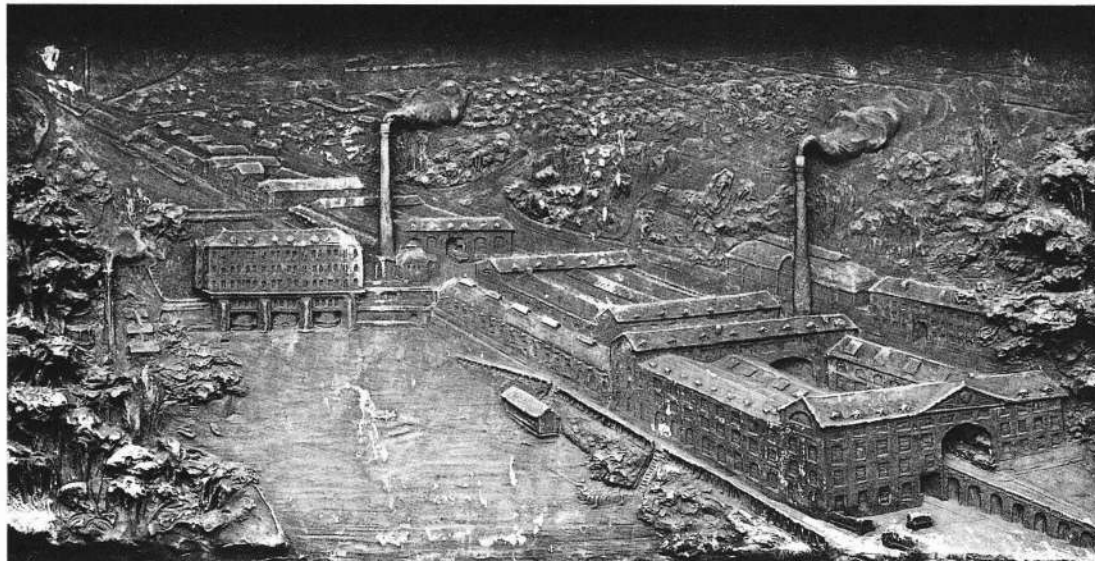
Le monument, situé sur la place, devant les écoles, dans l'axe des réfectoires est dû au sculpteur Paul Berthet. Il est composé d'un buste de marbre, agrandissement d'un original dû à Carrier Belleuse, placé sur un piédestal, flanqué de deux allégories de bronze reconnaissables à leurs attributs : la Pensée et l'Industrie. A la base du piédestal se trouvaient deux angelots, aujourd'hui déposés, porteurs du bâton de Mercure en rappel des origines pharmaceutiques de l'entreprise. Sur le socle quatre bas-reliefs de bronze illustrent les temps forts de la création de l'usine et de la cité. Le monument commémoratif provoque dès son apparition des réactions passionnées et des critiques. Ainsi, celle de Léon Bloy : "L'empereur de l'épicerie regarde son usine, comme Napoléon un champ de bataille, avec une expression d'orgueil et de muflerie indicible, cependant que les allégories en bronze de l'Industrie et de la Pensée (!) rêvent immortellement au-dessous de son buste marmoréen". Cette ironie répond à l'emphase d'Herni Menier le jour de l'inauguration : "Le souvenir de Monsieur Menier plane sur ce pays, tel un bon génie qui semble veiller sur nous tous..." (I.S.M.H.).





a

*Plaque de face (a).
Emile-Justin Menier dans son
cabinet de travail. Décor
et mobilier visent à évoquer les
différentes facettes du personnage :
le chef d'entreprise ambitieux,
l'homme de science et de culture,
le fils du siècle des lumières.*



b

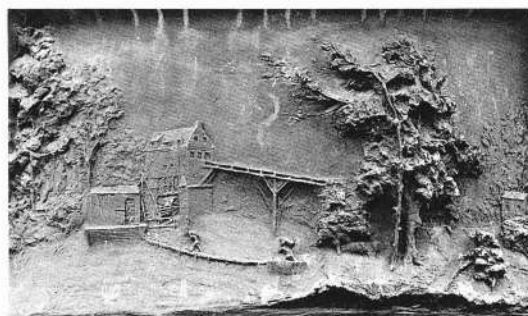
*Plaque au revers (b).
Vue cavalière vers l'amont
de l'usine en 1898, telle
qu'Emile-Justin l'avait laissée
à sa mort en 1881 et avant
les grands aménagements entrepris
par ses successeurs en 1905.*

*Plaque côté droit (c).
Représentation de la partie
centrale de la plantation du
Valle Menier du Nicaragua .*

*Plaque côté gauche (d).
Le moulin des origines, réplique
en bronze d'une gravure de
Jean-Jérôme Baugean, datée
de 1817. Le moulin repose sur
deux piles de granit et est équipé
d'une roue pendante.*



c

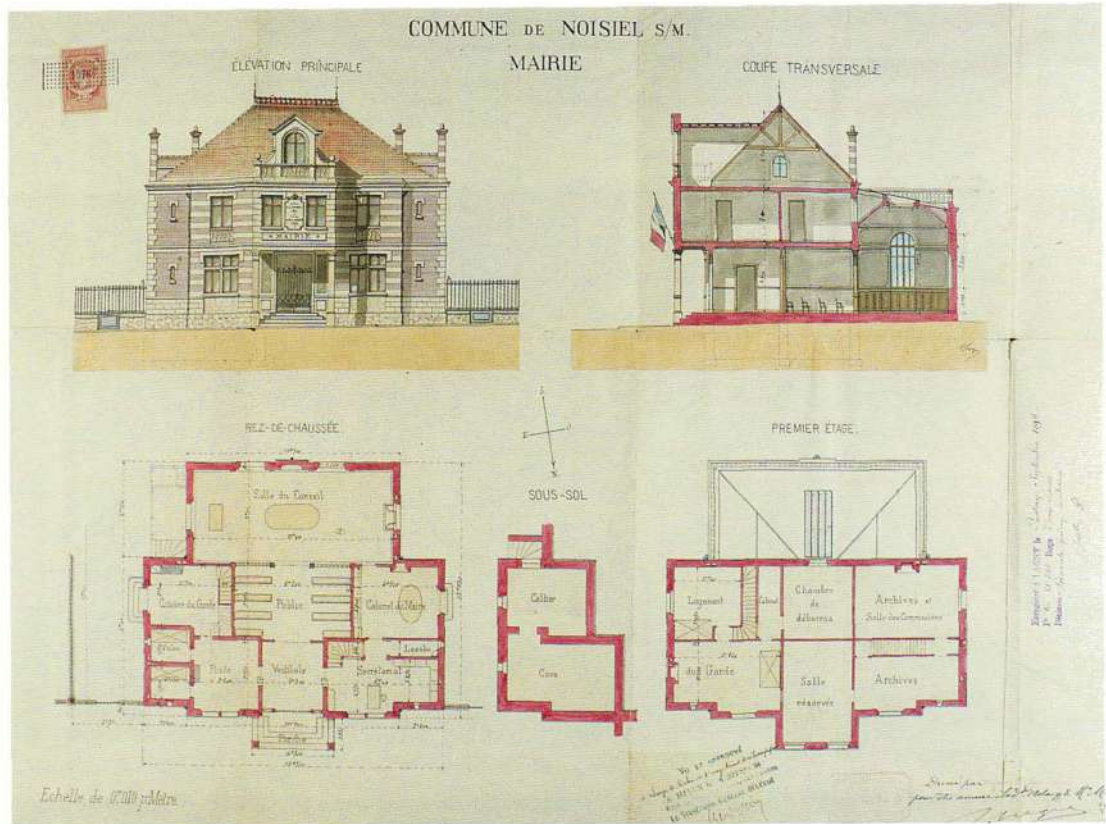


d

La mairie

L'édification de cette mairie s'intègre dans un programme qui constitue la quatrième et dernière tranche de réalisation de la cité ouvrière. Sa construction en 1895 et le choix de cet emplacement sont à mettre en relation avec des nécessités pratiques et marquent l'aboutissement d'un processus de mainmise sur le pouvoir politique local. Comme le rappelle l'inscription placée au-dessus de l'entrée, Emile-Justin Menier (1826-1882) avait financé de ses deniers la construction d'une première mairie réalisée en 1861 sur des plans de l'architecte Jules Saulnier. Cette mairie-lavoir était située à la limite de l'ancien village et de l'enceinte usinière. L'accroissement de la population et le déplacement de la zone d'habitat d'une part, de nouvelles nécessités d'extension du domaine usinier d'autre part, conduisent à la décision de 1893. Les Menier qui sont devenus maires de la commune (ils le restèrent sans interruption de 1871 à 1959) doivent par ailleurs tenir compte des obligations de la loi d'avril 1884. Parmi les principales dispositions de ce texte des débuts de la III^e République, il convient de rappeler que toute commune se doit d'avoir désormais un bâtiment à usage exclusif de mairie et que ce bâtiment soit propriété de la commune ou loué par elle. La loi impose également que les séances du conseil municipal soient publiques. (I.S.M.H.)

Malgré l'utilisation du matériau habituel de Noisiel, la brique, tout concourt à distinguer l'édifice : l'avant-corps central avec son perron, ses colonnes et son couronnement à balustrade ; sa façade de brique et pierre en assises alternées, (brique rouge et brique blanche pour les ailes) ; les chaînages d'angles en pierre blanche. Seule la couverture avec faitage orné d'une crête et d'épis rappelle le moulin Saulnier. Sans doute en raison de sa construction tardive, la mairie proche de l'usine est isolée de la plupart des autres édifices publics et paradoxalement éloignée de la grande place.





Depuis l'entrée on aperçoit dans l'axe, le buste de Marianne qui orne la salle du conseil, précédée d'un vestibule. Celui-ci, destiné au public, reste dans l'ombre, tandis que la salle du conseil est largement éclairée par de grandes baies.

Le décor intérieur témoigne de la dualité des intentions qui ont présidé à la construction ; affirmation du républicanisme mais aussi du pouvoir absolu exercé par la famille sur la cité. Les N et RF — Noisiel et République Française sont habilement liés en lettres dorées sur fond bleu dans le vestibule. Au-dessus des lambris, en partie haute des murs, et sur le plafond à caissons de la salle du conseil, figurent des devises vertueuses de la famille mêlées à quelques formules républicaines. Le caisson central peint et doré à l'huile sur enduit est lui, entièrement consacré à la gloire de l'industrie noisiélienne, ainsi la rencontre d'une famille (Menier) d'une commune (Noisiel) et d'une activité industrielle (chocolaterie) est symbolisée par l'entrelacement des lettres M et N, elles-mêmes encadrées par des branches de cacaoyer et de noyer. Comme sur le pignon sud du moulin Saulnier, un historique succinct du lieu est présenté sous la forme de trois dates : 1153 : mention de l'existence d'un moulin à Noisiel, 1825 : arrivée des Menier à Noisiel, 1893 : décision relative à la construction de la mairie.



Maison de retraite Claire Menier

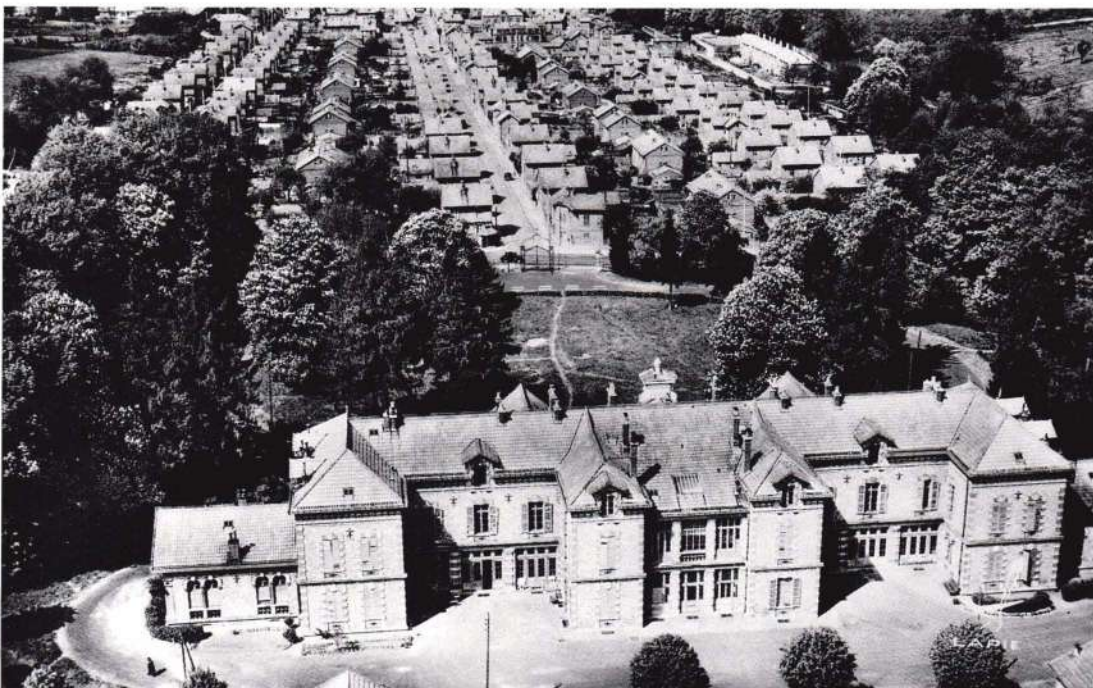
Les grands aménagements patronaux de la cité ouvrière s'achèvent par la pause de la première pierre, le 8 octobre 1898 de la maison de retraite due à l'architecte Emile Hottot. "Le petit journal" du 9 octobre 1898 rapporte une partie du discours prononcé la veille par Gaston Menier : "Nous avons tenu à ce que cette maison fût placée ici même, au sommet de la cité afin de permettre aux anciens travailleurs, à ceux que l'âge éloigne du travail journalier de vivre ici au milieu des leurs, et d'avoir eux-mêmes l'illusion de l'activité, d'entendre la cloche de l'usine sonner, le sifflet de chemin de fer, et de se dire, nous sommes toujours là, nous collaborons tout de même à l'œuvre que nous avons commencé et nos enfants continuent".

La maison de retraite sera terminée en 1902. La façade nord (a), donnant sur la cité, est particulièrement soignée.

Le parement de meulière, jointoyé au mortier de chaux est animé par des chaînages de brique et pierre alternées qui encadrent les ouvertures et soulignent les travées latérales légèrement en saillie. Les montants des baies sont en briques en assises alternées, agrémentées d'un motif de terre cuite vernissée verte. La travée centrale est surmontée d'une lucarne à fronton-pignon. Au rez-de-chaussée, étaient logés les infirmes ou les ouvriers âgés. La direction, le cabinet du médecin, la cuisine, les réfectoires occupaient le centre de l'édifice. Dans les deux ailes, se trouvaient les dortoirs et leurs pièces de services. Au premier étage, étaient accueillis les malades ou les accidentés du travail. Au centre, le logement de la directrice, autour duquel étaient distribués la salle d'opération, les vestiaires, la lingerie. A droite et à gauche, les salles pour les blessés avec leurs salles de bains attenantes, équipées d'eau chaude et froide.

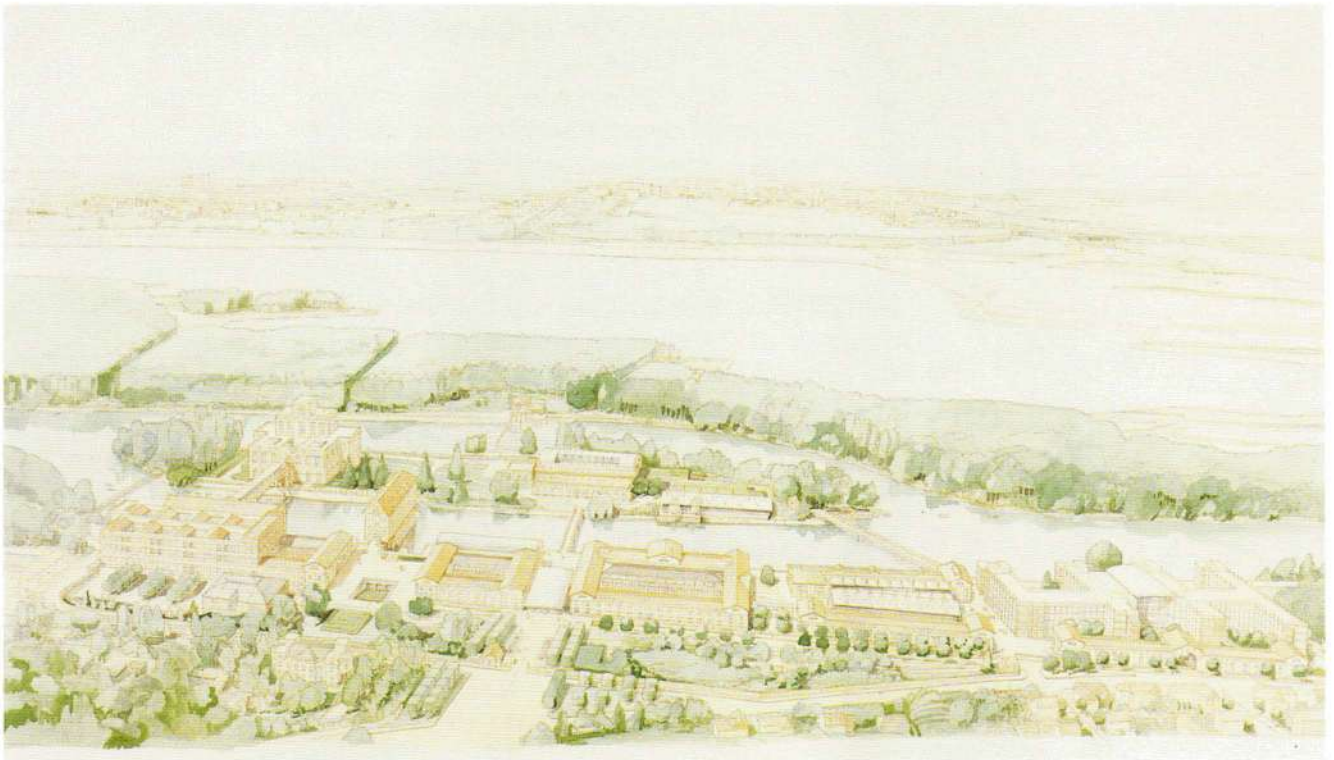
Sur la vue aérienne prise du sud (b), l'on distingue au premier plan, la maison de retraite dans l'axe de l'usine et, entre les deux, la cité.

Sur la façade sud, côté jardin, l'accent est mis sur les volumes, avec un corps central dédoublé et deux ailes en retour. Cette partie sud du parc abrite une rangée de petits pavillons destinés aux ménages.



1996

CENTRE NESTLÉ FRANCE



En choisissant de s'implanter à Noisiel sur le site de l'ancienne chocolaterie Menier, Nestlé France est heureux de bénéficier d'un patrimoine national voire international en totale adéquation avec la culture du Groupe.

La conception architecturale du projet d'aménagement du site s'emploie à mettre en valeur ce passé prestigieux adapté à une modernité fonctionnelle tout en exploitant un environnement naturel exceptionnel.

Compte tenu de l'ampleur du projet qui comprend la réhabilitation d'édifices classés Monuments Historiques et la construction de nouveaux bâtiments, c'est en 1996 que les sièges sociaux des unités opérationnelles de Nestlé France seront réunis à Noisiel.

NOISIEL VILLE D'HISTOIRE

Une activité reconnue

L'association Noisiel ville d'histoire a été créée en septembre 1987 et :

- regroupe de très nombreux adhérents
- aide les chercheurs et étudiants dans de nombreuses disciplines
- recueille les souvenirs d'anciens collaborateurs de la société Menier
- achète des objets et documents concernant Noisiel et les Menier
- accueille des visiteurs de toutes origines
- organise diverses manifestations publiques
- conçoit des expositions ou y apporte sa participation
- participe à des colloques nationaux et internationaux
- met en place des sorties ou voyages d'études

Noisiel Ville d'Histoire s'intéresse aux multiples facettes de l'histoire de la commune de Noisiel. Elle a pour but : l'étude, la mise en valeur et la protection du patrimoine historique, architectural et ethnographique de Noisiel ainsi que toute action de promotion ou de diffusion des connaissances acquises dans ce domaine.

Vous aimez Noisiel et vous vous intéressez à son histoire comme à celle des anciens établissements Menier. Vous souhaitez être informés en priorité des manifestations organisées pour la mise en valeur et la connaissance de ce site historique. Alors rejoignez Noisiel Ville d'Histoire et contribuez ainsi à une œuvre de sauvegarde de notre patrimoine.



Adressez toute la correspondance au siège de l'association :

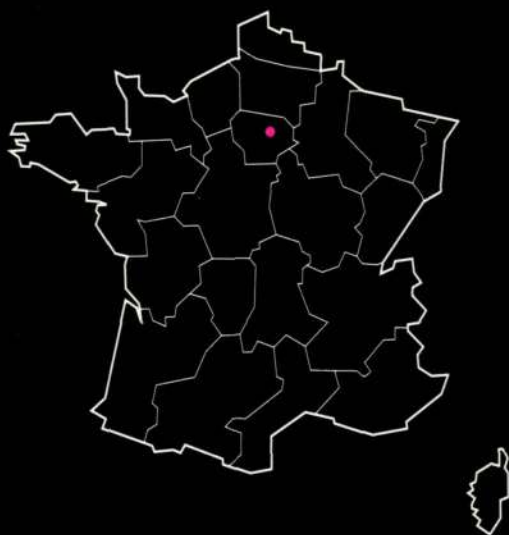
- Noisiel Ville d'Histoire
Mairie de Noisiel
BP 35
77426 Marne-la-Vallée Cedex 2

*Renseignements complémentaires auprès du service archives
documentation de la mairie de Noisiel - Tél. : 60 37 73 60.*

Installée depuis 1825 sur un bras de la Marne, dans un site au charme certain, la chocolaterie Menier, à Noisiel, possède l'exceptionnelle qualité d'une usine hors du commun, préservée dans sa plus grande partie jusqu'à ces derniers temps grâce au maintien de son activité industrielle d'origine.

Déjà inscrit à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques pour trois de ses bâtiments, classé pour le moulin Saulnier, le site de la chocolaterie aura à évoluer dans les années à venir. Cet ouvrage est conçu comme une approche patrimoniale pour tous ceux qui auront à cœur de mieux connaître ce chef-d'œuvre de l'architecture de l'industrie.

Les principaux bâtiments forment un ensemble qui depuis la construction du moulin Saulnier en 1872 ne cesse de ravir les visiteurs : professionnels de l'industrie, du bâtiment, journalistes, écrivains ou simples promeneurs. Le moulin destiné au broyage du cacao en constitue le point fort ainsi que le bâtiment des refroidisseurs, la "cathédrale" et sa passerelle. Compléments indissociables de la chocolaterie, la cité ouvrière, plusieurs édifices publics, écoles, réfectoire, magasins, maison de retraite, mairie et aussi la ferme du Buisson complètent l'archipel Menier. Longtemps première chocolaterie du monde, l'usine de Noisiel et son domaine apparaissent aujourd'hui dans leur véritable dimension historique et architecturale, alliance d'esthétisme, d'innovations techniques, de rationalité économique et de pensée humaniste.



L'Inventaire recense, étudie et fait connaître
le patrimoine artistique de la France.

Les Images du Patrimoine présentent une sélection des plus beaux monuments
et œuvres de chaque région.



Prix : 19 €